

OSB
SB
BERQUIN, M.A.
AMI ...
V. 3
1798



THE
JOHN SULLIVAN HAYES
COLLECTION

A Bequest to
THE OSBORNE COLLECTION - TORONTO PUBLIC LIBRARY
in memory of

JOHN SULLIVAN HAYES & JO ANN ELLIOTT HAYES
from their children

ANN ALYCIN AND ELLIOTT HAYES

98E04NUE 37131032 415 358

FRONTISPICE.

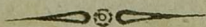
V. III.



*Vous Servirez un jour. Ah! perdez-
moi bras et jambes, plutôt que de
recevoir jamais la moindre contusion
à votre honneur.*

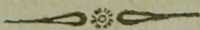
L'AMI
DES
ENFANS,

PAR
M. BERQUIN.



NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN,
PAR NICOLAS SALMON.

TOME TROISIÈME.



A LONDRES :

Chez J. JOHNSON ; C. DILLY ; J. SEWELL ; F. & C. RIVINGTON ;
J. STOCKDALE ; VERNOR & HOOD ; C. LAW ;
& W. CREECH, Edinburgh :

1798.

TABLE DES MATIÈRES

TOME III.

	Page
LES Jarretières et les Manchettes	1
Abel	3
Couplets de Maurice à Mde. de St. Aulaire (Voyez aussi Tome II)	6
Le Compliment de Nouvelle Année	7
Les Etrennes	13
Le Retour de Croisière	37
La Guerre & la Paix	62
Euphrasie	70
Le Sage Colonel	73
La Cupidité doublement punie	76
Les Joueurs	77
Le Déjeûner	108
Les trois Gâteaux	109
Fi! Le vilain Charmant	113
Papillon, joli Papillon!	115
Le Soleil & la Lune	ib.
Le Rosier à cent Feuilles & le Genêt d'Espagne	118
Les Bouquets	120
Le Cadeau	122
Le Ramoneur	124
Les Cerifes	125
	La

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
La Petite Babillarde	127
Main chaude	130
L'Oiseau du Bon Dieu	131
Le menteur corrigé par lui-même	133*
Le Secret du Plaisir	136
Les Tulipes	137
Les Fraïses & les Groseilles	139
Les Egards & la Complaisance	140
Le Nid de Fauvette	143
Le Déferteur	147
Le Lit de Mort	193
Pascal	202
Le Sortilège naturel	209
Le Petit Thomas	232

* Cette page est par la faute de l'Imprimeur marquée 153.

FAUTES D'IMPRESSION.

P.	1, 1, 2,	<i>mettez</i>	et les Manchettes, <i>au lieu de</i> es les Manchettes.
	10, 35,		ou une <i>au lieu de</i> on une.
	15, 35,		le renouvelâmes <i>au lieu de</i> les renouvelâmes.
	50, 25,		je t'ai <i>au lieu de</i> te t'ai.
	51, 28,		Voilà qui <i>au lieu de</i> voilà que
			c'est que <i>au lieu de</i> c'est qui
	53, 22,		ils vous <i>au lieu de</i> il vous
	246, 10,		ravir <i>au lieu de</i> raviri.

Voyez d'ailleurs l'*Avis au Public*, en tête du premier Tome.

L'AMI DES ENFANS.

LES JARRETIÈRES ES LES MANCHETTES.

Louise. **L**E joli jour que celui des étrennes! Ah! ma sœur, il me tarde bien qu'il arrive.

Sophie. Tiens, ne m'en parle pas. Ce mois crotté de Décembre me paroît plus long, à lui seul, que tout le reste de l'année. Que de belles choses nous allons avoir! j'y rêve la nuit, ou je m'éveille pour y penser.

Louise. Te souviens-tu comme, l'année dernière, tous les amis de papa & de maman nous apportoit des bonbons & des joujoux? Nous en avions tant, que nous ne savions où les fourrer.

Sophie. Et la veille, comme le salon fut éclairé de bougies! Je crois y être encore: Il y avoit une grande table couverte de jolis présens. Maman nous appela d'une voix douce. Venez, mes chères filles, recevez ces cadeaux d'aussi bon cœur que je vous les donne. Elle nous embrassoit, & pleuroit de joie. Je ne l'ai jamais vue si contente que ce jour-là, en nous voyant frapper dans nos mains, & danser, comme des folles, autour de la chambre.

Louise. Elle étoit, je crois, encore plus heureuse que nous.

Sophie. Il sembloit que c'étoit elle qui recevoit ses étrennes.

Louise. Il faut donc qu'il y ait un grand plaisir à donner! Sais-tu ce que nous devrions faire, Sophie? Nous

sommes bien petites, & nous ne possédons pas grand'chose : mais nous pouvons encore nous procurer ce plaisir.

Sophie. Comment cela, ma sœur ?

Louise. C'est dans quinze jours le premier jour de l'an, & nous avons de l'argent dans notre bourse.

Sophie. Oûi, j'ai près de six francs, moi. Qu'en ferons-nous ?

Louise. Tu fais bien que c'est après demain S. Thomas, fête de la paroisse ? Il y a une foire le long de la rue. Il faudra nous lever de bonne heure, bien travailler, & apprendre avec soin toutes nos leçons, pour qu'on nous permette d'aller à la foire l'après midi. J'ai douze francs en pièces de douze sous. Nous prendrons chacune la moitié de notre argent, & nous en achèterons les plus jolies choses que nous pourrons trouver. Nous les apporterons ici bien enveloppées ; & , la veille du premier de l'an, nous irons donner les étrennes aux enfans de la Portière.

Sophie. Mais il faudroit que les enfans de notre pauvre Frotteur en eussent aussi quelque chose.

Louise. Tu as raison ; je n'y songeois pas. Oh ! comme ils vont sauter de joie ! Cette aubaine ne leur est sûrement pas encore arrivée.

Sophie. Nous ferons donc les premières qui leur aurons causé ce plaisir ! O ma sœur ! il faut que je t'embrasse pour cette pensée.

Louise. Oûi, mais un moment, il m'en vient une autre. Cet argent que nous voulons dépenser. . . .

Sophie. Eh bien ! il est à nous, & nous pouvons en disposer comme il nous plaît.

Louise. Je le fais aussi. Mais. . . .

Sophie. Mais quoi donc ?

Louise. C'est de nos parens que nous l'avons reçu. Si nous en faisons des cadeaux, ce n'est pas nous qui les ferons, ce seront nos parens.

Sophie. Oûi, cela est vrai. Nous n'en avons pourtant pas d'autre que celui-là.

Louise. Ecoute, nous pouvons trouver un autre moyen. Je fais broder assez joliment ; & toi, tu ne commences pas mal à tricoter.

Sophie. A quoi cela nous servira-t-il ?

Louise. Tu peux bientôt tricoter une paire de jarretières pour mon papa. Moi, depuis quinze jours, je
lui

lui brode des manchettes. Il faut faire en sorte, & nous le pouvons, que notre besogne soit achevée deux ou trois jours avant le premier de l'an.

Sophie. Pourquoi donc, ma sœur ?

Louise. Nous les porterons à notre papa, qui se fera un plaisir de nous les acheter, & qui nous les payera trois fois plus qu'elles ne valent ; oh ! j'en suis bien sûre.

Sophie. Mais la foire se tient après demain ; & nous ne pouvons pas achever d'ici là, toi, tes manchettes, & moi, mes jarretières.

Louise. Cela n'est pas nécessaire non plus. L'argent dont nous avons besoin après demain pour nos emplettes, nous pouvons l'emprunter de notre bourse, & nous ferons en état de nous le rendre avant de donner nos étrennes. Ainsi nous pourrons dire, en toute vérité, que c'est nous-mêmes qui aurons fait ces cadeaux aux pauvres enfans.

Sophie. Voilà qui est fort bien imaginé. C'est toujours toi qui as le plus d'esprit. Il est vrai que tu es l'aînée.

Louise. Que nous ferons contentes d'avoir su gagner de quoi donner tant de joie à de petits malheureux !

Sophie. Oh ! si c'étoit demain, ce grand jour !

Louise. Il viendra bientôt à présent ; & nous aurons toujours du plaisir à l'attendre.

ABEL.

LE petit Abel, à peine âgé de huit ans, venoit de perdre sa mère. Il en fut si affligé, que rien ne pouvoit lui rendre la gaieté, si naturelle à son âge. Sa tante fut obligée de le prendre chez elle, de peur qu'il n'aigrît encore, par sa tristesse, la douleur inconsolable de son père.

Ils alloient cependant le voir quelquefois. Abel quittoit alors ses habits de deuil ; & quoiqu'il eût le chagrin dans le cœur, il s'efforçoit de prendre une figure joyeuse. M. Duval étoit sensible à cette attention délicate de son fils ; mais il n'en ressentoit qu'avec plus d'amertume le malheur d'avoir perdu la mère de cet aimable enfant ;

& son désespoir le pouffoit, à grands pas, vers le tombeau.

Il y avoit près de quinze jours qu'Abel n'étoit allé le voir. Sa tante, sous différens prétextes, avoit toujours éludé ses instances. M. Duval étoit dangereusement malade. Il n'osoit demander à embrasser son fils, craignant de lui porter un coup trop douloureux, par le spectacle de son état. Ces combats paternels, joints à la violence de ses regrets, abattirent tellement ses forces, que bientôt il ne resta plus aucune espérance de guérison. Il mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain Abel s'étoit éveillé de bonne heure, & il tourmentoit sa tante, pour qu'elle le menât souhaiter la bonne année à son père. Il vit qu'on lui faisoit reprendre ses habits de deuil.

Abel. Pourquoi ce vilain noir aujourd'hui que nous allons chez mon papa? Qui est donc mort encore?

Sa tante étoit si affligée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre.

Abel. Eh bien! si vous ne voulez pas me le dire, je le demanderai à mon papa.

La bonne Dame ne put pas y tenir plus long-temps; & laissant éclater sa douleur: C'est lui, c'est lui, qui est mort, dit-elle.

Abel. Il est mort! O mon Dieu, ayez pitié de moi! C'est d'abord maman, & ensuite mon papa. Pauvre petit enfant abandonné que je suis, sans père ni mère! O mon papa! O maman!

Abel, à ces mots, tomba évanoui dans les bras de sa tante, qui eut beaucoup de peine à le faire revenir.

Ne t'afflige pas, lui disoit-elle, tes parens te ressent encore.

Abel. Et où donc? Où les retrouver?

Sa Tante. Dans le Ciel, auprès du bon Dieu. Ils se trouvent heureux dans cette place, & ils auront toujours l'œil ouvert sur leur enfant. Si tu es sage, honnête, & laborieux, ils prieront le Seigneur de te bénir: le Seigneur n'a jamais abandonné personne, & sûrement il prendra soin de toi. C'est la dernière prière que ton papa lui fit hier au soir en mourant.

Abel. Hier au soir! quand je me réjouissois de l'aller embrasser aujourd'hui. Hier au soir! Il n'est donc pas encore à l'Eglise? O ma tante! je veux le voir avant qu'on

qu'on l'y porte. Il n'a pas voulu me faire ses adieux. Ah! il craignoit de m'affliger, & je l'aurois peut-être affligé moi-même. Mais, à présent que je ne lui causerai plus de peine, je veux le voir pour la dernière fois. Ma tante, ma chère tante, je vous en supplie.

Sa Tante. Eh bien, mon ami, nous irons, pourvu que tu sois tranquille. Tu vois, à mes larmes, combien je suis désolée d'avoir perdu ton père. Il m'a fait du bien toute sa vie. J'étois pauvre, & je ne subsistois que par ses secours. Tu vois cependant que je me résigne à la Providence. Elle veille pour nous. Tranquillise-toi, mon petit ami.

Abel. Il faut bien que je me tranquillise. Mais, ma tante, menez-moi donc voir encore mon papa.

Sa tante le prit par la main, & ils sortirent. Le jour étoit sombre; il tomboit un brouillard épais; Abel marchoit en pleurant.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison, ils la trouvèrent tendue de noir. Le cercueil étoit sur la porte. Tous les amis de M. Duval étoient autour de lui. Ils pleuroient, ils sanglotoient, ils disoient tous que sa vie avoit été pleine d'honneur & de probité. Le petit Abel fendit la presse, & se jeta sur le cercueil. D'abord il ne put proférer une seule parole: enfin, il releva sa tête en s'écriant: O mon papa! regarde comme ton petit Abel pleure sur toi. Tu me consolais, lorsque maman mourut; & pourtant tu pleurois toi-même. Je ne t'ai plus aujourd'hui pour me consoler de t'avoir perdu. O mon papa, mon bon papa!

Il ne put en dire davantage, suffoqué par la douleur. Sa bouche étoit ouverte, & sa langue restoit immobile. Ses yeux tantôt fixes, tantôt hagards, n'avoient plus de larmes. Sa tante eut besoin de toutes ses forces pour l'arracher avec violence du cercueil, tant il le tenoit embrassé. Elle le conduisit chez une voisine, & la pria de le garder jusqu'après l'enterrement de son père. Elle n'osoit le prendre avec elle pour l'accompagner.

Bientôt les cloches sonnèrent l'heure des funérailles. Abel les entendit. La femme qui le gardoit étoit sortie un moment de la chambre. Il s'élança hors de la maison, & court à l'Eglise. Les Prêtres achevoient les prières des morts. On descendoit le cercueil en silence.

Un cri se fait entendre: Enterrez-moi avec mon papa.—
Abel s'étoit précipité dans la fosse.

Comme tout le monde fut effrayé!

On le retira, pâle, défait, tout meurtri, & on l'emporta
hors de l'Eglise.

Il fut près de trois jours dans une défaillance conti-
nuelle. Sa tante ne le faisoit revenir à lui, par inter-
valles, qu'en lui parlant de son père. Enfin, sa première
douleur se calma. Il ne pleuroit plus; mais il étoit encore
bien chagrin.

M. Frémont, riche Marchand de la ville, entendit
parler de cette déplorable aventure. M. Duval ne lui
avoit pas été inconnu. Il alla chez sa sœur pour voir le
petit orphelin. Il fut touché de sa tristesse, le prit dans
sa maison, & lui tint lieu de père. Abel s'accoutuma
bientôt à se regarder comme son fils; & il gagnoit tous
les jours quelque chose dans sa tendresse. A l'âge de
vingt ans, il gouvernoit déjà tout le commerce de
son bienfaiteur, & le faisoit prospérer avec tant d'habi-
leté, que M. Frémont crut devoir lui céder la moitié des
profits, & lui donner sa fille en mariage. Abel avoit
toujours soutenu sa tante de ses économies; il eut le
bonheur de la faire jouir d'une douce aisance dans sa
vieillesse. Jamais le premier jour de l'an n'approchoit,
qu'il ne fût saisi d'une espèce de fièvre, en se rappelant
ce qu'il avoit une fois éprouvé à cette époque. Et il
avoit que c'étoit aux sensations dont il étoit alors
affecté, qu'il devoit les principes de courage, d'honneur,
& de droiture, qu'il suivit dans le long cours de sa vie.

COUPLETS

De Maurice, à Madame de Saint Aulaire.*

Air: Je suis Lindor.

DE tes bontés mille sources nouvelles,
De jour en jour, se répandent sur moi;
Et je tremblois que mon amour pour toi
Ne pût s'accroître, & redoubler comme elles.

* Voyez la première pièce, Tome II.

LE COMPLIMENT, &c.

Mais non, Maman, je n'ai plus rien à craindre,
Tout à l'envi vient rassurer mon cœur.
Plus de raison pour sentir mon bonheur,
Plus de moyens de pouvoir te le peindre.

Que de plaisirs l'an nouveau qui commence
Feroit goûter à nos cœurs satisfaits,
S'il t'en offroit autant pour tes bienfaits,
Que j'en aurai dans ma reconnoissance !

LE COMPLIMENT DE NOUVELLE ANNÉE.

LE premier jour de l'an, le petit Porphire entra, de bonne heure, dans l'appartement de son papa, qui n'étoit pas encore levé. Il s'avança, en le saluant gravement, jusqu'à trois pas de son lit ; & lui ayant fait encore une inclination respectueuse, il commença ainsi, en enfant sa voix :

Ainsi que les Romains s'adrescoient autrefois des vœux le premier jour de l'année, ainsi, mon très-honoré père, je viens. Ah ! je viens.

Ici, le petit Orateur demeura court. Il eut beau frapper du pied, se gratter le front, fouiller dans toutes ses poches, le reste de la harangue ne se trouvoit point. Le pauvre malheureux se tourmentoit & suoit à grosses gouttes. M. de Vermont eut pitié de son embarras. Il lui fit signe d'approcher ; & l'ayant embrassé tendrement, il lui dit : Voilà un fort beau discours, mon fils. Est-ce toi qui l'as composé ?

Porphire. Non, mon papa, vous avez bien de la bonté. Je n'en fais pas encore assez pour cela. C'est mon frère qui est en Rhétorique. Oh ! vous y auriez vu du ronflant. C'est tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repasser, rien qu'une fois, & vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous dise celui qui est pour maman ? Il est tiré de l'histoire Grecque.

M. de Vermont. Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire. Ta mère & moi, nous vous en faisons le même gré, à toi & à ton frère.

Porphire. Oh ! il a bien été quinze jours à le composer, & moi aussi long temps à l'apprendre. C'est triste qu'il m'échappe précisément lorsqu'il falloit m'en souvenir. Hier encore, je le déclamois si bien à votre tête à perruque ! Je le lui récitai d'un bout à l'autre, sans manquer une fois. Si elle pouvoit vous le dire !

M. de Vermont. J'étois alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

Porphire. Vous m'avez entendu ? Ah ! mon papa, que je vous embrasse ! Je le disois bien, n'est-ce pas ?

M. de Vermont. A merveille.

Porphire. Oh ! c'est qu'il étoit beau !

M. de Vermont. Ton frère y a mis toute son éloquence. Mais, je te l'avoue, j'aurois mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton cœur.

Porphire. Mais, mon papa, souhaiter tout uniment la bonne année, c'est bien sec !

M. de Vermont. Oûi, si tu te bornois à me dire : Mon papa, je vous souhaite une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Mais, au lieu de ce compliment trivial, ne pouvois-tu pas chercher en toi-même ce que je dois désirer le plus vivement dans cette année nouvelle ?

Porphire. Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'avoir une bonne fanté, de conserver votre famille, vos amis, & votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir & point de chagrin.

M. de Vermont. Et ne me souhaitez-tu pas tout cela ?

Porphire. O mon papa ! de tout mon cœur.

M. de Vermont. Eh bien, voilà ton compliment tout fait. Tu vois que tu n'avois besoin de recourir à personne ?

Porphire. Je ne croyois pas être si savant. Mais c'est toujours comme cela, quand vous m'instruisez. Vous me faites trouver des choses que je n'aurois jamais cru savoir. Me voilà maintenant en état de faire des complimens à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adresser celui que je viens de vous faire.

M. de Vermont. Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, suivant les personnes à qui tu parleras.

Porphire. Je sens bien à peu près ce que vous voulez me dire ; mais je ne saurois le débrouiller tout seul. Expliquons cela à nous deux.

M. de Vermont. Très-volontiers, mon ami. Il est des biens en général qu'on peut souhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me souhaitois tout à l'heure. Il en est d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge, & aux devoirs, de chacun. Par exemple, on peut souhaiter, à une personne heureuse, la durée de son bonheur; à un malheureux, la fin de ses peines: à un homme en place, que Dieu veuille bénir ses projets pour le bien public; qu'il lui donne la force d'esprit & le courage nécessaires pour les exécuter; qu'il lui en fasse recueillir la récompense dans la félicité de ses concitoyens. A un vieillard, on peut souhaiter une longue vie, exempte d'incommodités; à des enfans, la conservation de leurs parens, des progrès rapides & soutenus dans leurs études, l'amour de la science & de la sagesse; aux pères & aux mères, le succès de leurs espérances & de leurs soins pour l'éducation de leurs enfans; toutes sortes de prospérités à nos bienfaiteurs, avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ses ennemis; on peut adresser des vœux au Ciel, pour qu'il les fasse revenir de leur injustice, & qu'il leur inspire le désir de se réconcilier avec nous.

Porphire. O mon papa! que je vous remercie! me voilà en fonds de complimens pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je saurai donner à chacun ce qui lui revient, sans avoir besoin des périodes de mon frère. Mais dites-moi, je vous prie, on a ces vœux dans le cœur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an?

M. de Vermont. C'est que notre vie est comme une échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous de ce que nous sommes parvenus à celui-ci, & nous marquent leur vif désir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends-tu?

Porphire. Fort bien, mon papa.

M. de Vermont. Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaison.

Porphire. Ah! voyons, je vous prie.

M. de Vermont. Te souviens-tu du jour où nous allâmes visiter Notre-Dame?

Porphire. O mon papa! quelle belle perspective on a du haut des tours! On découvre toute la campagne des environs.

M. de Vermont. Saint-Cloud s'offrit à notre vue; & comme tes yeux ne sont pas encore fort exercés à mesurer les distances, tu me proposas d'y aller dîner à pied.

Porphire. Eh bien! mon papa, est-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin?

M. de Vermont. Pas mal; je fus assez content de tes jambes. Mais c'est que j'eus la précaution de te faire asseoir à tous les Milles.

Porphire. Il est vrai. Ce n'est pas mal imaginé au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées sur la route. On voit tout de suite combien on a marché, combien il faut marcher encore, & l'on s'arrange en conséquence.

M. de Vermont. Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la division du temps en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année est comme un Mille dans la carrière de la vie.

Porphire. Ah! j'entends. Et les faisons sont peut-être les quarts de Mille & les demi-Milles, qui nous annoncent qu'un nouveau Mille va bientôt venir.

M. de Vermont. Fort bien, mon fils; ton observation est très-juste. Je suis charmé que ce petit voyage soit encore présent à ta mémoire. Il peut t'offrir, si tu fais le considérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeler toutes les circonstances, & j'en ferai l'application.

Porphire. Je ne m'en souviendrois pas mieux, si c'étoit d'hier. D'abord, comme je me sentoais ingambe, & que j'étois glorieux de vous le montrer, je voulus aller très-vîte, & je faisois je ne sais combien de faux pas. Vous me conseillâtes d'aller plus doucement, parce que la route étoit longue. Je suivis votre conseil: je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faisant, je vous questionnai sur tout ce que je voyois, & vous aviez la bonté de m'instruire. Quand il se présentoit un banc de pierre, on une pièce de gazon, nous allions nous y asseoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis nous reprenions notre marche, & vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choses utiles & agréables. Je me souviens aussi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon Précepteur m'avoit donnés pour devoir. De cette manière, quoique le temps ne fût pas toujours beau ce jour-là, quoique nous eussions quelquefois de la pluie & même de l'orage à essuyer, nous arrivâmes

vâmes frais & gaillards, sans avoir ressenti de fatigue, ni d'ennui : & le bon repas, que nous fîmes en arrivant, acheva de remplir heureusement cette journée.

M. de Vermont. Voilà un récit très-fidelle de notre expédition, excepté dans quelques circonstances, que je te fais pourtant gré d'avoir omises, telles que cette attention si touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de se casser les jambes contre un monceau de pierres, sur lequel il alloit tomber ; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur pour ramasser un paquet de linge qui étoit tombé de sa charrette ; les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrois.

Porphire. Eh, mon papa, croyez-vous que je l'eusse oublié ? Mais je fais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. de Vermont. Aussi je me plais à te les rappeler, pour te récompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

Porphire. Oh ! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étois si content ! Si vous saviez combien cela me délassoit ! J'en marchois bien plus lestement ensuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promise.

M. de Vermont. La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

Porphire. Je n'en perdrai rien, je vous assure.

M. de Vermont. Le coup-d'œil que tu jetas du haut des tours sur tout le paysage qui t'environnoit, c'est la première réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu choisîs, c'est la carrière que l'on se propose de suivre. L'ardeur avec laquelle tu voulois courir, sans consulter tes forces, & qui te fit faire tant de faux pas, c'est l'impétuosité naturelle à la jeunesse, qui l'emporteroit à des excès dangereux, si un ami sage & expérimenté ne favoit la modérer. Les connoissances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens & dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le temps de remplir, les actes de bienfaisance & de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégèrent la longueur, & te la firent parcourir gaiement, malgré la pluie & l'orage. Il n'est pas d'autres moyens dans la vie, pour en bannir l'ennui, pour y conserver la paix du cœur, avec la satisfaction de soi-

même, pour se distraire des chagrins & des revers qui pourroient nous accabler. Enfin, le bon repas que je te fis faire au bout de ta course, n'est qu'une foible image de la récompense que Dieu nous réserve, à la fin de nos jours, pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

Porphire. Oûi, mon papa, cela quadre tout juste. Oh! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui!

M. de Vermont. C'est de toi seul qu'il dépend de la rendre heureuse. Mais revenons à notre voyage. Te souviens-tu, lorsque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour? Le ciel étoit serein dans ce moment: & nous pouvions voir derrière nous tout l'espace que nous avions parcouru.

Porphire. Oh! oûi. J'étois fier d'avoir si bien fait tout ce chemin.

M. de Vermont. Le ferois-tu de même aujourd'hui que la raison commence à t'éclairer, en portant un regard sur le chemin que tu as fait jusqu'ici dans la vie? Tu y es entré foible & nu, sans aucun moyen de pourvoir à tes besoins, & à ta subsistance. C'est ta mère qui t'a donné les premiers alimens. C'est moi qui ai soutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos soins? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juste & honnête, en t'instruisant de tes devoirs, & en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, toutes avantageuses pour toi, les as-tu remplies? As-tu été reconnoissant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le sein de l'aisance & de l'honneur? As-tu montré à tes parens toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres? Ton frère & tes sœurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelque mouvement d'envie ou d'injustice de ta part? As-tu traité les domestiques avec douceur? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance? L'esprit d'ordre & de justice, l'égalité de caractère, la franchise, la patience, & la modération, que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons, & par nos exemples, les as-tu?.....

Porphire. Ah! mon papa, ne regardons pas tant dans le passé. J'aime mieux porter ma vue sur l'avenir. Tout ce que j'aurois dû faire, oûi, je vous le promets, je le ferai.

M. de Vermont. Embrasse moi, mon fils; j'accepte ta promesse, & j'y renferme tous les vœux que je forme, à mon tour, pour toi, dans ce renouvellement de l'année.

LES ÉTRENNES.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DUFRESNE.

EDOUARD, - - - - - *son fils.*VICTORINE, - - - - - *sa fille.*CHARLES, - - - - - *ami d'Edouard.*ALEXIS, - - - - - *jeune orphelin.*COMTOIS, - - - - - *domestique.*

La Scène se passe dans un salon de l'appartement de M. Dufresne.

SCENE I.

Alexis, Charles.

Alexis. EH quoi! de si bonne heure ci, Monsieur Charles?

Charles. Ah! c'est vous que je cherchois, Alexis.

Alexis. Moi, Monsieur? Qui peut donc me procurer l'honneur de votre visite?

Charles. Le plaisir que j'ai à vous voir. Eh bien, avez-vous eu de jolies étrennes?

Alexis. Oh mon Dieu! que me demandez-vous? Lorsque nous avons les premières nécessités de la vie, ma mère, ma sœur, & moi, nous sommes tous les trois fort contents.

Charles. Mais M. Dufresne ne vous laisse manquer de rien à ce que j'imagine.

Alexis. Il est vrai. Nous devons tout à ses bontés. Il continue sur nous l'amitié qu'il avoit pour mon père.

Son

Son fils nous comble aussi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf? C'est d'Edouard que je le tiens. Il avoit été acheté pour lui; son papa lui a permis de m'en faire présent. Il a aussi obtenu de sa sœur Victorine quelques chiffons pour ma sœur: & nous eûmes hier au soir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

Charles. C'est lui qui doit avoir eu de belles étrennes!

Alexis. Oh sûrement! Son papa est si riche! Je ne fais cependant si sa joie a été aussi grande que la nôtre. De jolies choses ne sont pas une nouveauté pour lui. Et ce que l'on a tous les jours ne fait jamais tant de plaisir que ce que l'on reçoit sans avoir osé l'espérer.

Charles. J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu? Il vous aura sûrement fait voir les présens qu'on lui a faits?

Alexis. Oui; mais comment me les rappeler tous? Il a d'abord reçu de son père de bons livres, un étui de mathématiques, un microscope, des bas de soie, & une garniture de boutons d'argent pour son habit.

Charles. Ce n'est pas là ce que je désire le plus de savoir: ce sont les friandises, & les autres petites drôleries, qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

Alexis. Oh! son papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les sucreries ne sont bonnes qu'à gâter l'estomac; &, à l'égard des joujoux, qu'Edouard est trop grand pour s'en amuser. Il n'y a que sa tante dont il a reçu des choses de cette espèce.

Charles. Et quoi, par exemple?

Alexis. Que vous dirai-je, moi? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de soldats de plomb, avec leur uniforme en couleur; un lotto, une bourse de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, il se fera un plaisir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces questions?

Charles. Je fais bien ce que je fais. J'avois mes raisons pour apprendre tout cela de votre bouche, avant de monter chez lui.

Alexis. Et quelles sont vos raisons, s'il vous plaît?

Charles. Je ne les dis à personne. Cependant si vous me promettez d'être discret.

Alexis. Je ne fais jamais de rapport.

Charles.

Charles. Donnez-m'en votre parole.

Alexis. Voilà ma main.

Charles. Eh bien, je vous dirai en confidence, qu'Edouard a été bien attrapé.

Alexis. Mon bon ami ? Je ne le souffrirai pas.

Charles. En ce cas-là, vous ne faurez rien. Je suis encore maître de mon secret.

Alexis. Comment, vous pourriez faire tort à mon cher Edouard ?

Charles. Oh ! je n'en ferai ni à sa santé, ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

Alexis. Mais s'il est attrapé, c'est qu'on le trompe.

Charles. Non ; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

Alexis. Je n'entends rien à cette énigme.

Charles. Je vais vous l'expliquer. Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être ; ce qui seroit partageable, s'entend.

Alexis. Eh bien ! comment pourroit-il perdre à ce marché ? Son papa n'est pas si riche que le vôtre ; & vos étrennes doivent égaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

Charles. Il est vrai que j'ai reçu un fort beau présent ; tenez, cette montre que voici. Mais cela ne peut pas se partager.

Alexis. Et vous n'avez eu rien de plus ?

Charles. Rien absolument qu'un gâteau & deux petites boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'étoit une autre affaire. C'est alors que j'avois des bonbons & des colifichets de toute espèce. Edouard le fait bien, lui qui vit mes étrennes l'année dernière, & il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi ; & avant-hier encore, nous les renouvelâmes sur notre parole d'honneur. Ainsi, vous voyez.

Alexis. Oûï, je vois clairement que le pauvre Edouard en fera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau & d'une petite boîte de confitures que vous pourrez lui donner. Il en a reçu de sa tante plus qu'il n'en mangera, sûrement. Mais est-ce tout ce que vous avez eu, M. Charles ? Je ne puis guère vous croire.

Charles.

Charles. Que voulez-vous dire, M. Alexis? Je vais vous jurer sur tout ce que vous voudrez. . . .

Alexis. Jurer? Fi donc! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'est votre affaire; & si vous trompez Édouard, vous y perdrez plus que lui.

Charles. Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances? C'est à Édouard de prendre son parti. Et s'il n'avoit eu rien pour ses étrennes. . . .

Alexis. Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufresne est généreux, & il est content de son fils. Ce que vous mettez dans le partage est si peu de chose! Il seroit malhonnête à vous de prétendre qu'Édouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, & lui dire. . . .

Charles. Il est déjà tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, & l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même temps écrit une petite lettre à ce sujet.

Alexis. Quoi donc, est-ce que vous persistez encore? . . .

Charles. Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez?

Alexis. Je ne recevrais rien, n'ayant rien à donner; & je lui rendrais sa parole.

Charles. Votre serviteur très-humble. Gardez vos bons conseils. Notre convention est une gageure: & lorsqu'on parie, c'est pour avoir quelque chose à gagner. Il en fera l'année prochaine tout comme il lui plaira; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de son gâteau, de ses cédrats, de ses bonbons, de ses soldats, de ses jetons, de ses porcelaines, je le suivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans tous les carrefours, & je l'appellerai un trompeur & un fripon. Oûi, dites-lui bien cela, M. Alexis. Dites-lui que des personnes comme nous doivent se garder leur promesse, après s'être juré l'un à l'autre.

Alexis. Encore jurer, M. Charles! fi de vos sermens! Je suis bien pauvre; mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, & jusques à votre montre, je ne voudrois pas faire un serment inutile.

Charles. Allez, vous êtes un enfant. Sans ce serment, comment seroit-on lié à sa promesse?

Alexis. Par sa promesse même. La probité doit suffire entre gens d'honneur. Si vous pensiez différemment, je ne ferois que penser de vous.

Charles. Vous croyez donc qu'Edouard me tiendra la sienne ?

Alexis (avec chaleur). Si je le crois ? Il n'auroit qu'à y manquer, je ne le regarderois plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas ; & il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

Charles. C'est ce que nous verrons. Rappelez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conséquence.

Alexis. Je n'ai rien à lui rappeler : il fait son devoir de lui-même.

Charles. Dites-lui aussi que je le félicite, de tout mon cœur, d'avoir été ainsi attrapé.

Alexis. Quoi ! vous joignez encore l'insulte à la rapine ?

Charles. Je me moque de lui, comme il se feroit moqué de moi. Laisse-le faire ; il fera bien une autre fois prendre sa revanche.

Alexis. Non, non, Monsieur, je me flatte que c'est la seule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

Charles (en sortant). A la bonne heure. Je suis en fonds pour m'en consoler.

SCENE II.

Alexis (seul).

Je n'aurois jamais cru Charles si intéressé. S'il est vrai qu'il n'ait eu rien de plus de son père, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenoit si dure pour son ami ? Quelle avarice, quelle bassesse ! Au reste, c'est la faute d'Edouard ; & ce n'est pas un grand malheur. Mais le voici qui vient.

SCENE III.

Alexis, Edouard.

Edouard (tenant un billet à la main). Ah, mon cher Alexis ! je mériterois de me souffleter. Tiens, lis ce billet. *(Il le lui donne.)*

Alexis.

Alexis. Je fais tout ce qu'il contient, mon ami. Mais aussi, qui t'engageoit à faire ce marché? Il me semble que tu aurois dû commencer par en demander la permission à ton père. Ce que nous recevons de nos parens n'est pas tellement à nous, que nous puissions en disposer sans leur aveu.

Edouard. D'accord. Mais je l'ai fait.

Alexis. Eh bien! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée?

Edouard. Parce que, l'année dernière, & encore celle d'aparavant, Charles avoit eu de plus belles étrennes que moi. Je croyois.....

Alexis. Oui; tu croyois en faire ta dupe. Te voilà justement puni de ta cupidité.

Edouard. Ah! si j'avois su me contenter de ce qui devoit m'appartenir!

Alexis. Point de regrets, mon ami. N'en auras-tu pas encore assez de ta moitié?

Edouard. Tu crois donc?

Alexis. N'achève pas. Edouard me demande s'il doit tenir sa parole!

Edouard. Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de friponnerie de sa part?

Alexis. Je le crois, car il me l'a assuré. J'en croirai toute personne, jusqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

Edouard. Mais comment son père l'auroit-il traité si mesquinement cette année? Je l'ai vu, toutes les années précédentes, recevoir un magasin de bijoux.

Alexis. C'étoit de sa maman: elle n'est plus. Son père pense comme le tien: au lieu de bagatelles enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.

Edouard. Oh! je le connois. Charles niera ce qu'il devoit partager avec moi; & il m'emportera la moitié de mon bien.

Alexis. S'il en agissoit de cette manière, ce seroit un fripon.

Edouard. Et dans ce cas, serois-je obligé de lui tenir parole?

Alexis. Pourquoi non? C'est comme si tu disois que, parce qu'il est un fripon, tu veux l'être aussi.

Edouard. Saura-t-il ce que j'ai eu, si je ne le lui dis pas?

Alexis.

Alexis. Et pourras-tu te le cacher à toi-même ?

Edouard. Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choses à partager qu'il n'en a eu du sien. Tu fais que tout le reste me vient de ma tante ?

Alexis. As-tu fait cette exception dans votre traité ?

Edouard. Hélas ! non, vraiment.

Alexis. Ainsi cela s'entendoit de tout ce que tu pourrois recevoir.

Edouard (*frottant du pied*). Mais que ferai-je donc ?....

Alexis. Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

Edouard. Si je le veux, toutefois ; qui pourroit m'y forcer ?

Alexis. L'honneur. Si tu penses assez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer par-tout pour un fripon.

Edouard. Oh ! cela ne m'embarasse guère : je suis en état de lui répondre. Et puis, comment pourroit-il me convaincre ?

Alexis. Il fait déjà tout ce que tu as reçu. C'est moi qui le lui ai dit.

Edouard. Quoi ! tu aurois pu me trahir ? Alexis, toute amitié est rompue entre nous.

Alexis. J'en aurois la mort dans le cœur, mon cher Edouard. Il me seroit bien facile de me justifier, en te disant qu'il m'a surpris avant que je fusse instruit de votre convention. Mais s'il m'avoit appelé en témoignage, il auroit toujours bien fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir que manquer à sa parole.

Edouard. Tu aurois pris son parti contre moi, & je serois ton ami ! Non, je ne le suis plus.

Alexis. Tu en es le maître, mon cher Edouard. Je fais tout ce qu'il va m'en coûter. Ton amitié étoit, pour mon cœur, plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille. Mais, au risque de la perdre, je n'ai pas d'autre conseil à te donner : & , si tu n'es pas mon ami, je ferai toujours le tien.

Edouard. Un bon ami, vraiment, qui voudroit me voir dépouiller !

Alexis.

Alexis. Qui est-ce qui t'a dépouillé, si ce n'est toi-même? Pourquoi t'engager dans une promesse, par laquelle tu t'exposois à perdre?

Edouard. Mais aussi je pouvois y gagner.

Alexis. Et alors aurois-tu exigé que Charles remplît ses engagemens envers toi?

Edouard. Belle question!

Alexis. Pourquoi donc ne remplirois-tu pas les tiens envers lui? Tu viens de prononcer ta peine, si c'en est une d'être juste & honnête à si bas prix.

Edouard. Oui, pour la moitié de tout ce que je possède!

Alexis. L'autre moitié te reste. Eh bien! imagine que tu n'en as pas reçu davantage. Pense sur-tout à l'honneur que cette action te fera dans tous les esprits. On verra que tu ne tiens guère à de pareilles bagatelles, & que tu fais même les mépriser, lorsqu'il s'agit de garder ta promesse. Tous ceux qui seront instruits de ce trait de courage, seront forcés de t'estimer & de te respecter. Si Charles te trompe, je suis sûr qu'il n'osera jamais porter les yeux sur toi, au lieu que tu marcheras devant lui, la tête levée, plein de l'estime & de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Edouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah! si j'étois riche, tu ne gémirois pas long-temps de cette perte; je voudrois te donner tout, tout ce que j'aurois, pour t'en dédommager.

Edouard (lui sautant au cou). Oh! combien tu vaud mieux que moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étois un garçon injuste & intéressé; mais, va, je ne le suis plus. Maudites soient ces misérables bagatelles qui ont failli me corrompre! Que Charles en prenne la moitié! Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me mépriser, pour avoir eu des pensées si basses. Je veux être digne de ton estime & de ton amitié.

Alexis. Et tu l'es aussi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connoissois ton cœur, & je savois le parti que tu allois prendre. La victoire, que tu viens de remporter sur toi-même, te causera plus de plaisir que tout ce que tu sacrifies. Au bout de quelques jours, tu t'en serois dégoûté, & tu l'aurois donné au premier venu.

Edouard.

Edouard. Oûi, tu me connois bien, me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnoissance de m'avoir sauvé la conscience & l'honneur ?

Alexis (en l'embrassant). M'aimer toujours, Edouard.

Edouard. Oûi, toujours, toujours, mon Alexis. Allons, je vais chercher mes présens ; hâtons-nous de faire ce partage. Il me tarde d'en être débarrassé. Je craindrois encore qu'il ne me vînt des regrets.

Alexis. Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

SCENE IV.

Alexis (seul).

Non, quand tout cela feroit pour moi-même, je n'en aurois pas tant de joie, que d'avoir sauvé mon ami. Qu'il doit aussi se trouver fier au fond de son ame d'être fidelle à sa parole aux dépens de ses plaisirs ! Ce sacrifice lui coûte sans doute. Eh bien ! il n'en est que plus glorieux. J'étois sûr de sa droiture ; il n'a besoin que d'être éclairé pour se porter à la justice & à l'honneur.

SCENE V.

Alexis, Edouard.

Edouard (portant par les deux anses une grande corbeille). Viens, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à présent sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand il en sera temps. Voici toujours la boîte de confiture. (*Il l'ouvre, & la donne à Alexis.*) Tiens, c'est ici le milieu ; prends tout ce côté pour Charles, & laisse l'autre moitié pour moi dans la boîte.

Alexis. Non, non ; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croiroit peut-être que nous avons mangé quelque chose dans sa portion. Voyons les autres friandises.—Quatre cédrats confits ; deux pour l'un, & deux pour l'autre.—Six cornets de pastilles ; trois pour chacun.

(Il fait deux parts, qu'il place aux deux bouts de la table.)

Combien y a-t-il de jetons dans cette bourse ?

Edouard. Deux cents.

Alexis (après en avoir compté cent, qu'il dispose dix par dix).

Voilà les siens. La bourse ne peut pas se partager : elle te reste avec les autres jetons.

Edouard. Et ces quatre compagnies de soldats ? Ah ! comme nous nous serions amusés à les ranger en bataille ! N'y as-tu pas de regret, Alexis ?

Alexis. J'en aurois, si tu les gardois. Je te donne les uniformes rouges ; ils sont plus brillans que les bleus. — Un jeu de lotto, & un microscope.

Edouard. Heureusement ni l'un ni l'autre ne se partagent.

Alexis. Il est bien vrai, à la rigueur : mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendrait nous chicaner, & il faut prévenir jusqu'à ses injustices. Laissons-lui le lotto, & gardons le microscope pour nous. Il pourra servir à nous instruire, en nous faisant connoître mille beautés de la nature, qui se déroberoient à nos regards.

Edouard. Ah ! voilà maintenant ce qui me coûte le plus ! ces treize jolies figures de porcelaine.

Alexis. Tu n'aurois jamais pu les placer toutes ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent ?

Edouard. Les neuf Muses, & les quatre Saisons.

Alexis. Donne-lui les Saisons. Tu as droit à la meilleure part ; & les Muses ne se séparent jamais. Mais veux-tu m'en croire ? ne faisons point les choses à demi. Accordons-lui, pour égaliser, le reste des jetons & la bourse. (Il remet les cent jetons de Charles dans la bourse, & met le tout ensemble de son côté.) Les voilà dans son lot.

Edouard. Tu me fais faire ce que tu veux.

Alexis. Ce que j'aurois fait moi-même, à ta place. — Ha ha ! des estampes encadrées ? J'avois oublié de lui en parler.

Edouard (avec joie). Est-il bien vrai, mon ami ?

Alexis (d'un air sévère). Et qu'importe ? N'est-ce pas comme s'il le savoit ? Combien y en a-t-il ? Voyons. Une, deux,

deux, trois (*Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, & les partageant à mesure en deux lots*). Ici, les Princes régnans de l'Europe, & là, les Grands Hommes de France.

Edouard. Eh bien ! lesquels choisirons-nous ?

Alexis (*lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot*).

Ah ! mon cher Edouard, notre choix est tout fait. Voici la Fontaine & Fénélon. Gardons les amis de notre enfance.

(*Il baise les deux portraits ; ensuite il met les Princes dans le lot de Charles, & les Grands Hommes dans celui d'Edouard.*)

Voilà tout, je crois.

Edouard (*tristement*). Hélas ! oui.

Alexis. Pourquoi cet air si triste ?

Edouard. C'est que tu veux que mon bien lui appartienne.

Alexis. Non, mon cher Edouard, ce n'est pas moi qui le veux. C'est toi qui l'as voulu, & qui le veux encore. N'est-il pas vrai, tu le veux toujours ?

Edouard. Oui, oui ; fais seulement que je ne voie plus cela, que j'en sois débarrassé.

Alexis. N'y pense plus, mon ami. Tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles, & lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte. (*Il sort.*)

SCENE VI.

Edouard (*seul*).

Oh oui ! mourir de honte ? Il se moquera de moi, voilà tout. S'il avoit eu honte, il ne m'auroit pas envoyé la moitié de ses pauvretés pour avoir mes richesses. (*Il s'approche de la table, en la parcourant d'un œil triste.*) Et il faut que je me prive de tant de jolies choses ! pour un fripon encore ! Il me semble à présent que j'aimerois mieux tout ce qui n'est pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens ! Et ce lotto que j'avois tant désiré pour amuser mes amis ! Ces soldats qui m'auroient fait une armée ! Tout cela étoit à moi. Je ne l'ai plus. Il faut que je le donne
pour

pour rien. Pour rien ? (*Il ré-ve un moment.*) Mais non, Alexis a raison. N'est-ce donc rien que ma parole & mon honneur ? J'entends venir quelqu'un ? Est-ce Charles ? Non, c'est Victorine.

SCENE VII.

Edouard, Victorine.

Victorine (*regardant avec avidité tout ce qui est étalé sur la table*). Que fais-tu donc là, mon frère ? Que signifie ce partage ? Est-ce qu'il y auroit une moitié pour moi ? Sais-tu bien que ce feroit une fort aimable galanterie ?

Edouard. Ah ! ma sœur, je le voudrois, je t'assure. Mais je ne suis plus le maître d'en disposer.

Victorine. Et pourquoi donc ? Cela t'appartient. Ah ! j'entends. C'est quelque nouvelle escroquerie d'Alexis. Il est sans cesse à mendier auprès de toi pour les autres ; & ce qu'il obtient par ses importunités, il fait le mettre de côté pour lui.

Edouard. Victorine, ne parlez pas ainsi de ce digne garçon : je voudrois, pour tout ce que je possède, avoir sa noble manière de penser.

Victorine. Mais enfin, que veut dire ce déménagement ?

Edouard. Que je suis bien puni d'avoir été si avide ! Il faut que je cède à Charles la moitié des présens que j'ai reçus de ma tante.

Victorine. Au lieu de me les donner ! Et à quel propos ?

Edouard. Parce que nous étions convenus ensemble de partager nos étrennes. Par malheur j'ai eu beaucoup, & lui rien.

Victorine. Il n'auroit donc rien de moi. C'est la justice.

Edouard. Que veux-tu ? Nous nous sommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu parole : il faut bien lui tenir la mienne, ou je suis un coquin.

Victorine. Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non, je suis dépitée de ce que tu te laisses gouverner par un enfant qui vit de nos secours.

Edouard. Mais n'a-t-il pas raison ?

Victorine. Lui ? Jamais. Et je parierois même aujourd'hui qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

Edouard. Sérieusement tu le croirois, ma sœur ? Mais non, non, tu lui fais injure. Alexis est trop généreux.

Victorine. C'est toi qui es trop foible. Il prendroit bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles, s'il n'y étoit intéressé.

Edouard. Je suis son ami. Il est intéressé à ce que je ne sois pas un fripon.

Victorine. Ha, ha, ha ! fort bien ! Pour n'être pas un fripon, tu te laisses friponner.

Edouard. Cela vaudroit toujours mieux.

Victorine. Et d'une manière si ridicule ! Oh ! comme ils vont se moquer de toi ! Ha, ha, ha !

Edouard. Alexis se moqueroit de moi ?

Victorine. S'il aide à te tromper !

Edouard. Mais j'ai donné parole. Le partage est tout fait, & Charles va venir.

Victorine. Eh bien ! qu'il s'en retourne. Quelle sera ma joie de voir que tu les attrapes, lorsqu'ils pensent t'attraper !

Edouard. Oui, que je me déshonore pour sauver ces misères.

Victorine. Mais si je te les conserve avec ton honneur ?

Edouard. Et par quel moyen ?

Victorine. Le voici. C'est d'aller conter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui seroit plus facile à persuader, pour qu'ils te défendent de te défaire de leurs présens. Je me charge de la mission.

Edouard. Non, non, ma sœur, si tu as quelque amitié pour moi.

Victorine. A la bonne heure. Tu veux te laisser plumer ? Je le veux aussi. Je ne perds rien à cela. Tout au contraire, j'y gagne le plaisir de rire à tes dépens, & d'avoir maintenant d'aussi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne seroit que pour te faire gronder, puisque tu n'as pas voulu suivre mes idées.

SCENE VIII.

Edouard (seul).

Elle a raison cependant. Si mon papa & ma tante me le défendent, je garde tout, & je suis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'est-elle pas d'abord venue à l'esprit? Il est vrai que ce ne seroit pas bien. J'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devois tout prévoir, avant d'engager ma promesse. Ah! si Alexis étoit ici pour me décider! J'ai besoin de son secours. Qu'il vienne, mais tout seul. Bon, me voilà content, c'est lui.

SCENE IX.

Edouard, Alexis.

Alexis. Charles ne tardera pas à venir. Il en est allé demander la permission à son père. Courage, mon cher Edouard, ne laissons pas soupçonner que ces bagatelles nous tiennent si fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'est pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, & il m'a semblé voir dans ses réponses un peu d'embaras.

Edouard. Il me trompe, j'en suis sûr: & il faut encore que je paroisse content!

Alexis. N'as-tu pas sujet de l'être? Tu as rempli ton devoir.

Edouard. Eh bien! je tâcherai de me vaincre, & de faire bonne contenance devant lui. Mais fais-tu ce que me disoit tout à l'heure ma sœur? qu'il falloit prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chose de mes présens, que de cette manière je conserverois mon honneur & toutes mes étrennes.

Alexis. Et le repos de ta conscience, le conserverois-tu aussi par ce moyen?

Edouard. Hélas, non! je sentoits déjà en moi qu'il seroit malhonnête d'en user ainsi.

Alexis. Pourquoi donc balancer davantage? O mon cher Edouard! ne résistons jamais à ces premiers sentimens

mens de droiture & de générosité. Tu verras bientôt quel plaisir on trouve à les suivre. Est-ce que nous aurions besoin de toutes ces babioles pour être heureux? Va, je te promets de n'en être que plus empressé à te procurer d'autres amusemens. Si mon amitié est quelque chose pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête & délicat.

Edouard. Ouï, je le fais, je veux l'être, mon cher Alexis, & c'est à toi que je le devrai. Je me fais gloire de sentir le prix de ton conseil; & je le suivrai quoi qu'en ait pu dire ma sœur. Fi de ces misères! Pour te prouver combien je les méprise, je vais encore mettre deux cornets de pastilles de plus dans la portion de Charles.

Alexis. Bien comme cela, mon ami! C'est le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

Edouard. Prends toujours soin de ma foiblesse, & si tu me voyois fléchir, parle pour moi.

Alexis. Je n'en aurai pas besoin. Mais doucement: c'est Charles qui s'avance.

SCENE X.

Charles, Edouard, Alexis.

Charles (avec l'air un peu embarrassé). Bonjour, Edouard. Alexis est venu me dire que tu me demandois. Me voici. Je suis cependant fâché.....

Edouard. De quoi es-tu fâché, mon ami?

Charles. De ce que mes étrennes ont été si misérables, & de ce que je.....

Edouard. N'est-ce que cela? Sois tranquille.

Alexis. Edouard n'en est que plus content de pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. Si vous saviez quelle joie il s'en est promis! N'est-ce pas, Edouard?

Edouard. C'est de tout mon cœur.

(Il prend Charles par la main & le conduit vers la table.)

Tiens, voilà tous mes présens que nous avons d'abord partagés en deux portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque chose de plus à la tienne, pour ne te laisser rien à regretter.

Alexis. Il y avoit deux choses qui n'étoient pas de nature

ture à être partagées, le microscope & le lotto. Edouard, suivant vos conventions, pouvoit les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le lotto, de peur d'avoir le moindre reproche à se faire.

Edouard. J'ai regret que ces figures de porcelaine n'aient pu se partager par nombre égal. J'ai gardé les neuf Muses ; mais pour remettre l'égalité, je te laisse, avec les quatre Saisons, un cent de jetons de nacre & cette bourie qui me revenoit. Tu n'en es pas moins le maître de choisir entre ces deux lots.

Charles. Eh non, mon ami, je suis content.

Edouard. Je ne le suis pas encore, moi. J'ai laissé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient, je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher. (*Il s'éloigne.*)

Charles (*veut courir après lui pour le rappeler*).

Où vas-tu donc ? ce n'est pas la peine.

Alexis (*l'arrêtant*). Laissez-le faire, M. Charles. (*A Edouard.*) Oui, va, va, mon ami.

SCENE XI.

Charles, Alexis.

Alexis. Eh bien, Monsieur, convenez-en, Edouard est un garçon qui pense avec bien de la noblesse. Vous le voyez, sa promesse est pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du désavantage qu'il trouve dans vos conventions, il se fait un plaisir de surpasser votre attente & de combler votre joie.

Charles (*confus*). Est-il vrai ? Vous me faites rougir. Et je ne fais comment....

Alexis. Ce n'est pas votre faute si vos parens ne vous ont pas mieux traité cette année.

Charles (*en se détournant*). Le pauvre Edouard !

Alexis. Vous l'offensez par votre pitié. Il ne se trouve pas du tout à plaindre. C'est la honte de vous en imposer qui l'auroit rendu malheureux. Voyez toutes vos richesses, & réjouissez-vous.

SCENE XII.

Edouard, Charles, Alexis.

Edouard (revenant avec un grand gâteau qu'il présente à Charles). Tiers, voilà qui t'appartient par-dessus le marché.

Charles (le repoussant d'une main, & de l'autre se cachant le visage).

Non, non, c'en est trop.

Edouard. Prends-le, je te le donne; & ne crois pas que ce soit par le remords de t'avoir celé quelque chose! Alexis peut t'en être garant.

Alexis (en regardant fixement Charles). Oui je le suis, à la face de tout l'univers.

(Charles s'essuie les yeux.) Mais je crois que vous pleurez, M. Charles? Qu'avez-vous donc?

Charles. Rien, rien, si ce n'est que je suis un malheureux, qui... qui vous a trompé.

Alexis. Toi, me tromper? Non, c'est impossible. Ne sommes-nous pas amis dès l'enfance? fils de bons voisins & de bons amis?

Charles. Et c'est ce qui me rend plus coupable. Je ne mérite pas que tu penses si noblement de moi. *(Il prend la main d'Edouard.)* Je puis cependant te montrer que je ne suis pas encore tout-à-fait indigne de ton estime. Il est bien vrai que je n'ai rien reçu de mon papa en bagatelles & en friandises, mais...mais... *(il fouille dans sa poche)* voici trois louis que je lui ai demandés à la place, & qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étois un trompeur, tandis que tu étois si généreux à mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement, par pitié, pardonne-moi ma coquinerie, & reste mon ami.

Edouard (lui sautant au cou). Oh! toujours, toujours, toute ma vie! Comme tu me ravis de plaisir! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas...

SCENE XIII.

Edouard, Charles, Alexis, Victorine.

Victorine. Allons, vite, vite, qu'Alexis vienne trouver mon papa !

Alexis. O ma chère Victorine ! ne pourroit-il attendre un moment ? Ce feroit me dérober un plaisir, un plaisir !...

Victorine. Oûi, de faire quelque nouvelle escroquerie à mon frère ? Venez, venez, mon papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois.

(Elle le prend par la main & l'entraîne.)

Edouard. Ma sœur, ma sœur ! quelques minutes encore !

Victorine (en se retournant, d'un air moqueur).

Mon frère, mon frère ! Non, cela n'est pas possible.

(Elle sort avec Alexis.)

SCENE XIV.

Charles, Edouard.

Edouard (prenant la main de Charles). O mon cher ami ! que je suis touché de ce noble retour ! Je n'étois pas en droit de l'espérer.

Charles. Comment ? Lorsque tu me donnois la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi !

Edouard. Ah ! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne fais pas tout ce qu'il m'en coûtoit. Non, jamais je n'aurois eu la force de tenir ma parole sans les encouragemens d'Alexis.

Charles. Eh ! c'est à lui que je dois aussi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie. Il m'en a fait sentir si vivement l'indignité. Lorsqu'ensuite je suis venu, & que j'ai vu combien de loyauté tu avois mis dans le partage.....

Edouard. Moi, le partage ? C'est lui qui l'a fait. Je ne fais comment il a pu s'y prendre ; mais il me faisoit trouver du plaisir à me dépouiller. Il y a pourtant bien des

des choses que j'ai ajoutées de moi-même. Je te donnois, & je croyois m'enrichir.

Charles. Ah ! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarrassé de ce poids ! Toi, mon meilleur ami, je n'aurois plus osé te regarder en face. J'étois loin de croire qu'on eût tant à souffrir pour devenir un malhonnête homme.

Edouard. Et moi donc, comme j'étois tourmenté ! Je sens bien maintenant le plaisir d'avoir été généreux ! Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis ! Si pauvre, avoir tant de droiture ! N'est-ce pas, qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richesses ?

Charles. Lui, mon cher Edouard ? D'où te viendrait ce vilain soupçon ?

Edouard. C'est ma sœur qui, par jalousie, vouloit me le faire accroire.

Charles. Ah ! si tu l'avois entendu parler de toi ! Comme il foutenoit vivement ton parti ! J'ai eu besoin de toute mon adresse pour le faire jaser. Oüi, dès ce moment il vient d'acquérir mon estime pour toute sa vie ; & je veux lui donner l'autre moitié qui me reste de mes trois louis.

Edouard. Non, Charles, c'est à moi de le récompenser, & j'en fais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

Charles. Que dis-tu ? Moi ? Jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui doit entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre, & lui de le gagner.

Edouard. Oh ! de tout mon cœur ! Sais-tu ce qu'il faut faire ? Nous pouvons nous donner bien du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui pour qu'il le trouve à son retour.

Charles. Bien ! bien ! pourvu qu'il n'aille pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

Edouard. Je vais appeler un domestique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair.

(*Il sort en courant.*)

SCENE XV.

Charles (en remplissant la corbeille). Ce brave Alexis, comme nous allons le rendre content ! & je ferai de moitié dans la joie qu'il va goûter ! Ah ! je ne la céderois pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurois encore plus de plaisir, à lui donner tout ce que j'ai tant désiré, qu'à le garder pour moi ? Je voudrois être mon papa pour l'enrichir. Grâce à lui, je sens à présent qu'être juste & honnête, c'est être plus heureux que de posséder les plus grands biens.

SCENE XVI.

Edouard, Charles, Comtois.

Edouard (à Comtois qui le suit). Entrez, entrez, Comtois.

(Il ferme la porte au verrouil.)

C'est pour une corbeille que vous me ferez le plaisir de porter chez Alexis.

Comtois. Oh ! de grand cœur, Monsieur. Nous aimons tous cet excellent jeune homme.

Edouard (à Charles). As-tu fini, mon ami !

Charles. J'aurai bientôt fait. Il ne reste plus que les porcelaines, que je vais mettre par-dessus, pour qu'elles ne soient pas endommagées.

Edouard. C'est bien pensé ; mais dépêche-toi, de peur qu'il n'arrive.

Charles. Voilà qui est fini.

Edouard (à Comtois). Bon ! Vous n'avez qu'à prendre la corbeille, & la porter secrètement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas, & sur-tout prenez bien garde à ne rien casser.

Charles. Attends donc, voici les trente-six francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, & je les mettrai dans la bourse de jetons.

(On entend la voix d'Alexis qui frappe à la porte, & qui dit :)

Ouvrez, ouvrez, c'est moi.

Edouard.

Edouard. O mon Dieu! qu'allons-nous faire! (*En se retournant vers la porte :*) Un moment, Alexis, je vais t'ouvrir.

Charles (*mettant l'argent à demi enveloppé dans la main de Comtois*). Tenez; vous glisserez ceci dans la corbeille.

Edouard (*en lui présentant la corbeille*). Prenez-la sous le bras, & tenez-vous caché dans un coin.

Charles. Oui, oui, tout contre la muraille. Et vous tâcherez de vous esquiver, sans qu'il vous voie.

Comtois. Laissez-moi faire.

Alexis (*de derrière la porte*). Eh bien, m'ouvrirez-vous? *Edouard*, ton papa me fuit de près.

Edouard (*à Charles*). Je peux lui ouvrir maintenant?

Charles. Oui; c'est fait.

(*Il fait signe à Comtois de ne pas faire de bruit.*)

SCENE XVIII.

Edouard, Charles, Alexis, Comtois.

Edouard (*ouvrant la porte à Alexis*). Je te demande pardon, mon cher ami, de t'avoir fait attendre. C'est que nous étions occupés.

(*Il le prend par la main, & se place de manière à lui cacher la corbeille & Comtois.*)

Alexis. Et à quoi donc?

(*Il surprend Charles qui fait signe à Comtois de sortir.*)

A qui en veut-il avec ses mines?

(*Il se retourne, & aperçoit le domestique.*)

Ha! ha! qu'est-ce qu'il porte là?

(*Il va vers lui, & veut regarder dans la corbeille.*)

Comtois (*lui retenant le bras*). Doucement, Monsieur Alexis; c'est un secret.

Alexis. Comment? Du mystère?

Comtois. Vous l'apprendrez tantôt chez vous.

(*Il veut sortir. Alexis l'arrête.*)

Alexis. Je veux le savoir en ce moment. Ah! si j'avois deviné! Me feriez-vous cet outrage, mes chers amis?

Edouard. Qu'appelles-tu un outrage? C'est le faible prix du service que tu viens de nous rendre.

(Il reprend la corbeille, & la lui présente.)

Oui, mon cher Alexis, tout cela est à toi.

Charles (lui présentant aussi le paquet d'argent que Comtois lui remet).

Et ceci encore.

(Alexis le repousse. Charles le jette dans la corbeille qu'Edouard continue de lui offrir.)

Alexis. Que faites-vous? Non, non, jamais.

Edouard. Je le veux.

Charles. Je vous le demande en grâce. Soyez seulement mon ami, comme vous l'êtes d'Edouard.

Comtois. Si j'osois joindre ma prière à celle de ces Messieurs! Vous leur feriez trop de peine de les refuser. Je voudrois bien avoir, comme eux, la liberté de vous offrir aussi mon présent. Il seroit petit; mais je vous le donnerois de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maison.

Alexis. O mon cher Edouard, mon généreux Charles! (Il les embrasse.) Et vous, mon brave Comtois! (en le regardant d'un air attendri) vous me faites pleurer d'admiration & de plaisir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi; je ne l'accepterai jamais.

Edouard. Veux-tu me chagriner?

Charles. Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié?

SCENE XVIII.

M. Dufresne, Edouard, Charles, Alexis, Comtois.

M. Dufresne (Qui est entré depuis un moment à l'improviste, & s'est arrêté pour jouir de ce spectacle, lève ses mains & ses regards vers le Ciel, ensuite il s'avance, comme s'il n'avoit rien entendu, & dit :) Eh bien! vous trouverai-je toujours en querelle?

Edouard (courant à lui). Ah! mon papa! venez nous accorder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidelle à ma parole.....

Charles. Il me rend à l'honneur.....

Edouard. Et il méprise notre reconnoissance.

Alexis (se jetant dans les bras de M. Dufresne). O mon digne protecteur, mon second père! sauvez-moi, sauvez-moi

moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on vouloit vous inspirer sur mon compte; & j'irois maintenant me démentir! Non, non, je me rendrois suspect à moi-même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. Dufresne. Mes chers enfans, que vous me ravissez! Non, mon brave Alexis, ces présens ne sont rien pour payer tant de délicatesse & de désintéressement. Je vais mettre fin à ce noble démêlé. (*A Edouard & à Charles :*) Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnoissance.

Edouard. Ah! mon papa, de quel plaisir voulez-vous me priver!

Charles. Vous me punissez, Monsieur, comme je le méritois peut-être tout à l'heure: mais vous êtes témoin de mon changement. Ah! par pitié, daignez vous joindre à moi pour obtenir d'Alexis.

Alexis (à M. Dufresne). Non, non; de grâce ne m'y contraignez point.

M. Dufresne. Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y auroit que de l'orgueil & de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la première fois, la douce jouissance. Prends cet argent, & donne-le à ta mère, qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

Alexis. Vous m'y forcez, Monsieur, je vous obéis. Oh! quelle joie pour elle! Mais, au moins, qu'Edouard garde ses présens!

M. Dufresne (tirant sa bourse). Eh bien! qu'il les reprenne pour les partager avec son ami. Je les rachète en son nom pour ces trois louis d'or.

Alexis. Ah! mon cher Monsieur Dufresne! arrêtez, arrêtez. Je ne fais, tant je suis pénétré de joie & de reconnoissance.....Ma pauvre mère! Il y a bien long-temps qu'elle ne se fera vue si riche! O mes bons amis! (*Il embrasse Edouard & Charles, sans pouvoir leur parler.*)

M. Dufresne (à Edouard). Mon fils, je te dois aussi une récompense pour ta docilité à suivre les nobles conseils d'Alexis.

Edouard. Eh mon papa! comment pouvez-vous me récompenser mieux que par ce que vous faites envers lui?

M. Dufresne. Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici que le compagnon de tes plaisirs ; je veux qu'il le soit de tes exercices, & de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

Edouard. Oh ! comme je vais profiter près de lui !

Alexis (se jetant aux genoux de M. Dufresne). Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés ?

M. Dufresne (le relevant). Non, je veux que tu vives pour aimer mon fils, comme j'aimois ton père.

Charles. Laissez-moi aussi prendre part à votre amitié. Je commence à ne pas m'en croire tout-à-fait indigne ; & je le dois à vos exemples.

M. Dufresne. Oui, mes amis, tel est l'empire de la vertu, d'élever jusqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture & dans l'honneur ; & foyez, hommes, ce que vous êtes, enfans.

LE RETOUR DE CROISIÈRE.

DRAME EN UN ACTE.

La Scène se passe à l'entrée du Château de M. de Favières, situé sur le bord de la mer, à deux lieues de Marseille.

Le fond du Théâtre représente le Château. Il est bordé d'une terrasse, d'où l'on descend dans le jardin, qui vient aboutir au parc par une grande allée.

La toile, en se baissant, sépare le parc du jardin.

PERSONNAGES.

M. DE FAVIÈRES.

M^{DE}. DE FAVIÈRES,

MÉLANIE,

CONSTANTIN,

ALEXANDRINE,

MINETTE,

M. DE BLEVILLE, fiancé de Mélanie.

M. ARMAND, Précepteur des Enfants.

THOMAS, Jardinier.

FANCHON, sa femme.

COLIN, leur fils.

MATHURIN, vieux Fermier.

Troupe de jeunes Filles & de jeunes Garçons du village.

Foule de Paysans.

SCÈNE I.

Thomas, Colin.

Thomas (est occupé à ratifier une allée, Colin accourt à perte d'haleine, & se presse en tremblant contre son père).

EH bien, eh bien, petit drôle; où cours-tu ainsi tout effaré?

Colin. Ah! mon père, mon père, je suis mort.

Thomas.

Thomas. C'est encore fort heureux d'avoir assez de voix pour le dire. Mais qu'est-ce donc ?

Colin. Un revenant ! un revenant !

Thomas. Un revenant en plein jour ? Je crois que tu veux te moquer de ton père. Et quelle mine a-t-il ? d'une bête, ou d'un homme ?

Colin. C'est c'est fait comme un homme.

Thomas. Imbécille que tu es ! C'est donc un homme. A-t-il une bouche, des yeux, des pieds, des mains ?

Colin. Oui, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, de tout cela, comme nous, & non pas comme nous pourtant.

Thomas. Quels fots contes viens-tu me faire là ?

Colin. Oh ! Si vous l'aviez vu ! C'est, Dieu me le pardonne, une ombre de Turc.

Thomas (un peu effrayé). Une ombre de Turc ?

Colin. Oui, oui, mon père. Vous m'avez fait voir des Turcs à Marseille. Eh bien, c'est la même chose. Une longue robe qui lui bat les talons, un manchon sur la tête, un couteau de cuisine à sa ceinture, une grande barbe grise, & un visage de mort sur le sien.

(On entend du bruit derrière la charmille.)

Oh ! c'est lui, mon père, c'est l'ombre, c'est le Turc. Sauvons-nous, sauvons-nous.

(Il s'échappe.)

Thomas (avec un air d'inquiétude). Colin ! Colin ! veux-tu bien revenir ?

(Colin, au lieu de se retourner, continue de courir de toutes ses forces. Thomas le poursuit ; mais comme son râteau lui échappe des mains, & s'embarrasse dans ses jambes, sa course est ralentie, & il ne peut l'atteindre.)

Ce petit poltron, me laisser tout seul ! S'il disoit vrai, pourtant : Je ne suis pas fait à des ombres de Turc, moi. Oh ! Je ne resterai pas ici pour les attendre.

(Tandis qu'il se baisse pour ramasser son râteau, M. de Facières, en longue robe rouge, avec un turban sur la tête, & un masque sur le visage, s'approche de lui, & le saisit par la camisolle. Thomas, en se relevant, l'aperçoit. Il veut fuir ; mais, se sentant arrêté, il se met à crier avec effroi :)

Au secours ! au meurtre ! un Revenant ! un Turc !

SCENE II.

M. de Favières, Thomas.

M. de Favières (lui mettant la main sur la bouche & cherchant à lui imposer silence). Eh bien, Thomas, ne fais donc pas l'enfant. Est-ce que tu ne me reconnois plus ?

Thomas (sans le regarder). Il n'y a que Satan qui puisse te connoître. Je ne suis pas de ta clique.

M. de Favières. Ah ! je vois ce que c'est. *(Il ôte son masque).* Regarde-moi à présent.

Thomas (le visage caché dans ses mains). Moi, regarder votre effroyable visage ! Laissez-moi aller, ou je crie dix fois plus fort.

M. de Favières (tâchant de lui séparer les mains). Que crains-tu de moi ?

Thomas. Finissez. Vous allez me rôtir. Oh ! comme vous brûlez !

M. de Favières (lui lâche les mains). Es-tu fou, Thomas ? Remets-toi donc, mon ami. Est-ce que ma voix ne t'est plus connue ?

Thomas. Je la connois bonne à faire mourir de peur.

M. de Favières. Regarde-moi seulement à travers tes doigts.

Thomas. Eh bien, oui ; mais reculez-vous.

M. de Favières (s'écartant de lui). Tiens, te voilà fatigé.

Thomas (se reculant aussi). Etes-vous bien loin ? Attendez.

(Il écarte un peu ses mains, & le fixe.)

Que vois-je ? Monseigneur ! est-ce vous ?

M. de Favières. Eh oui, mon cher Thomas, c'est ton Maître.

Thomas (se découvrant un peu plus le visage). Etes-vous bien sûr au moins de n'être pas son ombre ?

M. de Favières. Mais je ne te reconnois plus à mon tour, toi que j'ai vu autrefois si brave & si gaillard.

Thomas (le visage tout-à-fait découvert, & le regardant encore). Oh ! oui, c'est bien vous à présent.

(Il tombe à ses genoux, & les embrasse.)

O mon

O mon cher Maître ! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de suite.

(*Il se relève.*)

C'est mon benêt de fils qui m'avoit fourré ces frayeurs dans la tête.

(*Prenant un air fanfaron.*)

Un revenant ! Oh bien, oui, comme si je croyois aux revenans, moi. . . . Mais, Monseigneur, où diantre avez-vous chauffé ce grand vilain bonnet ? Savez-vous qu'il ne faut pas se jouer avec ces habits de païen ? Si vous alliez rester Turc pour toute votre vie ! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mère qu'elle avoit vu quelqu'un qui avoit entendu dire de tout temps dans sa famille. . . . Oh ! ce que je vous dis là est vrai au moins.

M. de Favières. Bon ! bon ! tu me raconteras un autre jour ton histoire. Sommes-nous seuls ?

Thomas. Oui, vous & moi : car ce sot de Colin ne s'avifera pas de revenir. Il a peur, lui. Voyez pourtant ! vous n'aviez qu'à être un Esprit ; il vous auroit laissé tor dre le cou à son père.

M. de Favières. Ma femme, mes enfans, & leur précepteur, font-ils toujours ici ?

Thomas. Eh sûrement. Ils sont restés pour vous préparer une fête à votre retour. Oh ! comme ils vont être contens ! Attendez, attendez. Sot que je suis, de ne pas courir leur apprendre cette nouvelle, & la répandre ensuite dans tout le village ! (*Il veut sortir.*) Allons Thomas, allons, mon ami.

M. de Favières (le retient). Doucement, doucement. C'est précisément ce que je ne veux pas.

Thomas. Comment ! Est-ce que vous ne feriez pas de la fête qu'on célèbre pour la paix ? C'est à cause de vous qu'on l'a retardée. Tous les villages voisins ont déjà fait leur feu de joie.

M. de Favières. Nous ferons aussi le nôtre ; sois tranquille.

Thomas. Pardienne, nous en ferions pour vous tout seul, quand vous n'auriez pas amené la paix avec vous. Vous êtes un si bon Seigneur, & nous vous aimons tant dans le village ! Toutes les cloches devraient être en branle déjà. A quoi s'amuse le Carillonneur ?

M. de Favrières. Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paroîtrai bien quand il en fera temps.

Thomas. Voilà qui est fort aisé à dire. Mais je vais crever d'impatience, si cela dure.

M. de Favrières. Et moi, tu me fais mourir de la peur de ton indiscretion. Ne va pas me ravir la joie que je me suis promise. Veux-tu que, pour ma bien-venue, je sois obligé de te congédier ?

Thomas. Oh ! que dites-vous ? S'il ne tient qu'à cela, je serai muet comme un poisson. C'est bien mal à vous pourtant de nous laisser plus long-temps dans l'inquiétude. Nous vous croyons pris ou noyé de ne pas vous voir revenir. Vous ne savez pas tous les soupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon Maître ! si nous vous avions perdu ! s'il nous avoit fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes, & en habits de deuil ! Je frissonne, seulement d'y penser. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans, & ne pas vous perdre.

M. de Favrières. Que je suis sensible à ces témoignages naïfs de ton attachement ! Quelle joie plus touchante encore ils me font espérer en rentrant dans ma famille !

Thomas. Eh bien, que n'y venez-vous tout de suite ?

M. de Favrières. Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce plaisir par une vive surprise. Fais-moi seulement parler au Précepteur de mes enfans.

Thomas. A M. Armand ?

M. de Favrières. Oui ; je lui ai écrit de Marseille pour le prévenir. Lui & toi, vous serez les seuls du mystère. Mais chut ! j'entends venir quelqu'un par cette allée.

(*Il va se cacher derrière la charmille.*)

De la discrétion, Thomas.

SCENE III.

Thomas (seul.)

Où, de la discrétion ! il n'est pas difficile d'être discret quand on n'a rien à dire. Mais quand on fait tout ce que je fais ! Ce secret-là, je sens déjà qu'il m'étrouffe.

(*Il se retourne, & aperçoit M. Armand.*)

Dieu soit loué ! il m'envoie du moins à qui parler.

SCENE IV.

Thomas, M. Armand.

Thomas (courant vers lui). De la joie! de la joie, M. Armand! Nous avons la paix; nous avons Monseigneur: nous vous avons; vous m'avez.

(Il jette son bonnet en l'air.)

M. Armand. M. de Favières est ici?

Thomas (avec un air important). Je voudrois bien qu'il n'y fût pas, quand je vous le dis. Je suis, comme vous, de la maniganc.

SCENE V.

M. de Favières, M. Armand, Thomas.

M. de Favières (sortant de derrière la charmillle). Voilà mon secret bien placé! Vraiment, Thomas, je n'aurois eu qu'à me fier à toi?

(Il court vers M. Armand qui l'embrasse). Mon cher Armand, que je suis aise de vous revoir!

M. Armand. O Monseigneur, quel jour de fête pour nous?

M. de Favières. Pourvu que Thomas, avec sa joie folle & son bavardage, n'aille pas renverser tous mes projets.

Thomas. Ne m'aviez-vous pas dit que M. Armand étoit du secret? Est-ce que j'en ai sonné le moindre mot à qui que ce soit dans le monde?

M. Armand. Oui, parce que tu n'as vu personne que moi.

M. de Favières. Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher Thomas, que tu me caches dans ta cabane, jusqu'au moment où je veux me montrer.

Thomas. Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y serez bien reçu.

M. Armand. Ce n'est pas tout. Il faudra poster ton fils en sentinelle, pour qu'on n'aille pas instruire Madame, ou les enfans.

M. de

M. de Favières. Oui, & sur-tout ne laisser entrer personne chez toi.

Thomas. Mais si Madame s'y présente, ou bien quelqu'un de vos enfans, je ne peux pas leur fermer la porte sur le nez. Cela ne feroit guère poli.

M. Armand. Bon ! Un homme fin comme toi saura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

Thomas. Vous avez raison, je vais faire le bec à ma femme.

M. Armand. Ne va pas oublier les bouquets.

Thomas. N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour rien que nous sommes en Provence. On ne fera pas grâce au moindre bouton. Dans ces jours de plaisir, les fleurs sont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

SCENE VI.

M. de Favières, M. Armand.

M. de Favières. Croyez-vous, mon cher Armand, que Mde. de Favières ne soupçonne rien de nos préparatifs ?

M. Armand. Il ne m'auroit pas été possible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de concert avec elle, en lui laissant croire qu'elle vous surprendroit agréablement par cette fête à votre retour. Je lui ai dit que votre croisière feroit peut-être encore prolongée. Elle ne charme les ennuis de votre absence qu'en s'occupant de tout ce qui peut faire éclater à vos yeux la joie qu'elle aura de vous revoir.

M. de Favières. Ainsi donc, c'est moi qui lui donnerai la fête qu'elle compte me donner. Ah ! mon cher Armand, que ne vous dois-je pas ?

M. Armand. J'espère que vous serez content de nos soins. Tout le monde a voulu contribuer à vos plaisirs. J'ai aussi formé quelques jeunes filles & quelques jeunes gens du canton. Ils savent déjà leur rôle à merveille.

M. de Favières. Et moi, pour compléter notre fête, j'amène le fiancé de ma fille, qui s'est couvert de gloire dans un combat contre les Algériens. Il est allé, avec douze hommes dans une chaloupe, enlever une tartane de ces brigands qui attaquoient un de nos vaisseaux de commerce.

merce. Ces habits sont de leurs dépouilles ; & j'ai imaginé de les employer à notre déguisement, pour éviter d'être reconnus. Ah ! j'oubliais de vous dire que j'amène aussi de Marseille toute sorte d'instrumens. Je les ai laissés près de l'entrée du parc.

M. Armand. Tant mieux, car nous n'avions que les Ménétriers du village.

M. de Favrières. Je serois fâché que rien manquât à notre fête. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui, dans toute ma terre, une seule créature vivante qui ne tressaille de joie. La plupart des fêtes ne sont que pour les riches. Il faut que des événemens comme celui-ci, où le pauvre est le plus intéressé, soient célébrés avec toute la solennité possible, pour lui en faire mieux sentir le bonheur. Il faut qu'il en conserve long-temps le souvenir, pour le tracer à ses enfans & à ses petits-enfans. Il en vivra plus satisfait de son état, plus attaché à son Seigneur, à son Roi, & à sa Patrie.

M. Armand. O l'excellent homme ! toujours le même. Vous ne paroissez jamais, que tout ne respire auprès de vous la joie & la bienfaisance.

M. de Favrières (lui serrant la main). Eh mon ami ! ces plaisirs ne sont-ils pas encore plus doux pour celui qui les donne ?

(On voit Colin qui s'avance tout doucement le long de la charmille.)

SCENE VII.

M. de Favrières, M. Armand, Colin (portant un panier de fleurs à son bras).

Colin. Il faut que ce revenant de Turc ne soit pas si méchant. De quel air d'amitié il parle à M. le Précepteur ! Il lui serre la main.

M. Armand. N'entends-je pas quelqu'un ?

M. de Favrières. Oui. Je cours me cacher là derrière.

(Il s'approche de la charmille, & se trouve vis-à-vis de Colin, qui le regarde un moment en face, tout tremblant & tout à coup s'écrie avec transport :)

—Eh ! c'est mon parrain, mon bon parrain !

(Il jette son panier à terre, s'élançe dans les bras de M. de Favrières, lui baise les mains & les habits.)

M. de Favrières (après l'avoir embrassé). Doucement, mon ami, doucement.

M. Armand. Oûi, Colin. Monseigneur ne veut pas qu'on sache qu'il est arrivé. Garde-toi bien d'en rien dire à personne au moins.

Colin. Quoi ! ni à Madame, ni aux enfans ?

M. Armand. C'est précisément à eux qu'il faut le cacher.

SCENE VIII.

M. de Favrières, M. Armand, Thomas, Colin.

Thomas (en entrant sans voir Colin). Allons, Monseigneur, vous pouvez me suivre.

Colin. Ce n'est pas moi qui l'ai dit à mon père, toujours.

Thomas (apercevant Colin). Ah ! tout est perdu. Voilà ce drôle qui va jaser. Moi qui voulois l'envoyer en commission hors du village !

M. Armand (caressant Colin). Va, va : je suis sûr qu'il fera tout au moins aussi discret que toi. N'est-ce pas, mon petit ami ?

Colin. Oh ! laissez-moi faire. Je garde mon secret tout comme un autre. Ce ne fera pas la première fois.

Thomas. Oûi ? Et quand cela t'est-il arrivé ?

Colin. Et parguienne l'autre jour, quand vous me rosâtes pour favoir qui avoit dérobé les pommes du jardin. Est-ce que je vous dis que c'étoit moi ?

Thomas. C'est toi qui m'as volé mes pommes ? Attends, attends.

(Colin se sauve dans les bras de M. de Favrières.)

Oh ! tu me le payeras.

M. Armand. A la bonne heure, s'il parle de Monseigneur.

M. de Favrières. Et, s'il n'en parle pas, un louis pour sa récompense.

Thomas. Entends-tu, Colin ? Un louis !

Colin. Bah ! Je l'aurois gardé pour rien, pour l'amour de Monseigneur.

M. Armand.

M. Armand. Et pouvons-nous compter également sur la discrétion de ta femme ?

Thomas. Ma femme ? Dès qu'il y a du tripotage à faire, vous verrez si elle jafera. Je ne fais pas tant seulement le tiers de ce que son mari devrait savoir. Allons, allons. Toi, Colin, reste ici pour empêcher qu'on ne vienne nous surprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes. Je te coupe les oreilles avec le coutelas de Monseigneur.

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

Colin (ramassant son panier & faisant un bouquet). Si l'on ne fait rien que de moi, l'on n'en saura guère. Mais Mlle. Mélanie, Mlle. Alexandrine, Mlle. Minette, M. Constantin ! Ces pauvres enfans ! Cela me fait de la peine qu'ils ne sachent pas que leur papa est ici. Si je le disois à l'oreille à Mlle. Minette ? Elle est bien de mes amies, Mlle. Minette ! C'est la plus petite ; mais c'est la plus futée. Oh oui ! voilà qu'elle le diroit à Mlle. Alexandrine, Mlle. Alexandrine à M. Constantin, M. Constantin à Gothon, Gothon à Mlle. Mélanie, Mlle. Mélanie à sa maman, & puis tout le monde seroit du secret. Un louis de perdu, & mes oreilles coupées. Oh ! il vaut mieux faire le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à personne, d'abord (*Il frappe sur sa bouche*). Allons, te voilà clouée jusqu'à demain.

SCENE X.

Constantin, Alexandrine, Minette, Colin.

Constantin (frappant doucement sur l'épaule de Colin). Bonjour, mon ami.

Alexandrine (lui faisant profondément une révérence moqueuse). Je suis la très-humble servante de M. Colin.

Minette (lui prenant la main d'un air d'amitié). Eh bonjour, mon petit homme.

(*Colin lui donne un bouquet, Minette le remercie.*)

Constantin. Te voilà seul ?

(Colin lui répond d'un signe de tête.)

Minette. Maman voudroit parler à ton père. Où est-il ?

(Colin lui montre du doigt le côté par où Thomas vient de sortir.)

Alexandrine. Te moques-tu de nous ? Est-ce que tu ne fais pas parler ?

(Colin, sans répondre, fixe les yeux en l'air.)

Constantin. Mais parle donc.

Alexandrine (lui donnant un coup sur les mains). Ah ! je t'apprendrai à faire le plaifant.

Minette (retenant Alexandrine). Doucement, ma sœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin.

(Colin regarde Minette d'un air d'amitié.)

Constantin (d'un air impérieux). Il n'a qu'à parler, ou je le..... Est-ce qu'il est devenu muet ?

Alexandrine. Ou bien sourd ?

Minette. Il lui est peut-être arrivé quelque malheur, n'est-ce pas mon ami ?

(Colin lui fait signe que non.)

Alors tous les enfans, excepté Minette, se jettent sur lui, le secouent, le tiraillent, le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous ensemble :

Oh bien, tu parleras, tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi.

Minette (tâchant de les écarter). Finissez donc, ou je vais me mettre avec lui contre vous.

Alexandrine. Le beau Champion qu'il auroit là pour le défendre !

Minette (à Constantin). Mon frère, toi qui es l'aîné, fais-les finir, je t'en prie. Je vais lui parler doucement, & j'en aurai peut-être quelques paroles.

Constantin (avec fierté). Non, je veux qu'il obéisse, quand je lui commande.

Minette. Laisse-moi faire. (A Colin :) Colin, mon petit Colin, réponds-moi, je t'en prie, quand ce ne seroit qu'un petit mot.

(Colin lui sourit ; mais il lui fait signe qu'il ne parlera pas.)

Minette. Sais-tu bien que je me mettrai aussi en colère contre toi ?—Mais non. Tiens, Alexandrine, va chercher son père, puisque maman le demande.

Alexandrine.

Alexandrine. Oûï, oûï, je le dirai à Thomas, qui le fera parler peut-être.

(*Elle veut sortir, Colin lui barre le chemin, en secouant la tête.*)

Constantin (d'un air d'autorité). Comment? Est-ce qu'il ose arrêter ma sœur? Attends, attends.

Minette (retenant *Constantin*). Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal.—Eh bien, Colin, va donc chercher toi-même ton père, & dis-lui d'aller parler à Maman. Le feras-tu?

(*Colin lui fait signe qu'oûï, & sort. Les enfans le suivent des yeux.*)

SCENE XI.

Constantin, Alexandrine, Minette.

Alexandrine. Il entend au moins, s'il ne parle pas.

Minette. Je savois bien, moi, que j'en tirerois ce que je voudrois.

Constantin. Il a bien fait de s'en aller. Mais il me le payera, de ne m'avoir pas obéi.

(*On voit dans l'éloignement Colin qui va chercher son père, & lui dit d'aller trouver les enfans. Thomas s'avance.*)

Minette (le voyant venir). Ah bon! voici Thomas. Nous saurons ce qui est arrivé à mon petit ami.

SCENE XII.

Constantin, Alexandrine, Minette, Thomas.

(*Tous les enfans courent vers Thomas, & sautent autour de lui.*)

Thomas. Bonjour, mon jeune Monsieur, bonjour, mes jolies Demoiselles, comment vous en va-t-il aujourd'hui?

Minette. Fort bien, fort bien. Mais dis-nous, qu'a donc ton fils mon pauvre Colin?

Thomas. Ce qu'il a? Bon appétit, toujours.

Minette. Il n'est donc pas malade?

Thomas.

Thomas. Lui, malade ?

Constantin. Il est donc bien obstiné.

Alexandrine. Ce petit vaurien s'est moqué de nous.

Minette. Ah ! quelle tête !

Thomas. Comment donc ?

Minette. Je craignois qu'il ne fût devenu muet.

Thomas. Lui, muet ?

Alexandrine. Nous l'avons pincé, chatouillé, pas un mot.

Thomas. Est-il possible ? Il m'a bien étourdi de ses criaileries ce matin. Il ne tenoit qu'à moi d'avoir une belle peur.

Constantin. Pour nous, il n'a pas daigné nous dire une parole.

Thomas (en souriant). Est-il vrai ? Ce petit coquin ! Voyez la finesse ! Il a cent fois plus d'esprit que son père.

Minette. De l'esprit à ne pas parler ?

Thomas. Dites-moi où il est allé prendre cette imagination ?

Alexandrine. Que veux-tu dire ?

Thomas. Et puis, qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis ! Les enfans ont, morguienne, au temps qui court, plus d'avisement que toute leur famille.

Alexandrine. Ils font, je crois, devenus fous tous les deux. L'un qui ne parle pas, & l'autre qui parle sans nous répondre.

Thomas. Oh ! il favoit bien ce qu'il ne disoit pas, & je fais bien ce que je dis.

Alexandrine. Nous ne le savons guère, nous autres.

Thomas. Il n'y a pas grand mal. Mais où est Madame ? Colin m'a dit qu'elle me demandoit.

Constantin. Il te l'a dit ?

Minette. Il parle donc ?

Constantin. Oh bien, s'il parle, je vais le faire parler, moi.

Alexandrine. Allons, allons.

Thomas. Oûi, oûi, allez. Il s'est lâché dans le parc. Vous ne lui verrez seulement pas les talons. Il a des jambes, s'il n'a pas de langue.

(*Constantin & Alexandrine sortent.*)

SCENE XIII.

Minette, Thomas.

Minette. O mon cher Thomas, dis à Colin, je te prie, de parler un peu, seulement pour moi. J'aime tant à causer avec lui.

Thomas. Ouï, ouï, laissez-moi faire. Je lui parlerai, il vous parlera, & nous nous parlerons tous bientôt. Oh! qu'il y aura de gens à parler!

Minette. Bon! bon! Je vais courir après mon frère & ma sœur pour empêcher qu'on ne le tourmente.

(Elle sort.)

SCENE XIV.

Thomas (seul.)

J'ai bien fait, je crois, de l'envoyer un peu loin. Ces marmots l'auroient tant houspillé, qu'ils lui auroient fait dire son secret. Avez-vous jamais rien vu de si malin, pourtant? Ne pas parler, de peur de rien dire. On ne peut pas être plus retors que ça. Mais voici Madame avec Mlle. Mélanie. Allons, mon ami, prends garde à toi. Un homme & son secret aux prises avec deux femmes, il y a là de quoi batailler.

SCENE XV.

Mde. de Favières, Mélanie, Thomas.

Mde. de Favières. Eh bien, Thomas, il faut donc que je vienne te chercher? Il y a une heure que te t'ai fait appeler par mes enfans.

Thomas. Eh ouï, Madame, je courois aussi près de vous.

Mde. de Favières. C'est qu'il faut tout préparer comme pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il désireroit en faire aujourd'hui une répétition générale. C'est peut-

peut-être pour adoucir mes ennuis ; mais il m'assure que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée qui semble encore rapprocher son retour.....

Thomas. Il n'est peut-être pas si loin qu'on le pense. Que diriez-vous...*(en se détournant)* Chut ! Qu'allois-tu dire toi-même, Thomas ?

Mde. de Favières. Est-ce que tu aurois appris de ses nouvelles ?

Thomas. Pardienne oui, de ses nouvelles ? C'est bien plus sûr encore ce que je fais. *(A part.)* Où diantre me suis-je enfourné ?

Mélanie. Que veux-tu dire, Thomas ? Explique-toi.

Thomas. C'est que.....Tenez, comprenez-vous ?...Quand le marché est fini, je reviens à grand pas vers notre ménage : encore n'ai-je pas une femme comme vous, Madame, ni une fille comme Mlle. Mélanie *(A part)*. Peste ! ce n'est pas mal s'en tirer, je crois. *(Haut.)* Ainsi, par semblance du cas, je vois que Monseigneur galoppe vers ici. C'est clair ça ; demandez.

Mde. de Favières. Ah ! quand viendra cet heureux moment, où je pourrai le presser contre mon sein, & le retenir dans mes bras ?

Thomas. Que fait-on ? Je vais toujours me dépêcher ; ça le poussera peut-être. Si chaque coup de mon rateau étoit un coup de fouet pour son cheval ! Je ne ménagerois pas non plus celui de votre fiancé, Mlle. Mélanie.

(Mélanie sourit.)

Mde. de Favières. Voilà que est fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

Thomas. C'est qui j'ai de la peine de vous voir tristes. Vous êtes comme des fleurs après une ondée du printemps, belles à travers les larmes. Viendra un jour de soleil qui sèchera tout ça, & qui vous rendra plus belles encore. Allons, de la joie, de la joie ! Voici M. Armand qui semble bien joyeux, lui.

SCENE XVI.

Mde. de Favières, Mélanie, M. Armand, Thomas.

M. Armand. Tout va bien, Madame. J'ai envoyé rassembler les jeunes filles & les jeunes garçons du village

qui doivent figurer dans notre fête : elle est prête à commencer. Je fus très-satisfait hier de l'ordre & de la précision qu'ils mirent dans leurs exercices, & j'espère que la répétition générale d'aujourd'hui pourra vous plaire, si vous nous faites l'honneur d'y assister.

Mde. de Favières. Je ne me priverai point assurément d'un si doux plaisir. Je m'en promets beaucoup à vous rendre ce témoignage de la satisfaction que j'ai de votre zèle, de votre intelligence, et de votre activité.

M. Armand. Je ne pouvois, Madame, en recevoir un prix plus flatteur. Mais n'étois-je pas déjà payé de mes soins, par l'idée de seconder vos vues, & de prévenir celles de votre époux ? Il auroit été fâché qu'un événement, si heureux pour ses vassaux, n'eût pas été célébré d'une manière qui le fixât pour jamais dans leur souvenir.

Mde. de Favières. Ouï, voilà bien son noble caractère. Aussi, quelle douce idée je me fais de sa surprise & de sa satisfaction !

Thomas. Il ne fera peut-être pas le plus surpris ni le plus content de l'aventure.

(*M. Armand fait à Thomas un signe de silence.*)

Mde. de Favières. Que veux-tu dire, Thomas ?

Thomas (embarrassé). Oh ! c'est que...c'est que d'abord pour la surprise, je me doute que vous ferez bien surprise, vous, de le revoir frais & gaillard, tout rebondi de santé, de gloire, & de plaisir. Mlle. Mélanie fera bien surprise aussi de revoir son jeune fiancé. Je parierois ma bêche contre une de vos épingles, qu'elle en rougira comme une fraise. Nous ferons vraiment bien plus surpris encore, nous autres ; car un bon Seigneur, ça surprend toujours.

M. Armand. Ah ! Madame, que ce seroit un spectacle bien doux pour votre cœur de voir l'impatience avec laquelle on l'attend ! Je ne puis faire un pas dans le village, que tout le monde ne s'empresse à me questionner sur son arrivée. Je crois entendre une nombreuse famille me demander son père, son frère, son fils, son mari. Vous verriez les femmes, & jusqu'aux plus petits enfans, tresser des guirlandes, & les porter aux pieds de la statue que vous lui avez élevée dans le jardin. Imaginez quelle sera leur joie, lorsqu'ils le verront lui-même.

Mde.

Mde. de Favières. Je conçois leurs transports par les miens. Mais quand reviendra-t-il ? Je tremblerai toujours jusqu'à ce que je le revoie.

M. Armand. D'où naîtroient vos frayeurs ? Ce n'est plus le temps où la soif qu'il a de la gloire pouvoit l'exposer à des dangers.

Mélanie. Ah ! maman, vous rappelez-vous ces jours cruels où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques ? Il nous sembloit voir son nom dans toutes les listes des morts & des blessés.

M. Armand. Ne vous livrez donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'espérance. Une paix heureuse ne nous laisse plus aucun sujet d'alarmes.

Mde. de Favières. Oui, je la bénis cette paix céleste ; je la bénis au nom de toutes les mères, de toutes les épouses.

Thomas. Et moi, au nom de tous les Jardiniers. Ah ! si vous aviez roulé, comme moi, votre corps dans le monde ! Tenez, pendant la dernière guerre d'Allemagne, j'y ferois . . . dans un jardin. Il vint de ces maudits boufards. Au bout d'une heure, il n'y avoit pas une seule haie sur pied dans tout le pays. Les Amours, les Jupiters, les Hercules, il vous les prenoient par le nez, & leur faisoient lever les jambes en l'air. Tous ces Dieux-là auroient encore pu s'en aller au diable ; mais mes pauvres asperges ! mes pauvres melons ! ça me fendoit le cœur. Je n'étois pourtant que garçon de jardin. Aujourd'hui que je suis Jardinier en chef, figurez-vous si cela m'étoit arrivé ! Je me ferois jeté la tête la première dans mon puisard. Mais allons, nargue à ces démoniaques ! nous avons la paix. De la joie, de la joie ! Venez, M. Armand, nous allons arranger tout ça.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVII.

Mde. de Favières, Mélanie.

Mde. de Favières. La gaieté du brave Thomas vient de se communiquer à mon ame. Je me trouve maintenant plus tranquille. Je ne sens plus que la douce émotion de l'espérance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce, nous allons bientôt les revoir.

Mélanie. Hélas, maman ! je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée flatteuse, & chaque jour elle s'évanouit.

Mde. de Favières. Nos murmures contre le Ciel sont presque toujours injustes. Combien je maudissois cette guerre cruelle, lorsqu'elle vint m'arracher mon époux ! Eh bien, la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'est acquise dans son expédition des Indes, chargé de la reconnoissance de ses concitoyens, dont il a protégé le commerce sur ces mers. Il revient lorsque sa présence est le plus nécessaire pour l'éducation de ses enfans. Il ramène avec lui l'époux que ton choix & le nôtre te destinent. Et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte absence ? Ah ma fille ! combien de femmes sur la terre envient aujourd'hui notre fort !

Mélanie. Oûi, maman, je suis une folle ; mais vos bontés m'ont jusqu'à présent rendue si heureuse, que je ne puis supporter la moindre altération de mon bonheur.

Mde. de Favières. Embrasse-moi, ma fille, & laisse reprendre à ta figure sa gaieté naturelle. Elle te sied si bien ! N'allons pas empoisonner, par un air d'inquiétude, le plaisir que vont goûter ces bonnes gens de nous rendre les témoins de leur joie.

SCENE XVIII.

Mde. de Favières, Mélanie, Constantin, Alexandrine, Minette, Mathurin.

Minette (courant vers sa mère). Maman, maman ! c'est le bon Mathurin que je vous amène.

Alexandrine (qui la suit). Le voici, le voici !

(On voit Mathurin qui arrive, soutenu d'une main sur son bâton, & de l'autre sur Constantin. En apercevant Mde. de Favières, il veut doubler le pas ; il chancelle. Madame de Favières & Mélanie s'avancent vers lui.)

Constantin. Appuie-toi plus fort sur mon épaule. Va, tu ne me fais pas de mal.

Mélanie. Doucement, mon cher Mathurin.

Mde. de Favières. Prends bien garde de tomber.

Mathurin.

Mathurin. Madame, on est venu chercher nos enfans dans le village, avec leurs habits de fête. Est-ce que Monseigneur seroit arrivé? Je ne me le pardonnerois pas.

Mde. de Favières. Non, mon ami, nous l'attendons encore.

Mathurin. Ah! tant mieux. Et par où doit-il venir? dites-le-moi. J'ai la tête assez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres, pour arriver en même temps.

Mde. de Favières. Comment? est-ce que tu voudrois aller à sa rencontre, foible comme tu l'es?

Mathurin (avec vivacité). Si je le veux? Quoi! je resterois ici à l'attendre, quand il a couru toute sa vie au-devant de mes besoins? je me ferois plutôt porter par mes enfans.

Mélanie. Non, Mathurin, mon papa te sauroit mauvais gré, je t'assure, de t'exposer à cette fatigue.

Mathurin. Quand ce ne seroit pas pour lui, ce seroit pour moi. J'ai besoin de le voir. Il est comme le soleil, qui ragailardit ma vieillesse.

Mde. de Favières. Mais, mon ami, à ton âge....

Mathurin. Mon âge fait que je lui ai plus d'obligation que les jeunes. Madame, je le connois depuis plus longtemps que vous. Combien de fois je l'ai mis à cheval sur ce bâton que voilà! Il n'étoit pas si grand que M. Constantin, qu'il étoit déjà mon bienfaiteur. J'étois pauvre alors, & lui, il n'avoit que l'argent de ses plaisirs. Eh bien, il trouvoit encore le secret de me tirer de peine. J'avois beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il savoit en deviner plus que je ne lui en cachois. Dès qu'il put disposer de ses biens, il me fit présent de la chaumière que j'habite, & de quelques terres à l'entour. A chaque enfant que me donnoit ma femme, il ajoutoit, lui, de quoi le nourrir. Grâce à sa bonté, je me suis vu en état de les élever tous, & de les établir dans l'aisance. Aussi je les regarde comme faisant sa famille autant que la mienne, & je n'en trouve que plus de plaisir à les aimer.

Mde. de Favières. Tu fais aussi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement? Il est peu de ses lettres où il ne me demande de tes nouvelles.

Mathurin (avec transport). Est-il vrai? Mais oui, je le crois. Ecoutez donc, il me le doit, au moins. Il a

fait du bien à beaucoup de gens dans sa terre ; il a relevé leurs chaumières renversées par l'orage : il leur a fourni du grain dans de mauvaises années ; il a payé la taille pour eux : je veux qu'ils le bénissent, qu'ils le révèrent ; mais je mourrois de chagrin, si je savois qu'après sa famille, quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis là, c'est encore pour vous, Madame, & pour vous aussi, Mademoiselle.

(Madame de Favrières & Mélanie lui font des amitiés.)

Les Enfans (sautant autour de lui). Et nous, Mathurin ?

Mathurin. Il faut bien que je vous aime ; vous êtes ses enfans. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

Minette. Nous, te faire fâcher ?

Mathurin. Oûi, vous avez pour moi trop de soins, cela m'impatiente. On diroit que je suis si vieux, si vieux !

Minette. Oh que non ! tu es bien gaillard encore. Tiens, je veux t'arranger en Petit-Maître. Voici mon bouquet, je vais le mettre à ta boutonnière.

Alexandrine. Donne-moi ton chapeau, que j'y passe un ruban.

Constantin (se levant sur le bout de ses pieds pour atteindre à son oreille). Je te ferai donner une roquille de notre bon vin.

Mathurin. O chères petites créatures ! vous êtes tout cœur, comme votre père. Venez, venez, que je vous embrasse. Madame, vous pardonnez.....

Mde. de Favrières. C'est moi qui t'en prie. Rien n'est si doux à mes yeux que de voir mes enfans dans les bras d'un vieillard comme toi. C'est le tableau de l'innocence & de la vertu.

(Les enfans se jettent dans les bras de Mathurin, qui les embrasse & les presse contre son cœur. On entend un bruit de musique.)

Mathurin (se relevant avec vivacité). Qu'est-ce que j'entends ? Serait-ce Monseigneur ?

Mélanie. Ah ! plût au Ciel !

Mde. de Favrières. Non, mon ami, ce sont les jeunes gens du village qui viennent faire une répétition de leur fête.

Mathurin.

Mathurin. Oh ! je veux la voir. J'y figurois autrefois. A peine aujourd'hui pourrois-je la suivre. Permettez que j'aïlle me poster au pied de cet arbre. Je l'ai planté dans mon enfance. Nous étions alors du même âge. Il est à présent bien plus jeune que moi.

Mde. de Favières. Non, Mathurin, je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

Mélanie. Oui, entre nous deux.

Mathurin. Moi, Madame, me faire cet honneur aux yeux de tout le village ?

Mde. de Favières. Eh ! ne faut-il pas qu'il apprenne, par notre exemple, à respecter la vieillesse & la probité ? Viens, mon ami.

(*Mde. de Favières & Mélanie le conduisent vers un banc de verdure, & le font asseoir au milieu d'elles. Alexandrine & Minette arrangent ses habits. Constantin assure son bâton pour le soutenir.*)

Mathurin (en essuyant ses yeux). Pourvu que je n'aïlle pas mourir de joie avant l'arrivée de Monseigneur !

(*On voit entrer, des deux côtés de la scène, de jeunes garçons & de jeunes filles qui viennent se réunir deux à deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fleurs, des gerbes, des pampres de vigne ; les jeunes filles, des agneaux, des tourterelles, & des corbeilles de fleurs. La marche commence, précédée des Ménétriers du village. A la suite de la marche s'élève un olivier, au pied duquel s'entrelace une tige de lis. La troupe, après avoir défilé devant le banc où Madame de Favières est assise avec ses enfans & Mathurin, porte les présens sur un gradin placé derrière l'olivier, tandis que les Ménétriers se rangent sur un côté de la scène, en face du banc. La ronde commence autour de l'arbre au son du tambourin & du galoubé.*)

LE IER. MÉNÉTRIER.

Air du tambourin des Vendangeurs :

Pour animer nos Chansons.

Allons, joyeux tambourin,

Amis, en cadence ; (*bis en chœur,*)

La Paix, sur un gai refrain,

Veut mener la danse. (*bis en chœur.*)

UN JEUNE GARÇON.

Air : *Soleil, soleil, brillant soleil.*

O Paix ! ô Paix ! ô douce Paix
 Tu viens effuyer nos larmes :
 O Paix ! ô Paix ! ô douce Paix !
 Vois les heureux que tu fais.

La Guerre à nous opprimer
 Avoit excité nos armes ;
 Toi, du besoin de s'aimer,
 Tu nous fais sentir les charmes.

O Paix ! &c.

LE IER. MÊNÉTRIER.

Anglois, voici notre main,
 Jetez là vos lances ; (*bis en chœur.*)
 Et sous des flots de bon vin,
 Noyons nos vengeances. (*bis en chœur.*)

UN VIGNERON.

Air : *Je ris, je bois.*

Qu'il vienne un fier ennemi
 Me présenter son défi ;
 Je veux, armé d'un plein verre,
 Cousher mon héros par terre.
 La Paix ! la Paix !
 Pour sa fête, buvons frais.

LE IER. MÊNÉTRIER.

Pourquoi d'un fer assassins
 S'entr'ouvrir la panse, (*bis en chœur.*)
 Lorsqu'on peut, dans un festin,
 Crever de bombance ? (*bis en chœur.*)

UNE JEUNE FILLE.

Air des Vendangeurs :

*C'est donc demain que j'obtiens ma Lisette.**Lento.*

Les yeux en pleurs, & dans nos champs feulettes,
Par nos soupîrs nous appelions la Paix.

La Paix ! la Paix !

Allegro.

Elle a déjà réveillé nos mufettes,
Et les plaisirs sont ses premiers bienfaits.

LE IER. MÉNÉTRIER.

Allons gai, mon tambourin,
Pressons la cadence. (*bis en cœur.*)
Vive en éternel refrain
Louis & la France ! (*bis en cœur.*)

(*La ronde finie, les jeunes gens vont prendre des bouquets, & les apportent à Madame de Favères, à Mélanie, aux enfans, & à Mathurin.*)

Mde. de Favères. O mes amis ! je suis pénétrée de votre joie. Que ne donnerois-je pas en ce moment pour la voir partager à mon digne époux !

Minette. Ah ! maman, s'il étoit ici ? N'est-ce pas Mathurin ?

Mathurin. Je crois que j'oublierois ma vieillesse pour danser de plaisir.

(*Au même instant on entend le bruit d'une marche guerrière. La toile se lève ; on voit sur un piédestal M. de Favères en habit Algérien, mais sans turban sur la tête. Son gendre est à sa droite dans le même déguisement. A sa gauche est M. Armand ; & du même côté, Thomas, Fanchon, & Colin.*)

Tout le jardin est illuminé. On aperçoit sur la terrasse des groupes de paysans, mêlés de matelots en habit Algérien.

Les enfans se regardent tout ébabis. Constantin s'approche le premier, fixe un instant M. de Favrières, le reconnoît, & s'écrie :)

Eh, c'est mon papa!

Alexandrine & Minette (qui le suivent). Oh c'est lui! c'est lui!

(Madame de Favrières, Mélanie, & Mathurin, se lèvent à ces cris, balancent un moment, & accourent. L'habit Algérien de M. de Favrières, & celui de M. de Bléville tombent alors à leurs pieds, & les laissent voir en habits d'uniforme de marine. M. de Favrières s'élançe le premier du piédestal, & se précipite dans les bras de sa femme & de sa fille, qu'il embrasse tour à tour.)

Mde. de Favrières. O cher époux!

Mélanie. Mon père!

Les Enfans (le tirant par son habit). Mon papa! mon papa! embrassez-nous donc, c'est bien notre tour, je crois.

M. de Favrières. Je voudrois vous tenir tous à la fois dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfans!

Mde. de Favrières. Nous sommes encore trop bonnes de t'aimer, après le tour que tu nous joues. Mais d'où vient ce déguisement?

M. de Favrières (présentant M. de Bléville). Tenez, voilà celui que vous devez gronder de toute cette aventure : ma femme, je le livre à ta vengeance.

(M. de Bléville baise la main de Madame de Favrières.)

Sans le coup brillant qu'il a fait, je n'aurois pas songé à cette folie ; j'ai voulu vous le montrer dans son habit de victoire : je vous raconterai ses exploits. Ma fille, je te donne un jeune Héros.

M. de Bléville. J'étois animé par votre présence ; & je ne voulois me présenter à Mademoiselle qu'après une action qui me rendît moins indigne de ses bontés.

(Il baise la main de Mélanie, qui lui sourit en rougissant.)

M. de Favrières (se tournant vers Mathurin). Mais ne vois-je pas là mon vieux ami?

(Il court à Mathurin, & l'embrasse.)

Mathurin. Je ne pouvois parler, tant j'étois ivre de joie. Je vous ai vu, mon bon Seigneur, je puis mourir aujourd'hui, je mourrai content.

M. de Favrières. Non, mon cher Mathurin, tu vivras. Je veux que ce jour te rajeunisse de dix années. Ma femme, je te remercie des honneurs que tu lui as rendus,

Il n'est point dans le village un plus honnête homme, & notre famille n'aura jamais un plus digne ami. D'ailleurs, c'est dans les jours de fête de la patrie qu'il faut honorer ceux qui lui ont rendu les plus vrais services.

(*Il se tourne vers les autres paysans.*)

Et vous, mes enfans, que je me réjouis de vous revoir ! Me voilà fixé pour toujours parmi vous. La guerre m'a empêché de vous faire tout le bien que j'aurois désiré ; la paix va m'en fournir les moyens. Ne songeons qu'à nous rendre tous heureux les uns les autres. Vous me prouvez votre reconnoissance par votre bonheur.

(*Un cri général s'élève.*)

Ah, le bon Seigneur que nous avons !—Qu'il vive, qu'il vive !—Vive notre bon Seigneur !

M. de Favières (*attendri*). Et vous aussi, mes enfans, vivez tous heureux ; & , pour cela, prenons de la joie. J'ai reçu votre fête, je veux vous rendre la mienne : nous ne manquerons pas de rafraîchissemens ; tout est préparé.

M. Armand. Madame, vous voulions surprendre *M. de Favières*, mais il est plus alerte que nous.

Thomas. Ouf ! on ne peut pas être plus discret que moi, toujours.

Colin. Et moi donc, mon père ?

Minette. Ah, tu parles à présent ?

Fanchon. Oui, vantez-vous bien, vous autres. Je crois pourtant que personne n'a eu plus de mal que moi dans toute cette journée ; car je n'ai que ce mot à dire, & je suis la dernière à parler.

(*Les paysans, au signal de M. de Favières, prennent Mathurin dans leurs bras, & le portent sur le gradin placé derrière l'olivier. Une danse générale commence autour de lui. M. de Favières s'y joint avec toute sa famille, au son d'une musique guerrière, interrompue, à certains intervalles, par le tambourin & le galoubé.*)

LA GUERRE ET LA PAIX.

M. DE Favières, encore agité des douces émotions de la journée, ne put fermer l'œil que vers le milieu de la nuit : mais alors un sommeil profond, égayé par des songes gracieux, vint le délasser des fatigues de son voyage, & calmer le tumulte de ses esprits. Le lendemain, ses premiers regards rencontrèrent ceux de ses enfans, qui, debout en silence autour de son lit, attendoient le moment de son réveil. Il reçut leurs aimables caresses, les embrassa tendrement ; & s'étant habillé à la hâte, il descendit avec eux dans le jardin.

La sérénité du jour dans une saison si nébuleuse pour les autres climats, le plaisir de revoir des lieux qu'il avoit cultivés de ses mains, la joie de se retrouver au sein de sa famille, après en avoir été si long-temps séparé, jusqu'au souvenir même des traverses qu'il avoit essuyées pendant sa vie, tout mettoit son cœur dans un état d'épanchement, dont ses enfans profitèrent pour lui faire mille questions ingénues.

Il leur raconta ses longs voyages aux extrémités du monde, les tempêtes qui l'avoient affailli, & les expéditions périlleuses où il s'étoit signalé. Il se plaisoit à leur peindre tantôt les solitudes profondes qu'il avoit pénétrées, tantôt les peuplades nombreuses dont il avoit observé, dans ses passages, les coutumes, les mœurs, & le caractère.

Il étudioit avec soin, pendant ce récit, tous les sentimens que ces diverses circonstances imprimoient tour à tour sur leur physionomie. Au moindre détail des dangers qu'il avoit courus, il sentoit ses genoux tendrement pressés par les deux petites filles : il leur échappoit des soupirs, & leurs yeux se mouilloient de larmes, tandis qu'un rayon d'audace & de joie éclatoit sur les traits de Constantin. C'étoit sur-tout lorsqu'il entendoit raconter quelque action belliqueuse, qu'on voyoit s'enfler sa poitrine, & ses regards s'enflammer.

O mon papa ! s'écria-t-il enfin, si j'étois déjà grand, que j'aimerois la guerre pour me distinguer à mon tour comme vous !

M. de Favières. Voilà un souhait bien cruel que tu formes là, mon ami.

Constantin. Quoi donc ! n'est-ce pas au métier des armes que vous me destinez ?

M. de Favières. Il est vrai, mon fils.

Constantin. Et ce métier n'est-il pas nécessaire ?

M. de Favières. Hélas ! oui, malheureusement. Il en est d'un Empire comme du corps humain. L'un & l'autre sont sujets à des maladies intérieures & à des accidens étrangers. Le Médecin veille sur le corps de l'homme, pour prévenir les désordres qui pourroient survenir en lui par la fermentation de ses humeurs, ou pour le guérir des maux qu'il reçoit au dehors par des atteintes nuisibles. De même le Guerrier veille sur le corps de l'Etat, soit pour arrêter les séditions qui s'élèveroient dans son sein, soit pour repousser les attaques de ses voisins ambitieux.

Constantin. Mais si mon métier est nécessaire, ne dois-je pas désirer de l'exercer ?

M. de Favières. Que dirois-tu d'un Médecin qui, pour avoir plus d'occasion de pratiquer son art, désireroit qu'une maladie dangereuse attaquât tous ses concitoyens ?

Minette. O mon papa ! il seroit bien méchant !

M. de Favières. Que dois-je donc penser de celui qui, pour satisfaire un mouvement d'orgueil ou d'ambition, appelle, par ses vœux, un fléau destructeur pour sa patrie ?

Alexandrine. Là, voyons, mon frère, qu'as-tu à répondre ?

Constantin. C'est pourtant une belle chose que la guerre, quand on est Roi.

M. de Favières. Et en quoi la trouves-tu si belle ?

Constantin. C'est que d'abord on peut se rendre plus puissant.

M. de Favières. Quand ce moyen de le devenir seroit juste, crois-tu qu'il soit bien certain ? Figurez-vous, mes enfans, que les terres situées autour de la mienne forment de petits Etats, dont les Seigneurs sont autant de Souverains indépendans.

Alexandrine. Oui, comme les Rois de France & d'Angleterre ; comprends-tu, Minette ?

Minette. Ne t'en inquiète pas, ma sœur ; j'entends à merveille. Eh bien, mon papa ?

M. de Favières. Si je fais prendre les armes à mes vassaux pour enlever un champ au Seigneur de la terre voisine, n'armera-t-il pas les siens pour se défendre, ou même pour envahir à son tour quelque partie de mon domaine ?

Minette. C'est tout naturel.

M. de Favières. Me voilà donc plongé dans des inquiétudes continuelles, toujours occupé à méditer des surprises, ou à me garantir de celles de mon ennemi, craignant sans cesse de voir se réunir contre moi tous mes voisins, pour arrêter mes conquêtes, si je suis victorieux, ou pour se partager mes dépouilles, si je succombe.

Constantin. Et la gloire que vous pourriez acquérir, en vous distinguant par votre valeur ?

M. de Favières. Fort bien. Pour acquérir cette gloire imaginaire, j'irai compromettre le repos, les biens, & la vie, de ceux que je dois regarder comme mes enfans. D'ailleurs, mon rival pourroit se montrer encore plus habile que moi. Qu'aurois-je alors gagné à mon entreprise ?

Constantin. Ce seroit à vous de former une troupe si nombreuse & si bien disciplinée, que vous fussiez sûr de la victoire.

M. de Favières. Je pourrois toujours te répondre que mon voisin chercheroit sans doute, de son côté, à prendre les mêmes avantages, qu'il seroit peut-être plus heureux, & qu'il pourroit m'en coûter cher d'avoir réveillé en lui cette ardeur guerrière. Mais je veux que la fortune me favorise, & que la guerre étende mes possessions ; ces conquêtes seront peut-être elles-mêmes la cause de ma ruine.

Constantin. Comment donc, mon papa ? Il me semble qu'elles ne serviroient qu'à vous enrichir. Avec une plus grande terre, vous auriez bien plus de revenu.

M. de Favières. Eh mon ami ! ce n'est pas de la mesure du sol que dépend la récolte, c'est du soin qu'on donne à sa culture.

Alexandrine. Surement. Voyez ces landes de M. de Bernay, qui sont de l'autre côté du grand chemin. Je ne donnerois pas en échange un quart de notre verger.

Minette. Je le crois bien. Elles ne produisent que des épines ; & notre verger rapporte de si beaux fruits !

Constantin. Mais qui vous empêcheroit de cultiver ces terres que vous auriez conquises ?

M. de Favrières. Si j'ai perdu par la guerre une partie de mes vassaux, si les mains des autres sont employées à manier les armes, de qui me servirai-je pour labourer mes champs ? J'aurai cependant à faire subsister, dans l'intervalle, ces hommes arrachés à l'agriculture, & que j'exerce encore à la détruire. Pour les nourrir, il faudra que j'épuise le petit nombre de ceux qui resteront occupés à des travaux utiles. Si je les foule, ils quitteront leur patrie pour aller s'établir sous un maître plus pacifique & plus humain. Je n'aurai donc plus autour de moi que des bras armés, qui, au moindre mécontentement, se tourneront contre ma tête.

Constantin. Il est vrai que notre Précepteur m'en a déjà fait remarquer plusieurs exemples dans l'histoire.

M. de Favrières. Supposons maintenant qu'au lieu d'inquiéter mes voisins, je travaille à me les attacher par les liens d'un commerce également avantageux pour nos peuples, & par mon attention à prévenir tout ce qui pourroit amener entre nous les plus légères divisions, tandis que j'encourage dans l'intérieur les progrès de l'agriculture & de l'industrie, & que je fais goûter à mes sujets les douceurs de l'aisance, les jouissances des arts, & la sécurité d'un gouvernement juste & modéré ; ne ferai-je pas alors plus heureux moi-même par le bonheur de tout ce qui m'environne, que par l'orgueil de mes conquêtes ? Et mon empire ne sera-t-il pas établi sur des fondemens plus solides, que si j'avois étendu ses limites pour l'affaiblir ?

Constantin. Mais, mon papa, vous compariez tout à l'heure un Royaume au corps humain. Notre corps prend de nouvelles forces à mesure qu'il grandit : un Royaume devoit donc aussi devenir plus puissant, à proportion qu'il s'accroît ?

M. de Favrières. Il le deviendroit sans doute, mon fils, si ces accroissemens se faisoient comme dans la nature, par une marche lente & mesurée, & non par de brusques révolutions.

Alexandrine. Expliquez-nous cela, mon papa, je vous prie.

M. de Favrières. Je puis vous le rendre sensible par un trait tiré de ton histoire, Constantin.

Constantin.

Constantin. De mon histoire ? Je ne la croyois pas encore bonne à citer.

M. de Favières. Te souviens-tu de ce morceau de gâteau que tu enlevas un jour à ta sœur ? Qui te portoit à cette injustice ?

Constantin. C'est qu'il me paroïssoit injuste à moi-même qu'une petite fille eût une portion presque aussi grande que la mienne.

Minette. Voyez donc le grand homme !

M. de Favières. Voilà en effet le prétexte de tous les Conquérans. Mais qu'en arriva-t-il ? tu ne l'as surement pas oublié. Les alimens étant destinés à fortifier l'homme, il semble d'abord que plus il prendroit de nourriture, plus il devroit être vigoureux ; comme un Prince, en acquérant de plus grandes possessions, sembleroit devoir devenir plus puissant. Mais l'administration d'un Empire, ainsi que l'opération de notre estomac, se trouble & s'embarasse, pour être trop surchargée. En te contentant de la portion que j'avois jugée suffisante pour toi, cet aliment, bien digéré, t'auroit donné de la vigueur. Ce que ton avidité te fit prendre au-delà de tes besoins, au lieu de te fortifier, te jeta dans un état de foiblesse. Si ta sœur, usant de la violence que tu lui avois donné le droit d'exercer à son tour, étoit venue en ce moment t'enlever aussi ce que tu possédois, toute petite qu'elle est, tu n'aurois pas eu la force de le défendre contre elle.

Minette. Je le sentoïis bien ; mais c'est que j'eus pitié de lui.

M. de Favières. Les Conquérans avides ne sont pas ordinairement si généreux envers leurs rivaux. Eh ! s'ils étoient seulement envers leurs propres sujets, comment pourroient-ils penser, sans frémir, au nombre de victimes qu'ils vont sacrifier dans le premier jour de bataille à leur vengeance ou à leur ambition ? Je voudrois qu'à la veille d'entreprendre une guerre, on suspendît, dans leur Conseil, un tableau qui en représentât toutes les horreurs ; que, l'esprit continuellement frappé de ces terribles objets, ils entendissent, dans la solitude de la nuit, les hurlemens des blessés qui leur reprochent leurs souffrances, les cris de désespoir des mères & des épouses qui les accablent de malédictions, les clameurs de tout un peuple affamé qui leur demande du pain. Leur ame se laisse quelquefois attendrir

attendrir à d'injustes sollicitations pour accorder la grâce d'un coupable ; & ilsignent, sans pitié, l'arrêt d'une mort sanglante pour des milliers d'hommes innocens. Un Roi sage emploie des années à méditer des projets utiles qui favorisent dans quelques parties de ses Etats la culture, le commerce, ou la population ; un siècle souvent s'écoule à les exécuter. Ces conquérans, par la résolution précipitée d'un jour, dépeuplent leurs plus belles Provinces, arrêtent les travaux des campagnes, renversent les manufactures, arrachent au pauvre sa subsistance, en lui ôtant son travail, portent dans toutes les familles les alarmes ou la désolation, bouleversent leur Royaume entier, & l'épuisent de ses richesses.

Constantin. Cependant, mon papa, l'on disoit l'autre jour qu'il s'étoit fait à Marseille des fortunes considérables pendant la guerre.

M. de Favières. Eh ! mon ami, voilà encore un mal de plus qu'elle produit. Sans parler des haines que l'inégalité des richesses sème entre les habitans d'une même ville, ces fortunes énormes enfantent un luxe qui porte la corruption des mœurs à son dernier degré. Le faste dont il s'environne, les jouissances qu'il procure, la considération honteuse qu'on n'ose lui refuser, engagent ceux de la même classe qui sont moins riches, à l'afficher avec la même indécence, soit pour satisfaire leur orgueil, soit pour animer leur crédit. Ils emploient leurs richesses réelles à le soutenir, dans l'espoir des richesses imaginaires qu'ils se promettent. Pressés par la crainte prochaine de leur ruine, s'ils ne se hâtent de la prévenir par des moyens violens, ils forment les enterprises les plus hasardeuses, dans lesquelles ils exposent non seulement ce qu'ils possèdent, mais encore la fortune de ceux qu'ils savent y intéresser par l'appât d'un gain trompeur. Leur chute enfin se déclare ; mais cet exemple terrible n'intimide point la cupidité, qui se flatte d'un succès plus heureux, en y employant plus d'artifice & de mauvaise foi. Dès que la probité cesse de régner, la confiance s'éteint, & le commerce périt par l'excès des richesses qu'il a produites.

Constantin. Mais si l'Etat s'enrichissoit par la paix, n'auroit-on pas toujours le même malheur à craindre ?

M. de Favières. Non, mon fils. Ce sont les fortunes rapides qui enivrent leurs possesseurs, & qui leur en font

faire

faire un usage si insensé. Les richesses acquises dans le cours ordinaire du commerce, sont le fruit d'un travail de plusieurs années. On ne prodigue point légèrement le prix de ses longues sueurs : on le réserve pour être la récompense de son activité dans le délassement de la vieillesse. Les fortunes sont d'ailleurs plus égales ; & tout le monde est riche, sans que personne soit opulent. L'Etat, ayant moins de besoins dans le calme dont il jouit, n'est plus obligé de fouler le laboureur. Il s'empresse au contraire de l'encourager, soit pour fournir au négociant les fruits qu'il lui demande, soit pour nourrir les étrangers qui viennent de toutes parts se jeter dans son sein. Un Empire, ainsi fortifié dans l'agriculture & dans le commerce, devient imposant, même par son repos. Ses voisins craignent sa puissance ; & au lieu de l'attaquer dans une guerre trop inégale pour eux, ils cherchent à le ménager, en établissant avec lui des relations nouvelles. Ces besoins rapprochent les peuples, éteignent les haines nationales, inspirent des sentimens de concorde & d'union. Le prince n'a plus à s'occuper que du soin de prévenir les abus ; & il trouve des secours dans l'accroissement naturel des lumières. La législation, perfectionnée, fait naître l'ordre & la justice. Ces principes passent des particuliers aux gouvernemens mêmes. La raison s'établit entre les empires. Les arts, les sciences, & le commerce, sont comme des ponts jetés de l'un à l'autre, sur lesquels la paix & l'abondance se promènent sans cesse pour veiller au bonheur des nations qu'elles ont réunies.

Constantin. Mais s'il n'y a plus de guerre, les soldats sont inutiles, & me voilà déjà réformé.

M. de Favères. Non, mon fils. Un Etat sans défense seroit trop exposé par sa richesse même aux attaques de ses voisins. Il doit former des troupes dans la paix, s'il veut n'en avoir pas besoin pour la guerre. Mais, au lieu de les voir s'énerver dans le libertinage & l'oïveté, il leur assignera des travaux capables de les occuper utilement, & d'entretenir leur vigueur. Elles remplaceront, dans les corvées publiques, le laboureur, qui n'abandonnera point sa charrue. Un lien de plus les unira à leur pays, par l'attachement qu'on a pour l'ouvrage de ses mains, & le noble orgueil qu'on sentiroit à le défendre. L'officier chargé de conduire leurs bras, ne verroit plus, à la vérité, son nom dans des relations passagères, pour des exploits

exploits subordonnés, que l'histoire néglige de recueillir ; mais il le graverait sur une colonne au pied de la montagne qu'il auroit aplanie, sur le bord d'un canal ou d'un port qu'il auroit creusé, à l'ouverture d'un pont qu'il auroit construit. Le voyageur viendrait du fond de l'Europe contempler la hardiesse & la magnificence de ses travaux, ses concitoyens en béniraient les avantages, & la postérité la plus reculée en admirerait la solidité. Son habit ne réveillerait plus des idées de meurtre ; il exciterait la reconnaissance qu'on doit à ses bienfaiteurs, & le respect commandé par le génie. Les momens de son loisir seroient employés à étendre les sciences qu'il auroit cultivées, à éclairer le Gouvernement par ses observations sur l'état des différentes provinces qu'il auroit parcourues, l'homme enfin, par l'étude qu'il en auroit faite, en vivant au milieu de toutes les conditions. Retiré dans ses terres pour y jouir de l'honneur & du souvenir d'une vie utile, son activité se ranimerait encore pour la culture. J'ose me proposer pour exemple. Je puis avoir rendu quelques services à mon Prince par ma valeur ; mais je suis bien plus fier du bien que je crois avoir fait à ma patrie, en cultivant l'héritage de mes pères, & en vous donnant une bonne éducation. Je tâcherai d'expié le mal involontaire que j'ai fait à l'humanité, en soulageant mes vassaux dans leurs peines ; & je ne mourrai pas sans avoir rempli, jusqu'au tombeau, les devoirs d'un bon Citoyen.

Constantin. Mais, mon papa, ce que vous dites est si sensible ; pourquoi tous les hommes n'en sont-ils pas frappés comme vous ?

M. de Favères. C'est qu'ils ont été malheureusement élevés dans des préventions contraires, & qu'ils n'ont pas eu le courage de se désabuser. Les Philosophes n'ont jusqu'ici parlé qu'à des esprits trop obscurcis de préjugés pour entrevoir la vérité de ces principes. On n'en peut rien espérer qu'en les imprimant à des âmes neuves, capables de les recevoir dans toute leur pureté. C'est dans l'enfance qu'il faut préparer l'homme à ce qu'il doit être un jour. C'est en lui inspirant de bonne heure des sentimens de droiture, de bienfaisance, & de générosité, qu'on lui donnera le goût & l'habitude de les exercer dans l'âge de sa vigueur, & qu'on lui fera trouver sa gloire à contribuer

de tout son pouvoir à la révolution générale qui paroît se faire vers le bien. Un jeune Prince, pénétré de ces nobles idées, instruit que la génération naissante, en est pénétrée comme lui, pourroit, avec un caractère de justice, d'ordre, & de fermeté, former un peuple nouveau, qui deviendroit le modèle de tous les peuples. Félicitez-vous, mes enfans, d'être nés en ces jours heureux, où vous êtes, dans l'Europe entière, les premiers objets des veilles du Philosophe; où des femmes, malgré nos misérables préjugés, qui condamnent leur esprit, aussi juste que pénétrant, aux ténèbres, & leurs voix persuasives au silence, ont assez profité des lumières de leur siècle, de leur réflexion, & de leur talent, pour travailler à former vos cœurs dans des ouvrages dignes d'être couronnés au nom de la nation. C'est peut-être à vous & à vos jeunes contemporains qu'est réservé le bonheur de voir s'effacer de la terre jusqu'aux dernières traces de l'injustice & de la barbarie. Heureux moi-même, si, en répandant de plus en plus les premières notions de cette morale universelle, si simple & si sublime, je puis contribuer, en quelque chose, à préparer son règne fortuné!

EUPHRASIE.

EUPHRASIE (à sa poupée). Eh bien, Mademoiselle, vous ne voulez donc pas m'obéir? Vous tiendrez toujours votre cou roide comme un piquet? Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons! oh! que vous êtes maussade! Prenez-y garde, ne me faites pas mettre en colère. Je me fâcherai encore plus que maman, lorsque je bannis hier mon épagueul.

Mde. de Seligny (qui a entendu ces derniers mots). Tu me parois un peu sérieuse, Euphrasie. Est-ce que ta poupée ne s'est pas bien conduite envers toi?

Euphrasie. Je lui montre comment il faut se donner des airs gracieux, & elle ne veut pas les prendre.

Mde.

Mde. de Seligny. Je conviens qu'il est assez triste de prodiguer inutilement d'aussi utiles instructions. Mais tu parlois de te mettre en colère ?

Euphrasie. Oh ! non. Je lui reprochois seulement. . . Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit ?

Mde. de Saligny. Supposé que je n'en aye rien entendu, & que je te prie de me confier le sujet de tes entretiens, craindrois-tu de me mettre dans la confiance ?

Euphrasie. Non, maman ; je fais que les petites filles ne doivent avoir aucun secret pour leur mère.

Mde. de Saligny. Très-bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu disois à ta poupée.

Euphrasie. C'est qu'elle ne vouloit pas porter un peu de côté sa tête, & je lui disois que si elle refusoit de m'obéir, je me mettrois en colère, & que je me fâcherois encore plus que vous, lorsque je battis hier mon épagueul.

Mde. de Seligny. Tu penses donc que je me mis en colère ?

Euphrasie. Vous ne me regardiez pas du même œil qu'au-paravant ; je pensai que vous aviez de l'humeur contre moi.

Mde. de Seligny. Ce n'étoit pas de l'humeur, c'étoit de la tristesse ; car, d'abord, j'eus de la peine de voir que tu faisois mal à ton chien : ensuite, je craignis qu'il ne s'avisât de te mordre, si tu continuois de le frapper. Je t'en avertis ; &, comme tu semblois recevoir de mauvaise grâce mes conseils, je tremblai de te voir devenir défobéissante ; & c'est pour cela que je fus si affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étois en colère. En colère ? Fi donc ! Je me ferois aussi mal comportée envers toi, que toi envers ton chien.

Euphrasie. Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je disois à ma poupée ?

Mde. de Seligny. Il y auroit bien quelque chose à te dire au sujet de ces airs de coquetterie que tu voulois lui donner, & que tu commençois par prendre toi-même.

Euphrasie. Je croyois, maman, en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit que ces tours de tête me fiéroient fort bien.

Mde. de Seligny. Il me semble que je dois en savoir là-dessus un peu plus que ton amie ; & je ne ferois pas du tout de son avis.

Euphrasie. J'essayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, & je trouvai qu'ils m'alloient à merveille.

Mde.

Mde. de Seligny. Tu penses donc que les contorsions & les simagrées peuvent valoir les grâces naturelles de ton âge? Et puis, tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduisent infalliblement.

Euphrasie. Et à quoi donc, maman, je vous prie?

Mde. de Seligny. A prendre le goût de l'affectation, & à mettre bientôt dans son cœur la même fausseté que l'on met dans son maintien.

Euphrasie. Oh! mon Dieu! que me dites-vous? Je suis bien heureuse de vous en avoir parlé: je serois peut-être tombée dans ce vice, sans m'en apercevoir.

Mde. de Seligny. Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en serois peut-être aperçue que lorsque le mal auroit eu fait des progrès, & qu'il eût été bien difficile d'y porter du remède. Tu vois par-là combien il est important de te défier des conseils de jeunes enfans aussi inexpérimentés que toi-même, & de me consulter, de préférence, dans toutes les occasions.

Euphrasie. Oh! oui, maman, je vous le promets, puisque vous voulez avoir cette bonté. Que serois-je devenue, si vous m'en aviez fait le reproche devant toute une assemblée! J'en serois morte de honte.

Mde. de Seligny. Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

Euphrasie. Ah! je ne demande pas mieux. Voyons, quel est-il?

Mde. de Seligny. C'est de m'obéir au premier coup-d'œil, lorsque je te ferai signe de faire ou de ne pas faire une chose. Tu chercheras à réfléchir en toi-même, pour en sentir la raison. Si elle ne se présente pas à ton esprit, obéis toujours; & ensuite, lorsque nous serons seules, tu pourras me la demander; je me ferai un plaisir de te la faire comprendre.

Euphrasie. Ah! maman, voilà qui est fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins & de sottises!

Euphrasie, pénétrée de la sagesse de cette instruction, ne se permit plus une action, tant soit peu douteuse, sans avoir d'abord pris le conseil de sa maman. Elle parvint bientôt à lire, dans le signe le plus léger, le parti qu'elle devoit prendre dans toutes les circonstances où elle se trouvoit embarrassée. Peu à peu les tendres avis de sa
maman,

maman, & ses propres réflexions, lui formèrent une expérience au-dessus de son âge. Tout le monde étoit aussi surpris qu'enchanté de la prudence de sa conduite & de la maturité de sa raison. Avant l'âge de douze ans, elle avoit acquis tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre; savoir, la satisfaction intérieure de son propre cœur, l'attachement solide de ses amis, & la tendresse de ses parens.

LE SAGE COLONEL.

M. D'ORVILLE, parvenu par son mérite au grade de Colonel, voyoit, avec peine, les officiers de son régiment se livrer au jeu & à l'oisiveté. Il les invita un jour à dîner chez lui; &, ayant adroitement amené la conversation sur cette matière, il leur raconta l'histoire suivante :

J'avois à peine achevé le cours de mes exercices, lorsque mes parens m'achetèrent une Lieutenance dans le régiment que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui. Le goût que j'avois témoigné pour l'étude, dès ma plus tendre enfance, leur faisoit espérer que j'aurois la même ardeur à m'instruire de mon état, & que je pourrois un jour remplir les idées qu'ils osoient concevoir de ma fortune. Je répondis en effet, pendant quelques mois, à leurs espérances; mais bientôt l'exemple funeste de mes camarades, leurs séductions, & leurs instances, m'ayant engagé dans leurs parties, le démon du jeu s'empara si bien de moi, que tous les devoirs, qui m'empêchoient de me livrer à cette nouvelle passion, me devinrent dès-lors insupportables. A peine pouvois-je me résoudre à dérober quelques heures au jeu pour les donner au repos. Au milieu du plus profond sommeil, je voyois en songe des monceaux d'or & d'argent; les cartes se déployoient dans mon imagination, & le bruit des dés remplissoit continuellement mon oreille.

Le besoin naturel des alimens étoit devenu mon supplice. Je les dévorais avec avidité pour retourner plus vite aux tables de jeu.

Les belles matinées du printemps, les soirées délicieuses de l'été, le calme voluptueux des jours fereins de l'automne, tout ce que la nature nous offre de plus digne de notre admiration, avoit perdu pour moi ce charme ravissant dont j'étois autrefois pénétré : l'amitié même n'avoit plus d'accès dans mon ame. Je ne me trouvois bien qu'auprès de ceux qui n'aspiroient qu'à me dépouiller. L'idée de mes parens m'étoit devenu importune ; & si je pensois à Dieu c'étoit pour l'outrager par mes blasphèmes.

La fortune me traita d'abord avec une bienveillance marquée ; & ses faveurs avoient tellement égaré & avili mon esprit, qu'il m'arrivoit quelquefois de répandre mon gain à terre, & de me coucher dessus, afin qu'on pût dire de moi, dans le sens le plus littéral, que je roulois sur l'or.

Telles furent pendant trois ans entiers les indignes occupations de ma vie. Je ne puis me les rappeler aujourd'hui, sans rougir de la flétrissure intérieure qu'en a reçu mon honneur ; & je voudrois les racheter au prix de la moitié des jours qui me restent à vivre. Mais, comment oser vous raconter un excès plus affreux encore, dont rien ne pourra jamais effacer la tache, même après vingt années d'une vie d'honneur & de probité ? Jugez, Messieurs, de l'intérêt que je prends à vous rendre mon exemple utile, par la peine qu'il doit m'en coûter à vous faire cette humiliante confession.

Je fus un jour commandé pour aller lever des recrues dans une ville frontière assez éloignée. J'avois abandonné ce devoir aux soins de mon Sergent, afin de pouvoir me livrer à ma funeste passion. Deux jours après, il m'amena vingt hommes choisis pour leur payer leur engagement. Je venois malheureusement de perdre, non-seulement tout ce que je possédois, mais encore le dépôt sacré que m'avoit confié ma compagnie. Imaginez, Messieurs, quelle fut ma confusion & mon désespoir. Je dépêchai sur le champ un exprès vers un de mes camarades que j'avois laissé à la garnison. Je lui avouai mon crime, & je le suppliai de me prêter cinquante louis.

Quoi,

Quoi, me répondit-il, je prêteroïis une somme auffi confidérable à un joueur de profession? Non, Monsieur, s'il me faut perdre mon argent ou l'amitié d'un homme qui fe déshonore, c'est mon argent que je garde.

A la lecture de cette réponfe outrageante, je tombai dans un évanouiffement profond; & je me rappelle encore les horribles images, qui, dans un moment, vinrent toutes à la fois affaillir mon esprit: d'un côté, la douleur & l'indignation de mon père, le déshonneur que j'imprimois à ma famille, la honte d'être cassé à la tête du régiment: de l'autre, la perspective brillante des postes où j'aurois pu m'élever par une conduite plus honnête. Je ne repris enfin l'usage de mes esprits, que pour songer à me délivrer, par un nouveau crime, de l'ignominie, dont le premier devoit me couvrir. J'étois déjà prêt à exécuter cette affreuse résolution, lorsque je vis paroître, à ma porte, le même officier dont la réponfe avoit achevé de m'accabler.

Dans le premier mouvement de ma fureur, je me jetai fur lui pour le percer de mille coups. Il me désarma fans peine, & me ferrant dans ses bras: J'ai répondu, me dit-il, d'une manière un peu dure à votre lettre, pour vous laisser sentir un moment toute l'horreur de la situation où vous êtes plongé par votre folie. Je vous en vois pénétré: mes biens, mon sang, tout ce que je possède est à vous.

Tenez, continua-t-il, en jetant sa bourse sur la table, prenez ce qui vous est nécessaire pour vos recrues. Le reste vous servira pour jouer si vous voulez.

Jouer? jamais, jamais, lui répondis-je en le ferrant étroitement contre mon cœur.

J'ai tenu exactement ma parole. Je commençai dès ce jour même à m'interdire tous les plaisirs dispendieux, afin de regagner, sur mes épargnes, de quoi m'acquitter envers mon généreux ami. J'employai tous les instans de mon loisir à m'instruire. Mon assiduité à mes devoirs me fit remarquer de mes supérieurs; & c'est à cette heureuse révolution que je dois l'honneur de me voir à votre tête.

Ce récit fit une impression si vive sur les jeunes Militaires, que, dès ce moment, tout jeu de hasard cessa dans la garnison. Une noble émulation pour les connoissances

utiles prit la place d'une basse cupidité ; & l'on vit bientôt les grâces du Prince se répandre avec prédilection sur tous les officiers de ce régiment.



LA CUPIDITÉ DOUBLEMENT PUNIE.

UN riche particulier, voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable. Je la payerai, lui dit son père, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent. Cependant, expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils, & moi les pauvres. Je leur ai moins donné depuis que je songe à vous pourvoir : c'en est fait ; un joueur ne doit point se marier. Jouez tant qu'il vous plaira, mais à cette condition : Je déclare qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de semblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La somme fut sur le champ portée à l'hôpital ; & le jeune homme doublement puni de sa cupidité, fut guéri, par cette seule leçon, d'un penchant qui alloit entraîner sa ruine.

LES JOUEURS.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE FLORIS.
 HÉLÈNE, *sa fille.*
 ALBERT, *son fils.*
 JULES, *voisin d'Albert.*
 AUGUSTE, *ami de Jules.*
 RAOUL,
 VICTOR, } *jeunes Joueurs.*
 CARAFFA, }

La Scène se passe dans un jardin commun aux appartemens de M. de Floris & du père de Jules.

SCENE I.

Jules, Auguste.

Auguste. QUE vas-tu donc faire chez Albert ?

Jules. Il faut que je lui parle. Tu le connois aussi, toi ?

Auguste. Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

Jules. Je le vois plus souvent depuis que mon père a loué un appartement dans cette maison. Nous avons causé le soir dans le jardin. Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

Auguste. Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paroît. Je te vois toujours fauflé avec de jeunes

gens, tels que Raoul & Victor, dont je n'attends rien de bon.

Jules. Tu ne les connois que trop bien ! Plût à Dieu que je ne les eusse jamais connus !

Auguste. Que me dis-tu, mon ami ? Mais il est encore temps de rompre société. C'est de toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

Jules. Ah ! ce n'est plus en mon pouvoir. Me trahirois-tu, si je te confiois mon embarras ?

Auguste. Nous sommes amis depuis l'enfance, & tu crains de m'ouvrir ton cœur ?

Jules. O mon cher Auguste ! ils m'ont rendu bien malheureux. Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

Auguste. Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc, mon ami ?

Jules. Je me laissai entraîner hier chez Caraffa, ce jeune Italien qui voyage. Il y avoit à déjeûner du vin de Champagne & des liqueurs. J'en ai bu pour la première fois ; on m'a fait jouer, & ils m'ont gagné tout mon argent.

Auguste. Te voilà bien puni d'aller boire & jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue plus, & ta perte sera un gain pour toi.

Jules. Oh ce n'est pas tout ! Ecoute-moi seulement, & ne me chasse pas de ton cœur. Comme je n'avois plus d'argent, & que je croyois toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche, & tout ce que je pouvois avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paye pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa ; & tu connois sa sévérité !

Auguste. Je ne vois qu'un parti à prendre ; c'est de lui avouer ta faute, & de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te feroit grâce, en voyant ton repentir.

Jules. Jamais, jamais. Tu ne fais pas ce que j'aurois à craindre de sa première fureur.

Auguste. Mais que veux-tu donc faire ?

Jules. Je n'ose te le dire.

Auguste. Voyons toujours.

Jules.

Jules. J'ai découvert ma peine à Raoul & à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueroient pas de m'arriver si mon papa favoit ma perte ; & nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

Auguste. Cela doit être bien imaginé.

Jules. Ce n'est pas certainement ce qu'il y auroit de mieux à faire. Mais que veux-tu ? Je leur ai déjà fait lier connoissance avec le jeune Albert. Il a de l'argent, lui ; je lui ai vu une bourse toute pleine d'écus.

Auguste. Eh bien ! est-ce que vous prétendez le voler ?

Jules. Dieu m'en préserve ! Ils veulent seulement lui faire ce qu'ils m'ont fait : ensuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puisse payer ce que je dois.

Auguste. Comment ? Pour sortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de sang froid ton ami à dépouiller ? Et d'où savez-vous, vous autres, que vous serez le plus heureux ? Ne t'exposes-tu pas à perdre encore davantage ?

Jules. Oh que non ! J'ai vu qu'il jouoit sans malice.

Auguste. Est-ce que tu joues en aigrefin, toi ?

Jules. Que veux-tu dire ? Je joue en garçon d'honneur.

Auguste. Voilà pourquoi tu as perdu. Et si, comme je l'espère, tu joues toujours de même, es-tu sûr de gagner ?

Jules. Je ne fais comment cela doit arriver : mais Raoul m'a bien assuré qu'ils avoient de petites adresses particulières ; & que ceux, qui ne les entendent pas, perdent toujours avec eux.

Auguste. Des adresses ? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela ; ce sont des escroqueries. Et toi, Jules, tu voudrois t'en servir, ou en profiter ? Tu fais que je ne suis pas riche ; mais quand je devrois le devenir comme Crésus, je rougirois d'acquérir ma fortune à ce prix ; & je voudrois, pour tout au monde, ignorer encore ton dessein.

Jules. Mon cher Auguste, prends pitié de moi, je te promets....

Auguste. Qu'oses-tu me promettre pour t'aider à tromper ?

Jules. Non, je veux dire que si j'ai le bonheur de gagner de quoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur le champ tout commerce avec les joueurs, & que je ne touche

plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon papa, & lui dire tout, tout. (*Auguste branle la tête.*) Et puis, ce n'est pas moi qui peux tromper ; je ne suis pas adroit. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Je me laisserai seulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds, & que je ne ferois de moitié que dans le profit.

Auguste. Eh bien je veux être témoin de la partie.

Jules. Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cette après-midi. Son père est à la campagne, & ne doit revenir que dans quelques jours.

Auguste. A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie....

Jules. Eh mon Dieu, non ! Ne me tourmente pas davantage : ne suis-je pas assez malheureux ? Je voudrais ne t'avoir pas dit mon secret.

Auguste. Je voudrais aussi que tu l'eusses gardé ; je n'aurois à répondre de rien.

Jules. Et à qui aurois-tu à répondre ?

Auguste. A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

Jules. Mais ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

Auguste. Garderois-tu le silence, si tu voyois un filou escamoter une bourse, même à un étranger ?

Jules. Bon ! Albert en fera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur pour lui. Cette leçon le dégoûtera du jeu.

Auguste. Oûi, comme tu t'en dégoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, & l'on emploie des moyens infames.

Jules. Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

Auguste. C'est le jeune Albert lui-même.

SCENE II.

Auguste, Jules, Albert.

Albert. Je vous salue, mes bons amis.

Auguste. Bonjour, M. Albert.

Jules.

Jules. Comment, vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir ?

Auguste. M. Albert n'aime pas à courir comme toi. Il fait fort bien s'amuser, sans quitter la maison.

Albert. Oh ! je me suis déjà promené ce matin de bonne heure dans le bosquet ; & puis j'ai déjeuné sous le berceau avec ma sœur & mon papa.

Jules (un peu surpris). Quoi ! votre père est déjà de retour ? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine ?

Albert. Que dites-vous ? J'en ai ressenti une joie, une joie, que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le voir, & lorsque je ne l'attendois que le mois prochain !

Jules. J'aime bien aussi mes parens : mais s'ils aimoient les voyages, je ne leur en saurois pas du tout mauvais gré. Je supporterois de temps en temps leur absence pour quelques jours.

Albert. Je voudrois que mon papa ne s'éloignât jamais un seul instant. Il est si doux & si bon !

Jules. Et le mien si dur & si sévère ! Il n'est pas question de plaisirs avec lui.

Auguste. Qui fait les plaisirs qu'il te faudroit pour te satisfaire ? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

Albert. Je croyois que vous n'aviez rien à désirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre, ou dans le pavillon du jardin, & je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

Jules. Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul bon temps qu'il me laisse, & j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

Albert. Pourquoi non ? Il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne ; & l'on croiroit, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi. Aussi nous sommes toujours à nous chercher.

Jules. Voilà ce qui s'appelle un bon père ! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, & d'aller où bon vous semble ?

Albert. Oûi furement, parce que je lui dis toujours où je vais.

Auguste. Et parce qu'il fait que vous allez toujours où vous dites.

Jules. Que faites-vous donc, lorsque vous êtes ensemble, pour être si satisfait de vos amusemens ?

Albert. Dans les belles soirées d'été nous allons à la promenade.

Jules. Mais on est bientôt las de marcher ; & je ne vois rien de si triste que d'aller & revenir continuellement devant soi.

Albert. Je le trouve bien doux, après avoir resté assis presque toute la journée. Et puis en causant de bonne amitié, l'on ne s'aperçoit pas de la fatigue. Je voudrois que vous fussiez un jour de nos plaisirs. Je commence à connoître les plantes & les fleurs : nous nous amusons à en chercher. Et quelle joie, lorsqu'un de nous deux en découvre d'inconnues ! Il faut les observer dans toutes leurs parties, pour les classer. Cette recherche nous rappelle, en un moment, tout ce que nous avons appris ; & nous voilà saisis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriser le lendemain.

Auguste. Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous ?

Albert. A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls, ou bien à nous instruire dans l'Histoire Naturelle, la Géographie, ou les Mathématiques. Nous jouons aussi de petits Drames avec ma sœur & mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance, & à nous bien présenter. Nous trouvons de cette manière, jusque dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

Jules. Mais pour étudier tant de choses vous devez bien vous rompre la tête ?

Albert. Bon ! tout cela s'apprend comme un jeu.

Jules. Un jeu de cartes me paroît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois ?

Albert. Vraiment ouï. Mon papa veut bien de temps en temps me mettre de sa partie.

Jules. Et vous jouez de l'argent ?

Albert. Sans doute ; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, & pour apprendre à perdre noblement.

Auguste. C'est fort bien : il faut savoir gouverner sa bourse.

Albert. Oh ! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au-delà de mes besoins.

Jules. Et combien donc, pour voir ?

Albert. Six francs par semaine.

Jules. Voilà une jolie pension ! Et tout cela pour vous divertir ?

Auguste. Oh que non ! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien ?

Albert. Oui, de ces petites bagatelles, pour lesquelles je rougirois d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus soigneux.

Auguste. Je le crois. On sent mieux le prix des choses, lorsqu'il faut les payer soi-même.

Jules. Vous avez aussi quelques bonnes aubaines dans l'année ?

Albert. Oui, le jour de ma fête, je reçois bien cinq ou six pistoles. Je me trouve à présent cinq bons louis d'or dans ma bourse, sans compter la monnaie.

Jules. Cinq louis d'or ! Que faites-vous d'une si grande somme ?

Albert. Et n'ai-je donc pas mes dépenses ? Je paye les mois d'école des enfans de notre Portier. J'ai un vieux Maître d'écriture qui est devenu aveugle ; je lui fais une petite pension toutes les semaines. J'achète aussi de bons livres, & quelques estampes. Je fais de temps en temps des cadeaux à ma sœur ; & je garde le reste pour les occasions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

Jules. Mais vous n'y êtes pas si malheureux, M. Albert ? Vous me gagnâtes encore l'autre jour trente sous au vingt-&-un.

Albert. J'en ai du regret : je suis fâché de gagner mes amis. D'ailleurs, mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence aux Dames-Polonoises & aux Echecs.

Jules. Bah ! autant voudroit étudier ses leçons. On ne joue que pour se divertir. Etes-vous engagé ce soir ?

Albert. Non, je reste au logis. Mon papa doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

Jules. Tant mieux, & le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver. Je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul & Victor. Je veux aussi vous faire connoître un jeune Italien, plein d'esprit, qui voyage.

Albert. C'est bon : j'aime les voyageurs ; on s'instruit à les entendre. Je cours en demander la permission à mon papa. Restez-vous ici ?

Jules. Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguste pourra me rapporter votre réponse.

SCENE III.

Auguste, Albert.

Albert. Voulez-vous me suivre, M. Auguste ? Mon papa fera charmé de vous voir. Il a beaucoup d'estime pour vous.

Auguste. Je suis très-sensible à ses bontés. L'estime d'un homme aussi sage est flatteuse. Mais je souffre un peu dans ce moment. Je vous demanderai la permission de rester dans le jardin.

Albert. Oui, faites un tour de promenade pour vous dissiper. Je serai bientôt de retour.

SCENE IV.

Auguste (seul & rêveur.)

Je ne fais le parti qu'il faut prendre. Jules est dans la peine. Si je pouvois l'en voir sortir ! Mais quoi ! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert ! Non, non, le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la sœur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir son frère du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCENE V.

Hélène, Auguste.

Hélène. Ah! vous voilà M. Auguste! Vous êtes seul? Il me sembloit avoir vu mon frère s'entretenir avec vous.

Auguste. Il vient de me quitter à l'instant même.

Hélène. Je voudrois bien, si sa société vous étoit agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurois plus d'inquiétude sur son compte.

Auguste. Vous me faites trop d'honneur, Mademoiselle. M. Albert est assez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

Hélène. Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchise? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux que fréquente M. Jules. Et mon frère est bien ardent à se jeter dans leur société.

Auguste. Je ne me suis pas encore aperçu qu'elle lui ait été pernicieuse.

Hélène. Je l'espère: mais, avec de l'esprit, il est doux & crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son cœur. Que deviendrait-il, si ceux, qu'il croit ses amis, étoient des méchans? J'ai bien vu que, vous-même, vous semblez craindre leur commerce.

Auguste. Vous savez que je ne suis pas riche; ainsi je ne dois pas me lier avec des jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

Hélène. Mais vous aimez M. Jules. Etes-vous bien aise de lui voir former ces nouvelles liaisons?

Auguste. S'il faut vous le dire, j'aimerois mieux qu'il s'en tint à l'amitié de votre frère. Au reste, ils ont l'un & l'autre des parens éclairés qui veillent sur leur conduite.

Hélène. Le mal se remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des suites plus fâcheuses, mais non réparer ses premiers effets.

Auguste. Vous me paraissez, Mademoiselle, aimer tendrement votre frère. Ecoutez-moi; mais que je ne sois pas compromis. Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maison. Les jeunes gens que vous craignez doivent être

être de la partie. On y jouera sans doute ; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étois ici pour attendre sa réponse : mais je pense qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tarderoit peut-être pas à revenir : trouvez bon, Mademoiselle, que je me retire, & songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

SCENE VI.

Hélène (seule.)

Voilà qui me paroît sérieux. Ah ! mon frère, toi qui fais la joie de mon papa, si tu allois changer pour son tourment !

SCENE VII.

Hélène, Albert.

Albert. Les amis de mon papa prennent bien leur temps pour venir le complimenter sur son arrivée. Il ne m'a pas été possible de l'aborder.

Hélène. Il me semble que ses plaisirs doivent aller avant les tiens. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire ?

Albert. Très-important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

Hélène. Chez M. Jules, sans doute ?

Albert. Oui, chez lui-même.

Hélène. J'en étois fure. Je t'ai cependant fait sentir combien cette société me déplaisoit.

Albert. Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes grâces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur ?

Hélène. Mais, comme toi, mon frère.

Albert. Tu penses te moquer ?

Hélène. Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort aimable & fort brave garçon.

Albert. Que prétends-tu dire par-là ?

Hélène.

Hélène. Je crois parler assez clair. Faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit ? Je veux dire, un jeune homme bien né, sensible, honnête, & très-poli envers tout le monde, excepté envers sa sœur.

Albert. Parce que sa sœur est une petite moqueuse, qu'elle fait quelquefois endêver son frère, & qu'elle se croit plus raisonnable & plus avisée que lui.

Hélène. Vraiment, j'avois oublié la modestie dans son éloge.

Albert. Mais que veut dire tout ce babil ? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules ? Le connois-tu assez pour en parler ?

Hélène. Je cherche à le connoître par ses actions.

Albert. Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin ?

Hélène. Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, & par leur liaison.

Albert. Ah ! j'entends ; il te déplaît parce que je le fréquente, & que je suis de sa société.

Hélène. Voilà un petit trait d'humeur, mon frère. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes & plus étroites que la tienne. Et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

Albert. Des vauriens ?

Hélène. Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, & le manger plus vilainement encore.

Albert. Voyez la belle merveille, qu'ils s'amusent à jouer, lorsqu'ils sont réunis ! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, & nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties ? J'ai vu ce qu'ils jouent, & je les ai même gagnés quelquefois.

Hélène. Oui, tu leur as gagné leur monnaie, & ils te gagneront tes écus.

Albert. Que t'importe ? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur ! Elle seroit désolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferois tout au monde pour la rendre heureuse.

Hélène (lui prenant la main). Non, mon frère, tes plaisirs sont les miens ; mais je ne me consolerois jamais, s'ils te faisoient perdre tes bonnes qualités & ton repos, & à moi la douceur de t'aimer.

Albert.

Albert. Oûi, je fais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi : mais tu m'affliges de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

Hélène. Tu ne ferois pas le premier qui auroit eu cette confiance, & qui cependant.....Mais voici mon papa.

SCENE VIII.

M. de Floris, Hélène, Albert.

M. de Floris. Ah mes enfans ! je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, & de recevoir les témoignages de leur attachement.

Hélène. Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connoître.

M. de Floris. Vous êtes donc bien aises aussi de mon retour ?

Albert. Comment ne le serions-nous pas ? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami.

Hélène. Notre maison étoit un vrai désert pour moi depuis votre absence.

Albert. Je ne trouvois plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades, Ah ! sans vous, mon papa....

M. de Floris. Il faut cependant apprendre de bonne heure à vous trouver sans moi sur la terre ; car, suivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

Hélène. Eh mon papa ! auriez-vous le cœur de nous affliger, quand nous ne devons penser qu'à nous réjouir ?

Albert. Oûi, vous vivrez long-temps encore pour notre avantage, & pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choses si tristes. J'aurois une petite prière à vous adresser.

M. de Floris. Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il ;

Albert. M. Jules....Vous savez que son père est notre voisin ? Eh bien, il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. de Floris. Voilà une nouvelle connoissance que je ne te favois pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

Hélène. Une bonne société, entends-tu, mon frère ?

Albert. Je le crois un brave garçon, & je le trouve de plus très-aimable. On passe fort bien son temps avec lui. Je l'ai déjà vu plusieurs fois ; & il m'a fait connoître d'autres jeunes gens.

Hélène. De braves jeunes gens aussi ?

Albert. Oûi, ma sœur. Je les connois mieux que vous, ce me semble. De braves jeunes gens.

M. de Floris. Lorsque je parle d'une bonne société, mon cher Albert, je veux dire, s'ils font doux, bien élevés.....

Albert. Oûi, mon papa, fort doux & fort polis.

M. de Floris. Honnêtes, appliqués, fidelles à leurs devoirs ?

Hélène. Comment pourroit-il favoir tout cela, pour les avoir vus seulement dans quelques passades ?

Albert. N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de suite dans leur société ?

M. de Floris. Et de quelle manière s'est formée votre connoissance ?

Hélène. N'est-ce pas au jeu ?

Albert. Pourquoi pas au jeu ? Mais est-ce au jeu seulement ? N'avons-nous pas causé long-temps ensemble ?

Hélène. Et vous n'avez pas joué sur-tout ?

Albert. Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. de Floris. Il est vrai. Je vous permets le jeu, lorsqu'il forme un léger délassément pour l'esprit, à la suite du travail & de l'application, lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût en passion ; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, sans vues intéressées, & dans des momens où l'on ne peut rien faire de plus utile.

Hélène. Je croyois, mon papa, qu'il n'étoit pas un seul moment, où l'on ne pût faire quelque chose de plus utile que de jouer.

Albert. Mais on ne peut pas être toujours cloué sur les livres, travailler toujours.

M. de Floris. La réponse d'Hélène est assez raisonnable. On pourroit sans doute employer plus utilement son loisir,

si toutes les sociétés étoient si bien composées, qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux ou dépourvus de raison, vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un jeu récréatif, & que le plus souvent je m'établis de la partie.

Hélène. Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas ?

Albert. Est-ce que tu as le droit de me faire des questions ?

M. de Floris. Pourquoi lui en savoir mauvais gré ? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

Albert. Ou plutôt, parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, & qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. de Floris. Peux-tu avoir cette idée de ta sœur ?

Hélène (le regardant tendrement). Mon frère !

Albert (attendri). Hélène, pardonne-moi, j'ai tort de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. de Floris. Peut-être ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang froid, quand ce ne seroit que pour l'en faire revenir, s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble !

(Hélène & Albert lui prennent la main.)

Hélène. O mon papa, que vous êtes bon & conciliant !

Albert. Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un père ; & vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. de Floris. Je ne serois pas digne de vous élever, si je tenois une autre conduite. Un père, qui n'est pas le meilleur ami de ses enfans, ne remplit que la moitié de ses devoirs. Je vous pardonnerois peut-être de négliger les témoignages extérieurs de respect qui me sont dûs ; mais jamais de manquer à la franchise & à la confiance que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein : & lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le père n'en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler.

Hélène.

Hélène. J'espère bien n'avoir jamais de mystères pour un père si indulgent.

Albert. Pourquoi vous cacher nos fautes? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. de Floris. Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi long-temps que vous ferez mes amis, comme je suis le vôtre, le père n'aura jamais occasion de punir. Sa prévoyance vous préservera du danger, ou il vous prêtera des secours pour en sortir. Mais il faut qu'il connoisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, *Hélène*, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frère.

Hélène. Il m'est revenu que ces jeunes Messieurs étoient un peu dissipés, & qu'ils avoient continuellement des cartes à la main.

Albert. Et qui t'a fait ce rapport?

Hélène. Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais, si la chose est véritable.

M. de Floris. Je viens de t'exposer mon sentiment sur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

Albert. Oh! C'est un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui est bien amusant. Il se nomme le *Vingt-É-un*.

M. de Floris. Je t'avouerai qu'il n'est pas trop de mon goût.

Albert. Pourquoi donc, mon papa? Rien n'est plus simple et plus innocent. Celui qui a vingt-&-un, ou qui en est le plus près, gagne tous ceux qui sont au-dessous.

M. de Floris. Sais-tu que c'est là ce qu'on appelle un jeu de hasard?

Albert. Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en est-il pas de même de tous les jeux?

M. de Floris. Avec cette différence, qu'ici le hasard seul décide; au lieu que, dans les jeux de société, je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer de sages combinaisons pour prévenir des coups fâcheux, & balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hasard ne demandent que des doigts, & point de tête; or, un jeu, où la tête n'a rien à faire, me paroît indigne d'un homme sensé.

Hélène. Il ne doit pas même être bien amusant.

Albert. Ah! ma sœur, tu ne fais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, & d'y lire d'un coup d'œil sa destinée.

M. de Floris. Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

Albert. Mais encore, dans les jeux de société, n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain.

M. de Floris. Il est vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un & à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides, ni des regrets honteux. D'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient, en quelque sorte, la fortune captive par son intelligence. Enfin le pis est que, dans les jeux de hasard, on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons.

Albert. Oh! mon papa, croyez-vous? Comment cela seroit-il possible?

Hélène. J'imagine qu'ils ont une manière d'arranger les cartes pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. de Floris. Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent; car je n'ai jamais été joueur, & je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je fais, c'est qu'ils emploient ces moyens, & dans mes voyages, j'en ai vu des exemples affreux.

Albert. Oh! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. de Floris. Volontiers, mon fils. Quand j'étois à Spa, je vis un jeune Anglois qui perdit, dans une soirée, l'argent qu'il destinoit à parcourir l'Europe, & tout son bien encore, qui se montoit à plus de cent mille écus.

Hélène. Mon Dieu! tout son bien! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre?

Albert. Il dut être bien furieux.

M. de Floris. Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entière perdue, & qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jetoit autour de lui des regards que je n'osois soutenir. Il grinçoit les dents, se frappoit le front, s'arrachoit les cheveux. Bientôt il devint stupide & muet; il haletoit & râloit comme un mourant. Enfin il se leva avec précipitation, & sortit en forcené.

Albert.

Albert. Et, parmi ceux qui le gagnoient, il ne se trouva personne qui eût assez de pitié pour lui rendre son argent? Je lui aurois plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. de Floris. Ils continuèrent de rester assis, & de jouer avec leur sang froid ordinaire. Ils le regardoient seulement en-dessous avec un regard d'ironie & de mépris.

Hélène. Oh les méchans! Je suis sûre que personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. de Floris. Tu ne connois pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un se mirent aussitôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure. On apprit le lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, & rempli d'ailleurs de qualités & de talens, s'étoit cassé la tête d'un coup de pistolet.

Hélène. Ah! que me dites-vous?

Albert. Mais c'étoit encore bien fou de s'ôter la vie. Puisqu'il avoit des qualités & des talens, ne pouvoit-il pas rétablir sa fortune?

M. de Floris. Tu vois comme une seule faute peut nous priver du sens & de la raison, & nous précipiter dans le désespoir. Peut-être ne put-il résister à l'horrible pensée de tomber, du comble du bonheur, dans le gouffre de la misère. On apprit aussi dans la suite qu'il avoit laissé dans sa patrie une jeune Demoiselle très-vertueuse, à qui ses parens avoient dessein de l'unir par un mariage, qui lui promettoit la plus entière félicité.

Hélène. Oh! la pauvre Demoiselle, que je la plains! Combien elle a dû souffrir à cette triste nouvelle! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. de Floris. La honte de lui présenter une main qui venoit de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un cœur sur lequel la passion du jeu avoit eu plus d'empire que les sentimens d'estime qu'elle étoit si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans sa patrie comme un mendiant, tout révoltoit son orgueil; &, par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourmens de sa conscience.

Albert. O mon papa! je ne touche plus une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, & lui dire....

M. de Floris. Doucement, mon fils; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entièrement à un plaisir parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société, entre amis, étoit agréable, innocent, & même utile.

Hélène. Utile, mon papa?

M. de Floris. Oûi, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, & à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

Hélène. C'est-à-dire, mon frère, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, & à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. de Floris. Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible, sans épuiser ses moyens. De cette manière, que l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité, & une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

Albert. Dieu merci, je ne suis point avare; mais, pour m'épargner toute espèce de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules ni ses amis.

M. de Floris. Ce seroit une foiblesse dont tu aurois à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer?

Albert. Oh je les connois! Ils voudront absolument que je joue.

M. de Floris. Eh bien joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connoître, pour rechercher ou fuir à jamais leur société. Mais, au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ses camarades, à venir chez moi. Tu leur diras que ta sœur fera peut-être aussi de la partie.

Hélène. Moi, mon papa?

M. de Floris. Oûi, je te le permets.

Hélène. Et si ces Messieurs me gagnent mon argent?

M. de Floris. Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, & que tu le feras jouer avec eux.

Albert. Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge?

M. de Floris. Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maison? Je pensois,....

Hélène.

Hélène. Le malin papa! C'est lui qu'il veut dire.

M. de Floris. Oui, moi-même. Nous étions déjà d'accord sur cette qualité.

Albert. Oh oui! ils voudront bien jouer avec moi, si vous en êtes!

M. de Floris. Pourquoi non? Seulement ne leur dis pas quel est cet ami. Aussitôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre, & je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refusez aucun enjeu qu'on vous propose. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

Albert. Ainsi, je vais engager tout de suite Jules & ses amis.

M. de Floris. Oui, mon enfant. Sur-tout n'oublie pas Auguste. Je serai charmé de le voir. Tous ses Maîtres font son éloge; & vous-mêmes, vous m'en avez dit souvent du bien.

Hélène. Il le mérite aussi, je vous assure. C'est un brave garçon, lui.

Albert. Un mot encore, mon papa; resterons-nous dans le jardin?

M. de Floris. Comme tu voudras. Le temps est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau, ou dans le petit pavillon.

SCENE IX.

M. de Floris, Hélène.

M. de Floris. Ecoute, ma chère fille, ne quitte pas un moment ton frère; il peut avoir besoin de tes conseils.

Hélène. Je crois que votre présence seroit encore plus nécessaire que la mienne.

M. de Floris. Comment donc?

Hélène. Par quelques mots qui viennent d'échapper à M. Auguste, je soupçonne que les coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert.

M. de Floris. Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laisserai venir ces filoux, & je me cacherai derrière le berceau pour les observer. Mais toi, quand tu verrois clairement leurs friponneries, ne fais pas semblant de t'en apercevoir.

Hélène.

Hélène. J'aurai bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frère devenir l'objet de leurs risées, & la dupe de sa confiance !

M. de Floris. Il faut qu'il en soit défabusé par lui-même. J'obtiens plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons ; & je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu, à laquelle il me paroît tout prêt à s'abandonner.

Hélène. Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes ? Il devrait bien se connoître. Il est si crédule, qu'il feroit naître à tout le monde l'envie de le tromper ; & si bouillant, qu'il perdrait la tête au premier coup de malheur.

M. de Floris. Voilà en effet son caractère. Je ne te croyois pas tant de talent pour observer les hommes.

Hélène. Il faut bien qu'on étudie ceux qu'on voudroit servir.

M. de Floris. Je vois que ces Messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déjà les entendre à la porte du jardin.

Hélène. Oui, les voilà.

M. de Floris. Je me fauve à travers la charmille, & je reviendrai par un détour derrière le berceau.

SCENE X.

Hélène (seule).

Qu'il me tarde de savoir comment tout cela va tourner ! O mon frère ! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie !

SCENE XI.

Hélène, Albert, Jules, Auguste, Raoul, Victor, Caraffa.

Jules (à Hélène). Je craignois, Mademoiselle, que notre société ne pût vous importuner, mais M. Albert a voulu....

Albert. Comment l'importuner ? J'espère bien que ma sœur nous tiendra compagnie.

Hélène. De tout mon cœur, si ces Messieurs veulent m'y recevoir.

Victor (avec un air contraint). C'est beaucoup d'honneur pour nous.

Caraffa (bas à Jules). Voilà qui est fâcheux. Nous ferons obligés, par politesse, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici ?

Albert. Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

Raoul. Ouidà ! Et qui donc ?

Albert. Vous verrez. Il a une bonne bourse celui-là.

Jules (à part.) Ah ! tant mieux.

Hélène. Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

Auguste. Sans doute, nous aurons le plaisir de nous promener.

Raoul. Est-ce que vous pensez à vous promener, vous ?

Auguste. Qu'aurois-je autrement à faire ?

Victor. Et jouer ?

Auguste. Je ne fais pas le jeu ; &, quand je le faurois, je n'ai pas d'argent à perdre.

Caraffa. Comme si l'on étoit sûr de perdre toujours !

Auguste (en le fixant). Oui, Monsieur, sur-tout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

Albert. Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

Jules. Et moi aussi.

Raoul & Victor. Nous de même.

Auguste. Vous m'offensez, Messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions ; &, s'il faut tous mutuellement se restituer la perte, ce n'est pas la peine de se mettre au jeu.

Hélène. C'est bien pensé, M. Auguste.

Auguste. Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promènerai dans le jardin.

Hélène. Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir.

(On voit éclater la joie sur leurs traits.)

Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frère, va faire préparer des rafraîchissemens ; moi, je cours demander des cartes à Justine.

Caraffa. Ce n'est pas la peine, Mademoiselle, j'ai des cartes sur moi.

Albert. Comment, sur vous ?

Caraffa. Oui, c'est mon livre de récréation.

Hélène. Et des jetons, en avez-vous aussi ?

Caraffa. Je vous prierai de nous en procurer ; à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

Jules (bas à Caraffa). Vous savez bien que je n'en ai pas. (*Haut.*) Non, non, c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes. Ainsi, Mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté....

Hélène. Il suffit ; je vais chercher la bourse. Viens, mon frère.

(*Albert sort avec Hélène, les autres entrent sous le berceau, excepté Auguste qui s'éloigne.*)

SCENE XII.

Jules, Raoul, Victor, Caraffa.

Victor. Je suis fâché que nous fassions ici notre partie.

Raoul. Bon ! n'avez-vous pas entendu que son père n'y est pas ?

Caraffa. Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, M. Jules.

Jules. Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

Raoul. Et puis, lorsqu' Albert aura perdu, nous emporterons son butin, & nous irons jouer où nous voudrons.

Victor. Peut-être viderons-nous aussi la bourse de la petite Demoiselle.

Caraffa. C'est bien là mon compte. Mais soyez prudents. Nous mettrons d'abord les fiches à deux sous ; & , lorsque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

Jules. Vous savez bien ce que vous m'avez promis ?

Caraffa. Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont

dont nous ne nous payerons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de manière que nous perdions quelque chose dans les premiers tours pour les allécher.

Jules. Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus que six sous dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu ?

Caraffa. Vous ne devez rien jusqu'au compte ; & alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

Victor. Je voudrais bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir. Ce seroit un oison de plus que nous aurions à plumer.

Raoul. Oui, je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

Caraffa. Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu, lorsqu'ils reviendront.

(Il tire des cartes de sa poche.)

Allons je vais les arranger pour vous faire perdre.

(Il parcourt les cartes, & les dispose.)

Tenez, vous allez voir.

(Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor, & Raoul.)

(A Jules.)

Et s-vous content ?

Jules. Non, je demande une carte.

Caraffa. La voici.

Jules (regardant la carte). Je crève.

Caraffa (à Victor). Et vous ?

Victor. Une carte encore, mais bien petite.

Caraffa. Je vous la choisis, tenez.

Victor (regardant la carte). Oui, pas mal. Je crève.

Caraffa (à Raoul). A votre tour de crever. Une carte, n'est-ce pas ?

Victor. Non, je m'y tiens.

Caraffa. Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous ?

Victor. Seize.

Caraffa. Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenoit qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait, & je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

Jules. Mais, comment cela peut-il arriver ?

Caraffa. Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon secret : je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous gagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, & partant quittes.

Jules. Ah ! voyons, voyons.

Caraffa. Je cherche, en mêlant, à rassembler par-dessous les dix & les figures, & par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq. Je vous en donne avec subtilité une d'en haut, & une d'en bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement une troisième, pour approcher de vingt-&-un. Eh bien, je vous en donne alors une forte de dessous, qui vous fait crever infailliblement.

Jules. Mais pour séparer, en mêlant, les grosses des petites, vous les reconnoissez donc par-derrière ?

Caraffa. Voilà mon secret ; & je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces Messieurs qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite Demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paroisse.

SCENE XIII.

Hélène, Jules, Raoul, Victor, Caraffa.

Hélène (posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches & des jetons). Vous connoissez le prix du temps, à ce qu'il me semble : vous n'en voulez rien perdre.

Caraffa. C'est que je montrais à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

Jules. Vous êtes des nôtres, Mademoiselle ? vous nous ferez cet honneur ?

Hélène. Je ne fais encore si je connois le jeu que vous jouerez.

Victor. C'est le vingt-&-un. Il est tout simple.

Raoul. Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en sauriez bientôt assez pour nous tenir tête.

Hélène.

Hélène. Oh ! je le fais un peu. Il feroit peut-être plus sage de ne pas m'exposer avec d'habiles gens comme vous. Cependant si cela vous fait plaisir....

Jules. Oh oui ! le plus grand qu'on puisse imaginer.

Victor. Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

Hélène (en souriant). C'est bien mon projet.

Raoul (avec un air hypocrite). Cela ne pourroit guère vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

Jules (d'un ton d'impatience). Eh bien ! à quoi vous amusez-vous ? Le temps se perd à causer.

Caraffa. Il faut attendre M. Albert. Il est juste qu'il s'amuse : c'est lui qui nous reçoit.

SCENE XIV.

Hélène, Albert, Jules, Victor, Raoul, Caraffa.

Albert (de loin). Me voici, me voici ! On va vous apporter des rafraîchissemens.

Jules (allant au devant d'Albert). Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

Albert. Ah ! je vous remercie.

Victor. Faisons le partage des fiches. Combien à chacun !

Raoul. Nous sommes six. Chacun en aura vingt, & dix jetons, qui en vaudront cent.

Jules. Mais combien la fiche ?

Caraffa. C'est à Mademoiselle d'y mettre le prix.

Hélène. Je tiens votre jeu ordinaire.

Albert. Nous jouâmes deux sous la fiche la dernière fois.

Hélène. Eh bien, qu'à cela ne tienne. La fiche à deux sous.

Jules (à Victor). As-tu fini de compter ?

Victor. Oui, voilà qui est fait.

(Le jeu commence. Caraffa prend la main, Victor & Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes, que la perte est tout entière de leur côté, & de celui de Jules.)

Hélène. Hé, hé ! si cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

Caraffa. Tant que nous ne jouerons que deux sous la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de long-temps.

Victor. Il n'y a qu'à la mettre à quatre sous.

Albert. Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir.

(*Il tire sa bourse, & fait sonner son argent. Raoul & Victor se regardent avec un sourire. Caraffa lorgne la bourse en-dessous, & Jules la considère avec avidité.*)

Hélène. Je peux bien risquer autant que mon frère, peut-être.

Caraffa. En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes, & reprendre ensuite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y ait pas d'embrouillamini. Voyons.

(*Il compte ses jetons & ses fiches.*)

Je perds six fiches & un jeton : trente-deux sous ; les voilà.

Raoul. J'ai tous mes jetons, il ne me reste que deux fiches. C'est dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-six sous.

Victor. Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches & trois jetons. Les trois jetons trois livres, les quatre fiches huit sous, en tout trois livres huit sous, que voici.

Albert. Et vous, M. Jules ?

Jules. Je suis le moins malheureux. Je perds seulement quinze fiches. C'est trente sous. En voici six. Je changerai six francs à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre sous qui restent.

Hélène. Non, vous me devez tout. Je me charge de votre dette, & voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reste trois fiches & trois jetons. M. Victor me donnera trois livres six sous : & voilà bien trois jetons & trois fiches que je lui rends. Pour les deux sous de surplus, mon frère lui donnera une fiche ; il en donnera aussi dix-huit à M. Raoul pour ses trente-six sous. Albert, il doit te rester encore six fiches & un jeton que perd M. Caraffa ; prends ses trente-deux sous. Cela fait-il ton compte ?

Albert (comptant). Oui, tout juste.

Hélène. Ainsi tu gagnes trois livres dix sous, & moi quatre livres seize, en y comprenant la dette de M. Jules. Il est assez drôle que nous soyons les seuls à gagner. Ce n'est pas trop bien recevoir ses visites.

Raoul.

Raoul. Oh! je perds toujours, moi.

Jules. Ainsi les fiches sont maintenant à quatre fous.

Albert. C'est entendu.

Caraffa (*prenant & mêlant les cartes*). Allons, je vais recommencer la banque.

SCENE XV.

(*M. de Floris, Hélène, Albert, Jules, Victor, Raoul, Caraffa, Auguste* (*qui sur-vient dans le cours de la scène.*))

(*A l'aspect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul, & Caraffa, se lèvent, se regardent tout étonnés, & rougissent.*)

M. de Floris. Ne vous dérangez pas, Messieurs, je vous prie. Albert, fais asseoir tes amis.

Albert. Remettez-vous donc, s'il vous plaît. Mon papa ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je vous disois bien que j'attendois un de mes bons amis. Je n'aurois qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai, mon papa?

Hélène. Oh oui! Nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces Messieurs s'en feroient honneur & plaisir.

M. de Floris. Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractère de vous refuser. Mais avant tout, que chacun reprenne sa place.

(*Les Joueurs sont si troublés, qu'ils perdent toute contenance, & laissent éclater sur leur visage leur profonde consternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer; M. de Floris les retient.*)

M. de Floris. Est-ce que vous craignez, Messieurs, de jouer avec moi? J'ose vous répondre que je ne suis pas un escroc.

(*Ils s'asseient enfin.*)

(*A Caraffa.*)

C'étoit à vous, Monsieur, de donner les cartes, lorsque je suis entré. Continuez, je vous prie; mais voyons d'abord si le jeu est complet.

(*Caraffa veut laisser tomber les cartes, M. de Floris les saisit & les parcourt.*)

Il est assez singulier que les figures se trouvent toutes ensemble. Hélène, pourquoi donner des cartes si crasseuses? Fais-moi passer celles qui sont là dans la boîte.

Hélène. Ce n'est pas ma faute, mon papa. Monsieur (*en montrant Caraffa*) en avoit apporté dans sa poche; & le jeu étoit commencé quand je suis revenue.

M. de Floris (*à Auguste qui s'avance*). Ah! vous voilà M. Auguste; je suis enchanté de vous voir. Mais est-ce que vous ne jouez pas?

Auguste. Non, Monsieur, permettez-moi de n'être que simple spectateur. Vous savez que je n'ai rien à risquer.

M. de Floris. Je vous loue de votre prudence. (*A Caraffa.*) Tenez, Monsieur, voici des cartes plus propres (*Caraffa les prend d'une main tremblante*). A quoi jouez-vous?

Albert. Au vingt-&-un.

M. de Floris. Et combien la fiche?

Hélène. Quatre sous. Voilà vingt fiches & dix jetons pour un louis.

M. de Floris. Un louis? Y pensez-vous? Mais soit, pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, Messieurs, voyons vos bourses. M. Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous.

(*Jules pâlit.*)

Qu'avez-vous donc, mon ami? Est-ce que vous vous trouvez mal?

Jules (*tremblant*). Ou-ï, Mon-sieur, per-mettez que je....

(*Raoul & Victor rougissent & suent à grosses gouttes. Caraffa mord ses lèvres, & baisse les yeux.*)

M. de Floris. Que vois-je? L'un pâlit & bégaie, les autres font tout en sueur; & vous, Monsieur, (*à Caraffa*) vous semblez vous déconcerter?

Albert (*surpris*). Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois?

M. de Floris. Je vois qu'il est temps de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conscience criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher sous un front d'airain, & prendre les traits de l'innocence.

Albert. Que dites-vous, mon papa? Vous vous trompez, je vous assure. C'est ma sœur & moi qui gagnons.

Caraffa.

Caraffa (qui reprend un peu courage). Est-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payés, à l'exception de M. Jules ?

Jules. Oûi, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos escroqueries.

M. de Floris. Je m'attendois bien qu'ils se démasqueraient eux-mêmes. Rien de si lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allois te livrer.

Albert. Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M. de Floris. Eh bien, parlez, M. Jules ; vous me paroissez le moins endurci. N'y avoit-il pas un complot entre vous pour escroquer mes enfans ?

Julei. Oûi, Monsieur, il est vrai ; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulois que ravoir ce que j'ai perdu. Oh ! si vous saviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné ?

M. de Floris. Vous avez mérité de le perdre, en le risquant. (*A Caraffa.*) Restez-là, Monsieur. (*A Jules & à Victor.*) Et vous, petits scélérats, sortez de ma présence. Peut-être qu'il est temps encore de vous arracher du vice. Je vais, dès ce soir, en instruire vos malheureux parens.

Raoul & Victor (tombant à genoux). O Monsieur ! pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maison.

M. de Floris. C'est bien comme je l'entends. Mais il ne suffit pas que mes enfans soient à l'abri de votre scélérateffe, je dois le même service à tous les pères. Quelle perversité ! A votre âge, être non-seulement des joueurs, mais de vils escrocs, les plus méprisables des hommes ! Je veux bien encore, par pitié de votre jeunesse, & sur l'espoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre bassesse qu'à vos parens ; mais s'il me revient que vous continuez ce détestable métier, j'affiche votre infamie à toutes les maisons de la ville. Allez, hâtez-vous, & que je ne vous retrouve jamais devant moi : vous m'inspirez trop d'horreur.

(*Raoul & Victor se retirent muets & confondus.*)

SCENE XVI.

M. de Floris, Hélène, Albert, Jules, Auguste, Caraffa.

M. de Floris (à Caraffa). Et vous, Monsieur, qu'est-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent ?

Auguste. Rien que sa montre, ses boucles, & la garniture de boutons d'argent de son habit.

M. de Floris. Est-il vrai ?

Caraffa (les yeux baissés, & en balbutiant). Oûi, Monsieur.

M. de Floris. Je fais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe ; M. Jules les a perdus, & l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, & les rendre tout à l'heure.

Jules. Hélas, Monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étois pas en état de payer.

Albert. O mon papa ! Tout ce que j'ai dans ma bourse pouvoit y suffire ! Tenez ; il y a plus de cinq louis d'or. Prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. de Floris (attendri, prend la bourse). Oûi, oûi, mon cher fils.

Jules. Quoi ! M. Albert...

Albert. Nous sommes voisins, nous aurons bien le temps de nous arranger ensemble. Vous me payerez de vos économies. Ne songeons qu'au plus pressé.

(Caraffa rend à Jules ses effets.)

M. de Floris (à Jules). Tout vous est-il rendu ?

Jules. Oûi, je les tiens. Ils vont me sauver de la fureur de mon père. Oh ! je ne les risquerai de ma vie.

M. de Floris (à Caraffa, en lui montrant la bourse). En voilà le prix, Monsieur ; il est à vous. Je vais le remettre au Magistrat pour servir à vous faire conduire hors du Royaume. Vous y êtes venu porter le désordre & la corruption ; il vous vomit de son sein. Vous y avez déshonoré votre patrie ; il vous rend à elle pour exercer sur vous sa juste vengeance. Vous ne rapporterez à ses yeux que

que la note de votre infamie. Eloignez-vous de quelques pas. Votre présence souille nos regards.

(Caraffa se détourne, en pleurant de rage.)

Jules (se jetant aux genoux de M. de Floris). O Monsieur, de quel abyme vous me retirez! Eh! sans vous, que serois-je devenu? Chassé de la maison de mon père, & peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices; je vous dois le repos, la vie, l'honneur.

(Il se relève, & saute au cou d'Albert.)

Et vous, généreux Albert, vous que j'allois....

Albert. Oubliez-le comme moi, & soyez heureux.

Auguste. Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. de Floris (à Jules). Eh bien, vous pouvez continuer de voir mon fils; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderois comme le dernier des hommes, si vous ne vous rendiez digne d'être son ami.

Jules. Oûi, je veux le devenir pour toujours.

Hélène. O mon papa! comme vous êtes terrible envers les méchans!

M. de Floris. Autant que je suis passionné pour les gens de bien. M. Auguste, je suis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réserve & de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous proposerois pas de récompense plus digne de vous que cette douce satisfaction, si je n'avois en même-temps à satisfaire ma reconnoissance. Soyez tranquille sur votre fort.

Auguste (lui baisant la main). O Monsieur! je n'avois besoin que de votre estime.

M. de Floris. Vous voyez, mes enfans, les suites exécra- bles de la passion du jeu.

Albert. O mon Dieu! j'en frémirai toute ma vie.

M. de Floris. Tu vois aussi combien il faut être circon- spect dans le choix de ses amis.

Albert. Oh ouï! mon papa! & je sentirai sur-tout com- bien il est heureux d'en avoir un dans son père.

LE DÉJEÛNER.

VIENS, Paulin, dit un jour M. de Gerseuil à son fils, dans une belle matinée de la fin du printemps. Voici un panier où j'ai mis un gâteau & des cerises. Nous irons, si tu veux, déjeuner dans la prairie voisine.

Ah quel plaisir, mon papa, lui répondit Paulin, en faisant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à son père, & ils marchèrent ensemble vers la prairie. Lorsqu'ils l'eurent un peu parcourue pour y choisir une place agréable: Arrêtons-nous ici, mon fils, dit M. de Gerseuil: cet endroit est charmant pour un déjeuner.

Paulin. Nous n'avons pas de table, mon papa; comment ferons-nous?

M. de Gerseuil. Voici un tronc d'arbre renversé qui nous en serviroit, si nous en avions besoin; mais tu peux bien manger tes cerises dans le panier.

Paulin. A la bonne heure; mais il nous manque des chaïses.

M. de Gerseuil. Et ce banc de gazon, le comptes-tu pour rien? Vois comme il est couvert de jolies fleurs! Nous allons nous y asseoir, à moins que tu n'aimes mieux t'étendre sur le tapis.

Paulin. Le tapis, mon papa? Vous savez bien qu'il est encore cloué dans le salon?

M. de Gerseuil. Il est vrai. Il y a un tapis dans le salon. Mais il y en a aussi un ici.

Paulin. Où donc est-il? Je ne le vois pas.

M. de Gerseuil. Le gazon est le tapis des champs. Le joli tapis qu'une belle verdure! il est plus frais & plus douillet que les nôtres. Et comme il est grand! il s'étend par-tout, sur les montagnes & sur les plaines. Les agneaux trouvent bien doux de s'y reposer. Imagines-tu, Paulin, combien ils auroient à souffrir sur une terre nue & desséchée? Leurs membres sont si délicats! bientôt il seroient tout brisés. Leurs mères ne savent pas leur préparer des lits de plumes; le bon Dieu y a pourvu

Le Déjeuner.

V. 3. p. 108.



*Assieds-toi sur ce banc de gazon:
cet endroit est charmant pour un déjeuner.—
Nous n'avons pas de table.— Tu
peux bien manger tes cerises dans
le panier.—*

Les trois Gâteaux.

V. 3. p. 109.



Henri se rend malade en
mangeant tout un grand Gâteau :
Francois voulant garder le
Sien pour lui seul est force d'en
jeter la moitié : Gratien régale ses
amis ; et sa propre part, il la donne
à un pauvre malheureux.

pourvu à la place des pauvres brebis. Il leur a fait cette molle couchette, où ils peuvent s'étendre.

Paulin. Encore ont-ils le plaisir de la manger.

M. de Gerseuil. J'entends ce que tu veux dire. Tiens, voici tes cerises & ton gâteau.

Paulin (goûtant le gâteau). Oh mon papa, qu'il est bon ! Il ne manqueroit plus qu'une histoire, tandis que je le mange. Si vous vouliez m'en conter une, la plus jolie que vous saurez.

M. de Gerseuil. Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une histoire où il y en a trois.

Paulin. Un, deux, trois, gâteaux ! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une histoire friande ! Oh ! contez, contez-moi, je vous prie.

M. de Gerseuil. Viens t'asseoir à mon côté. Bon. Mets-toi bien à ton aise pour m'entendre.

Paulin. Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.

M. de Gerseuil.

Les trois Gâteaux.

Il y avoit un enfant de ton âge qui s'appeloit Henri. Son papa & sa maman l'envoyèrent à l'école. Henri étoit un fort joli petit garçon & il aimoit ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir ; & le lendemain, s'étant levée de bonne heure, elle appela sa cuisinière, & lui dit : Marianne, il faut faire un gâteau pour Henri, puisqu'il a si bien récité ses leçons. Marianne répondit : Oui, Madame, de tout mon cœur ; & aussitôt elle se mit à pétrir un gâteau de fleur de farine choisie. Il étoit fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avoit rempli d'amandes, de pistaches, de fleurs d'orange, de tranches de citrons confits. Elle avoit glacé le dessus avec du sucre ; en sorte qu'il étoit blanc & uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'aperçut, il sauta autour de lui, en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la

la patience d'attendre qu'on lui donnât un couteau pour le couper ; il se mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude ; & , lorsque l'heure de l'étude fut finie, il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré qu'Henri en se couchant, mit le gâteau sous son chevet, & qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire ; mais il est très-sûr, au moins, que le lendemain au point du jour il recommença de plus belle, & qu'il continua de ce train toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva ; Henri n'avoit plus d'appetit, & il voyoit, avec jalousie, le plaisir que prenoient les autres enfans à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venoit lui proposer des parties de boule, de paume, de volant : il n'avoit pas envie de jouer, & ses compagnons jouèrent sans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes ; il s'affit dans un coin d'un air boudeur, & tout le monde disoit : je ne fais ce qui est arrivé à ce pauvre Henri. Lui qui étoit si gaillard, qui aimoit tant à courir & à sauter, voyez comme il est triste, pâle, abattu ! Le Principal vint lui-même, & fut très-inquiet en le voyant. Il eut beau le questionner sur la cause de son mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement on découvrit que sa maman lui avoit envoyé un grand gâteau, qu'il s'étoit dépêché de le manger, & que tout le mal venoit de sa gourmandise. On envoya aussitôt chercher le Médecin, qui lui fit avaler je ne fais combien de drogues plus amères les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvoit bien mauvaises ; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir : ce qui lui seroit infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de remèdes, & d'un régime très-rigoureux, sa santé se rétablit enfin ; mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverroit plus de gâteaux.

Paulin. Il ne méritoit plus d'en sentir seulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau, & vous me disiez qu'il y en avoit trois dans votre histoire ?

M. de Gersueil. Patience, mon ami, voici le second.

Il y avoit dans la pension d'Henri, un autre enfant qui s'appelloit François. François avoit écrit à sa maman une lettre fort jolie, où il n'y avoit pas une seule rature. Sa maman, en récompense, lui envoya aussi le Dimanche suivant un gâteau. François se dit en lui-même : Je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu d'Henri. Je ferai durer mon plaisir plus long-temps. Il prit le gâteau, qu'il eut beaucoup de peine à porter, & il alla l'enfermer dans son armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'esquivoit adroitement d'entre ses camarades, montoit sur la pointe du pied dans sa chambre, coupoit un morceau de son gâteau, & renfermoit le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine, & le gâteau n'en étoit encore qu'à moitié, tant il étoit grand ! Mais qu'arriva-t-il ? A la fin le gâteau se dessécha & se moisit ; les fourmis trouvèrent aussi le moyen de s'y glisser pour en avoir leur part ; en sorte que bientôt il ne valut plus rien du tout, & François fut obligé de le jeter en pleurant de regret ; mais personne n'en fut fâché pour lui.

Paulin. Ni moi non plus. Comment ! garder un gâteau pendant huit jours, sans en donner un morceau à ses amis ! Fi, que c'est vilain ! Mais, voyons le troisième, je vous prie, mon papa.

M. de Gerfeuil. Il y avoit encore dans la même pension un enfant, dont le nom étoit Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimoit beaucoup sa maman, & que sa maman l'aimoit encore davantage. Aussitôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades : Venez voir ce que m'envoie maman, il faut tous en manger. Ils ne se le firent pas répéter deux fois, & ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclorre. Gratien s'étoit muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau, en autant de portions qu'il y avoit de ses petits amis. Ensuite il les fit ranger en cercle, pour n'oublier personne : &, ayant commencé par celui qui étoit le plus près de lui, il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion, avec un mot d'amitié, jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avoit servi le premier. Gratien alors prit le reste, & dit : Voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, & tous les autres s'empressèrent

présèrent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avoit une longue barbe toute blanche ; & , comme il étoit aveugle, il se faisoit conduire par un petit chien qu'il tenoit au bout d'une longue corde. Le petit chien le menoit avec beaucoup d'adresse ; & quand il voyoit du monde, il secouoit la sonnette pendue à son cou, pour avertir les passans de ne pas faire de mal à son maître. Lorsque le vieux aveugle se fut assis sur une pierre, & qu'il eut entendu les enfans autour de lui, il leur dit : Mes petits Messieurs, si vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je fais. Les enfans ne demandoient pas mieux. Le vieillard accorda son violon, & il leur joua des airs de Sarabandes, & de toutes les chansons nouvelles de l'ancien temps. Gratien s'aperçut que, tandis qu'il jouoit les airs les plus gais, une grosse larme tomboit le long de ses joues ; & il lui dit : Bon vieillard, pourquoi pleures-tu ? Le vieillard lui répondit : Parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvois travailler pour nous faire vivre tous deux ! mais j'ai perdu mes yeux & mes forces. Hélas ! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, & aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleuroit comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, & courut chercher le reste du gâteau qu'il avoit gardé pour lui : puis il revint tout joyeux, en criant de loin : Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras : Où est-il ? car je suis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, & le pauvre aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux, & se mit à manger. A chaque morceau qu'il portoit à sa bouche, il en réservoir pour le petit chien fidelle qui venoit dîner dans sa main. Et Gratien debout à son côté fourioit de plaisir.

Paulin. Ah Gratien ! le bon Gratien ! Mon papa, donnez-moi votre couteau, je vous prie.

M. de Gerseuil. Le voici. Qu'en veux-tu faire ?

Paulin. Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avois de plaisir à vous écouter. Je vais couper ce que j'ai mordu. Tenez, voyez comme il est propre ! j'aurai bien assez de ces rognures avec les cerises pour mon

mon déjeuner. Et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reste de mon gâteau, même quand il n'auroit pas de violon.

FI! LE VILAIN CHARMANT!

Claudine. **L**UCETTE, as-tu vu le nouveau chien de ma sœur ?

Lucette. Non pas encore, ma chère amie.

Claudine. Je te plains. C'est bien la plus drôle de petite bête qu'il y ait au monde.

Lucette. Est-il vrai ? Comment s'appelle-t-il ?

Claudine. Charmant.

Lucette. Voilà déjà un nom bien joli.

Claudine. Oh ! il est encore plus charmant que son nom.

Lucette. Et qu'a-t-il donc de si drôle ?

Claudine. D'abord, il n'est pas plus gros que mon poing.

Lucette. Je les aime bien de cette petite espèce.

Claudine. Et puis on ne fait pour qui le prendre, si c'est une levrette ou un épagneul.

Lucette. Voilà qui est plaisant.

Claudine. Si tu voyois donc sa grosse queue qui fait le bouquet, ses oreilles qui pendent jusqu'à terre, ses longues soies qui viennent se chiffonner sur ses yeux & sur son museau, & la chienne de physionomie qui perce là-dessous ! Il est à croquer.

Lucette. Et de quelle couleur est-il, Claudine ?

Claudine. Café au lait tendre.

Lucette. Bon ! c'est la couleur de ce que j'aime le mieux pour mon déjeuner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus souvent que du lait.

Claudine. Tout sec ?

Lucette. Hélas, oui ! Mais revenons à Charmant.

Claudine.

Claudine. Il fait plus de tours qu'un Scaramouche. Il donne la patte, & il distingue à merveille la droite de la gauche. Lorsqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la personne sans se tromper jamais.

Lucette. Que me dis-tu ?

Claudine. Ensuite il fait comme s'il étoit mort. Il se couche tout de son long ; & il ne se relève pas qu'on ne lui ait fait signe de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une sentinelle ; & il danse un menuet presque aussi bien que M. Rigaudon.

Lucette. Vraiment, voilà un chien fort bien appris ; mais, Claudine, est-il aussi bien doux & bien tranquille, & ne fait-il mal à personne ?

Claudine. Oh ! c'est une autre affaire. Lorsqu'il vient un étranger dans la maison, il se met à japper contre lui comme un fou. Et l'on a bien de la peine à l'empêcher de se jeter à travers ses jambes pour le mordre.

Lucette. C'est bon pour la nuit ; & encore si c'étoit à lui de garder la maison.

Claudine. Il s'avise aussi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, sans que celui-ci lui ait fait de mal ; & il ne lui voit rien manger, qu'il n'aille, de jalousie, lui arracher les morceaux de la gueule. Heureusement que Médor est un bon enfant !

Lucette. Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait ?

Claudine. Vraiment oui.

Lucette. Et tu l'appelles Charmant ?

Claudine. Il est si drôle & si gentil !

Lucette. Va, Claudine, je n'en voudrois pas avec sa gentillesse & ses espiègleries. Mon papa dit qu'on est toujours laid, lorsqu'on a un mauvais cœur. Fi ! le vilain Charmant !

PAPILLON, JOLI PAPILLON!

PAPILLON, joli Papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Où vas-tu, petit étourdi? Ne vois-tu pas cet oiseau gourmand qui te guette? Il vient d'aiguiser son bec, & il l'ouvre déjà tout prêt à t'avalier. Viens, viens ici, il aura peur de moi, & il n'osera t'approcher.

Papillon, joli Papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne veux point t'arracher les ailes, ni te tourmenter; non, non, tu es petit & foible, ainsi que moi. Je ne veux que te voir de plus près; je veux voir ta petite tête, ton long corsage, & tes grandes ailes bigarrées de mille & mille couleurs.

Papillon, joli Papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne te garderai pas long-temps, je fais que tu n'as pas long-temps à vivre. A la fin de cet été, tu ne seras plus, & moi je n'aurai alors que six ans.

Papillon, joli Papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main. Tu n'as pas un moment à perdre pour jouir de la vie. Tu pourras prendre ta nourriture tandis que je te regarderai.

LE SOLEIL ET LA LUNE.

LA charmante foirée! viens, Antonin, disoit M. de Verteuil à son fils. Regarde. Le Soleil est prêt à se coucher. Comme il est beau! Nous pouvons l'envisager maintenant. Il n'est pas si éblouissant qu'à l'heure du dîner, lorsqu'il étoit au plus haut de sa course.
Comme

Comme les nuâges sont beaux aussi autour de lui ! ils sont de couleur de soufre, de couleur d'écarlate, & de couleur d'or ! Mais vois-tu avec quelle vitesse il descend ! Déjà nous ne pouvons plus en voir que la moitié. Nous ne le voyons plus du tout. Adieu, Soleil, jusqu'à demain au matin.

A présent, Antonin, tourne les yeux de l'autre côté. Qu'est-ce qui brille ainsi derrière les arbres ? Est-ce un feu ? Non, c'est la Lune. Elle est bien grande. Et comme elle est rouge ! On diroit qu'elle est pleine de sang. Elle est toute ronde aujourd'hui, parce que c'est Pleine Lune. Elle ne sera pas si ronde demain au soir. Elle perdra encore un morceau après demain, un autre morceau le jour suivant, & toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle devienne comme ton arc ; alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu seras au lit. Et, de jour en jour, elle deviendra encore plus petite, jusqu'à ce qu'on ne la voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce sera ensuite Nouvelle Lune, & tu la verras dans l'après-midi. Elle sera d'abord bien petite ; mais elle deviendra chaque jour plus grande & plus ronde, jusqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours, elle soit tout-à-fait pleine comme aujourd'hui ; & tu la verras encore se lever derrière les arbres.

Antonin. Mais, mon papa, comment le Soleil & la Lune se tiennent-ils tout seuls en l'air ? je crains toujours qu'ils ne me tombent sur la tête.

M. de Verteuil. Tranquillise-toi, mon fils ; il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarrasse, lorsque tu seras plus en état de m'entendre. Ecoute, en attendant, ce que l'un & l'autre t'adressent par ma bouche.

Le Soleil dit d'une voix éclatante : Je suis le Roi du jour. Je me lève dans l'orient, et l'aurore me précède pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma présence, & je te dis : Paresseux, lève-toi. Je ne brille pas pour que tu restes enseveli dans le sommeil. Je brille pour que tu te lèves & que tu travailles.

Je suis le grand voyageur. Je marche comme un géant à travers toute l'étendue des Cieux. Jamais je ne m'arrête, & je ne suis jamais fatigué.

J'ai sur ma tête une couronne de rayons étincelans que je disperse sur tout l'Univers, & tout ce qu'ils frappent brille d'éclat & de beauté.

Je donne la chaleur aussi bien que la lumière. C'est moi qui mûris les fruits & les moissons. Si je cessois de régner sur la nature, rien ne croîtroit dans son sein ; & les pauvres humains mourroient de faim & de désespoir dans l'horreur des ténèbres.

Je suis très-haut dans les Cieux, plus haut que les montagnes & les nuages. Je n'aurois qu'à m'abaisser un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreroient en un instant, comme la flamme dévore la paille légère qu'on jette sur un brasier.

Depuis combien de siècles je fais la joie de l'Univers ! Il y a six ans qu'Antonin ne vivoit pas encore. Antonin n'étoit pas au monde ; mais le Soleil y étoit. J'y étois, lorsque ton papa & ta maman ont reçu la vie, & bien des milliers d'années encore auparavant : cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépose ma couronne éclatante, & j'enveloppe ma tête de nuages argentés ; alors tu peux soutenir mes regards : mais, lorsque je dissipe les nuages pour briller dans toute ma splendeur du midi, tu n'oserois porter sur moi la vue ; j'éblouirois tes yeux, je t'aveuglerois. Je n'ai permis qu'au seul roi des oiseaux de contempler, d'un œil immobile, tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle, s'élançant de la cime des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aile vigoureuse, & se perd dans mes rayons en m'apportant son hommage. L'alouette, suspendue au milieu des airs, chante, à ma rencontre, ses plus douces chansons, & réveille les oiseaux endormis sous la feuillée. Le coq, resté sur la terre, y proclame mon retour d'une voix perçante ; mais la chouette & le hibou fuient à mon aspect, en poussant des cris plaintifs, & vont se réfugier sous les ruines de ces tours orgueilleuses que j'ai vues s'élever fièrement, dominer pendant des siècles sur les campagnes, & s'écrouler ensuite sous le poids d'une longue vieillesse.

Mon empire n'est pas borné, comme celui des Rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier est mon empire. Je suis la plus belle & la plus glorieuse créature qu'on puisse voir dans l'Univers.

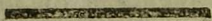
La Lune dit d'une voix tendre : Je suis la Reine de la nuit. J'envoie mes doux rayons pour te donner de la lumière, lorsque le Soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder sans péril ; car je ne suis jamais assez resplendissante pour t'éblouir, & je ne te brûle jamais. Je laisse même briller dans l'herbe les petits vers luisans, à qui le Soleil dérobe impitoyablement leur éclat.

Les étoiles brillent autour de moi, mais je suis plus lumineuse que les étoiles ; & je parois, dans leur foule, comme une grosse perle entourée de plusieurs petits diamans étincelans.

Lorsque tu es endormi, je me glisse sur un rayon d'argent à travers tes rideaux, & je te dis : Dors, mon petit ami, tu es fatigué. Je ne troublerai point ton sommeil.

Le rossignol chante pour moi, celui qui chante le mieux de tous les oiseaux. Perché sur un buisson, il remplit la forêt de ses accens aussi doux que ma lumière, tandis que la rosée descend légèrement sur les fleurs, & que tout est calme & silencieux dans mon empire.



LE ROSIER À CENT FEUILLES ET LE GENÊT D'ESPAGNE.

QUI veut me donner un petit arbre pour mon jardin ? disoit un jour Frédéric à ses frères & à sa sœur.

(Leur papa leur avoit cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.)

Ce n'est pas moi, répondit Auguste ; ni moi, répondit Julien. C'est moi, c'est moi, répondit Joséphine. Quel est celui que tu veux ?

Un Rosier ! s'écria Frédéric. Vois-tu le mien, le seul qui me reste ? il est tout jauni.

Viens-

Viens en choisir un toi-même, dit Joséphine. Elle conduisit son frère au petit carré qu'elle cultivoit, & lui montrant un beau Rosier : Tiens, Frédéric, tu n'as qu'à le prendre.

Frédéric. Comment ! tu n'en as que deux, & c'est le plus beau que tu me donnes ? Non, non, ma sœur : voici le plus petit ; c'est précisément celui qu'il me faut.

Joséphine. Quel plaisir aurois-je à te le donner ! il ne te produiroit peut-être pas de fleurs cette année. L'autre en aura, j'en suis sûre : & je puis le voir aussi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien.

Frédéric, transporté de joie, emporta le Rosier ; & Joséphine le suivit, plus joyeuse encore que lui.

Le jardinier avoit vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut tout de suite chercher un beau pied de Genêt d'Espagne ; & il le planta dans le jardin de Joséphine, à la place que venoit de quitter son Rosier.

Ceux qui ont un mauvais cœur, n'ont pas ordinairement un esprit bien soigneux. Lorsque le mois de Mai arriva, les Rosiers d'Auguste & de Julien, négligés dans leur culture, poussèrent à peine quelques fleurs, dont la plupart moururent dans le bouton. Celui de Frédéric au contraire, cultivé par ses mains & par celles de Joséphine, porta les plus belles Roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi long-temps qu'il fleurit, Frédéric eut chaque jour une Rose à donner à sa sœur pour mettre dans son sein, & une autre pour placer dans ses cheveux.

Le Genêt d'Espagne fleurit aussi très-heureusement. On en respiroit l'agréable parfum des deux extrémités du jardin. Il devint cette même année assez haut & assez épais pour que Joséphine y trouvât l'ombrage dans la grande chaleur du jour. Son papa venoit quelquefois l'y trouver, & lui racontoit des histoires qui, tantôt la faisoient rire aux éclats, & tantôt faisoient couler de ses yeux des larmes si douces, qu'elle se sourioit à elle-même un moment après.

En voici une qu'il lui raconta un jour, en se rappelant sa générosité envers son frère, pour lui montrer que ce noble sentiment reçoit quelquefois sa récompense de la part de ceux qu'on oblige, sans compter le prix qu'on en trouve toujours au fond de son cœur.

LES BOUQUETS.

LE petit Gaspard sortit un jour avec Eugène, son voisin, pour aller cueillir des premières fleurs du printemps. Ils avoient tous deux à la main leur déjeûner.

Il se présenta sur la route une pauvre femme, tenant dans ses bras un petit garçon qui paroïssoit mourir de faim.

Ah! mon cher Monsieur, dit-elle à Gaspard, qui marchoit le premier, donnez de grâce à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

Oh! j'ai bien faim moi-même, répondit Gaspard, & il continua sa route en croquant son déjeûner.

Que fit Eugène? il avoit aussi bon appétit que son camarade; mais, en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna son pain, & il reçut en échange de la mère mille & mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'est pas tout. Le petit garçon, fortifié par la nourriture qu'il venoit de prendre, se mit à courir devant son bienfaïcteur, le mena dans une prairie, & lui aida à cueillir des fleurs, dont l'odeur suave le délassoit de sa fatigue.

Eugène rentra au logis avec un énorme bouquet, derrière lequel toute sa tête pouvoit se cacher. Gaspard, au contraire, n'en avoit qu'un si petit, qu'il eut honte de le produire, & qu'il le jeta au pied d'une borne, après avoir perdu toute sa matinée à le cueillir.

Ils sortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois-là un autre enfant fut de la partie. C'étoit le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'aperçut qu'il avoit perdu une boucle de ses souliers, & il pria ses amis de l'aider à la chercher.

Gaspard répondit: Je n'ai pas le temps; & il continua de courir. Eugène, au contraire, s'arrêta aussitôt pour obliger

obliger son ami. Il marchoit çà & là courbé vers la terre, & tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe : il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchoit ; & ils commencèrent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramassa, il en fit présent à celui qui l'avoit aidé dans sa peine, & il n'en donna aucune à celui qui avoit refusé durement de le secourir. Eugène eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaspard. Aussi s'en retourna-t-il chez lui fort satisfait, & Gaspard très-mécontent.

Gaspard croyoit être plus heureux le troisième jour. Il marchoit d'un air insolent, défiant Eugène. Mais à peine étoient-ils entrés dans la prairie, que voici le petit garçon, à qui Eugène avoit donné son pain, qui vient à sa rencontre, & lui présente une corbeille remplie des plus belles fleurs qu'il avoit cueillies, toutes fraîches encore de rosée.

Gaspard voulut en ramasser quelques-unes ; mais le moyen d'en trouver ! le petit garçon s'étoit levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précédens.

Comme ils s'en retournoient chez eux, ils rencontrèrent le petit Valentin.

Mon cher ami, dit-il à Eugène, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un service, & j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrois être toujours à ton côté.

Mon papa t'aime beaucoup aussi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous diroit de jolis contes, & qu'il joueroit lui-même avec nous.

Viens, suis-moi dans notre jardin. Il y a d'autres enfans qui nous attendent, & nous chercherons tous ensemble à te bien divertir.

Eugène, transporté de joie, prit la main de son ami, & le suivit dans son jardin. Et Gaspard ? il fallut qu'il s'en retournât tristement chez lui. On ne l'avoit pas invité.

Il apprit par-là ce qu'on gagne à être officieux & secourable envers les autres. Il ne tarda guère à se corriger ; & il seroit devenu aussi aimable qu'Eugène, si celui-ci n'avoit toujours mis plus de grâce dans sa manière d'obliger, par l'habitude qu'il en avoit prise dès sa plus tendre enfance.

LE CADEAU.

C'EST bientôt la fête de mon frère Denis, disoit un jour la petite Victoire à Madame de Saint-Marcel sa mère. Je ne fais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez-vous pas me donner quelque chose, maman, pour lui faire un Cadeau ?

Mde. de Saint-Marcel. Je le pourrois, sans doute, ma fille ; mais j'aime bien autant lui faire ce Cadeau moi-même. Crois-tu que je goûte moins de plaisir que toi à donner ? Et puis, fais une petite réflexion. Si je te remets quelque chose pour lui en faire Cadeau, c'est moi qui fais le Cadeau, & non pas toi.

Victoire. Cela est vrai, maman : mais je voudrois pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

Mde. de Saint-Marcel. Eh bien, Victoire, voyons. Comment faut-il nous y prendre ? N'as-tu pas quelque chose à toi ? Ton petit oranger, par exemple ?

Victoire. Mon oranger, maman, qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets ?

Mde. de Saint-Marcel. Et ton agneau ?

Victoire. O maman ! mon agneau, qui me caresse avec tant d'amitié, & qui me suit par-tout ?

Mde. de Saint-Marcel. Et tes tourterelles ?

Victoire. Vous savez bien que je les ai nourries au sortir de l'œuf ? Ce sont mes enfans à moi.

Mde. de Saint-Marcel. Tu n'as donc rien à donner à ton frère ?

Victoire. Pardonnez-moi, maman.

Mde. de Saint-Marcel. Et quoi donc ?

Victoire. Vous souvenez-vous de cette bourse à glands & à paillons d'or que ma tante m'a donnée pour mes étrennes ? Elle est bien belle au moins.

Mde. de Saint-Marcel. Cela est vrai. Mais penses-tu que ce présent fût bien agréable à ton frère ? Il ne peut en faire usage de long-temps ! Tu te rappelles bien que toi-même, lorsque tu la reçus, tu la ferras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

Victoire.

Le Cadeau.

V. 3. p. 122.



*Un joli Cadeau, c'est lorsque nous
donnons par amitié une chose qui
nous fait plaisir à nous-mêmes.*

Victoire. Mais, maman, c'est toujours un joli Cadeau ?

Mde. de Saint-Marcel. Non, ma fille ; un joli Cadeau, c'est lorsque nous donnons par amitié une chose qui nous fait plaisir à nous-mêmes, & qui doit faire aussi plaisir à celui à qui nous la donnons.

Victoire. Faut-il donc que je donne à mon frère tout ce que j'aime ?

Mde. de Saint-Marcel. Non, tu peux donner autant ou si peu que tu veux, pourvu que tu y mettes de l'amitié & de la grâce.

Victoire (réfléchit pendant quelques momens, & elle dit :) Eh bien, je cueillerai, pour le bouquet de mon frère, les plus jolies fleurs de mon oranger, & je lui ferai présent de mon agneau.

Mde. de Saint-Marcel. Fort bien, *Victoire.* Voilà qui annonce de l'amitié.

Victoire. Ce n'est pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci sortir avec mon frère, pour que mon agneau s'accoutume à le suivre comme moi. De cette manière, l'agneau sera déjà familier avec lui, quand je le lui donnerai, & mon frère ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.

Mde. de Saint-Marcel. Embrasse-moi, ma fille. Cette attention délicate donne du prix à ton présent. C'est ainsi que la moindre bagatelle devient un objet précieux lorsqu'elle est donnée avec grâce. Tu ne pouvois nous causer une plus grande joie à moi ni à ton frère.

Ni à moi-même non plus, répondit *Victoire*, avec vivacité.

Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour sera venu, reprit *Madame de Saint-Marcel* ; car il faut bien que je sois pour quelque chose dans la fête ; & je veux que tu fasses pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on servira dans le jardin, à ton frère & à ses meilleurs amis.

Victoire baïsa avec transport la main de sa maman ; & de ce pas elle courut faire des rosettes d'un joli ruban rose, pour en parer l'agneau le jour qu'elle le présenteroit à son frère.

LE RAMONEUR.

UNE Servante imbécille avoit farci l'esprit des enfans de ses maîtres de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angélique, l'une de ces enfans, vit un jour, pour la première fois, un Ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri, & courut se réfugier dans la cuisine.

A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur, elle se sauve par une autre porte dans l'office, & toute tremblante se tapit dans un coin.

Elle n'étoit pas encore entièrement revenue à elle-même lorsqu'elle entendit l'homme effrayant chanter d'une voix tonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élançe de l'endroit où elle étoit cachée, &, sautant par une fenêtre basse dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, & tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'osoit qu'à peine regarder autour d'elle; tout à coup, sur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces : Au secours, au secours !

Son père accourut, & lui demanda ce qu'elle avoit à crier. Angélique, sans avoir la force d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchon sur la cheminée.

Son père sourit; &, pour prouver à la petite fille combien peu elle avoit eu raison de s'effrayer, il attendit que le Ramoneur fût descendu, puis il le fit débarbouiller en sa présence, &, sans autre explication, lui montra de l'autre côté son Perruquier, qui avoit le visage tout blanc de poudre.

Angélique rougit; & son père profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existoit réellement des hommes
à qui

à qui la Nature donnoit un visage tout noir, mais qui n'étoient point à craindre pour les enfans ; qu'il y avoit même un pays où les enfans étoient communément nourris par des femmes noires comme du jais, fans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la première à rire de tous les contes bizarres, que des personnes simples & crédules lui faisoient pour l'effrayer.

LES CERISES.

JULIE & Firmin obtinrent un jour de Mde. Dumefnil, leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avoient mérité cette confiance, par leur réserve & par leur discrétion.

Ils jouèrent pendant quelque temps avec cette gaieté paisible, à laquelle il est si facile de reconnoître les enfans bien élevés.

Contre les murs du jardin étoient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguoit un jeune cerisier qui portoit pour la première fois. Ses fruits se trouvoient en très-petite quantité ; mais ils n'en étoient que plus beaux.

Mde. Dumefnil n'en avoit point voulu cueillir, quoiqu'ils fussent déjà mûrs : elle les réservoir pour le retour de son mari, qui devoit ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfans étoient accoutumés à l'obéissance, & qu'elle leur avoit sévèrement défendu, une fois pour toutes, de cueillir d'aucune espèce de fruits du jardin, ou de ramasser même ceux qu'ils trouveroient à terre pour les manger sans sa permission, elle avoit cru inutile de leur parler du cerisier.

Lorsque Julie & Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse, ils se promenèrent lentement le

long des murs du verger. Ils regardoient les beaux fruits suspendus aux arbres, & s'en réjouissoient.

Ils arrivèrent bientôt devant le cerifier. Une légère secousse de vent avoit fait tomber à ses pieds toutes les plus belles cerises. Firmin fut le premier à les voir ; il les ramassa, mangea les unes, & donna les autres à sa sœur qui les mangea aussi.

Ils en avoient encore les noyaux dans leur bouche, lorsque Julie se rappela la défense que leur avoit faite leur maman, de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnoit.

Ah mon frère, s'écria-t-elle, nous avons été défobéissans : & maman se fâchera contre nous. Qu'allons-nous faire ?

Firmin. Maman n'en saura rien, si nous voulons.

Julie. Non, non, il faut qu'elle le sache. Tu sais qu'elle nous pardonne souvent les plus grandes fautes, lorsque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

Firmin. Oui, mais nous avons été défobéissans, & jamais elle n'a pardonné la défobéissance.

Julie. Lorsqu'elle nous punit, c'est par tendresse pour nous ; & alors il ne nous arrive plus de sitôt d'oublier ce que nous est permis & ce qui nous est défendu.

Firmin. Oui, ma sœur, mais elle est toujours fâchée de nous punir ; & cela me feroit de la peine de la voir fâchée.

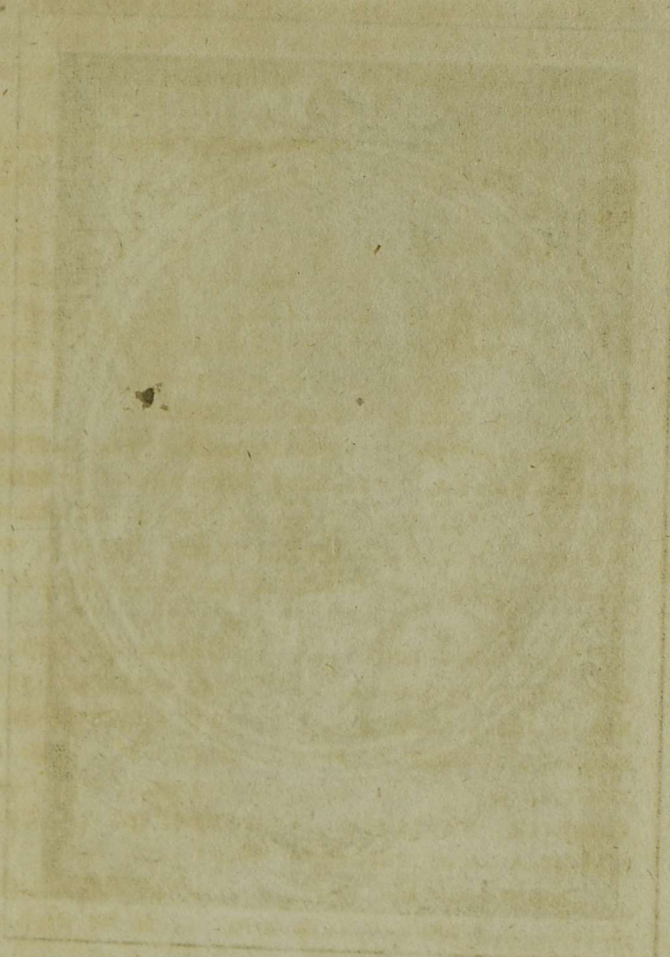
Julie. Et à moi aussi. Mais ne le fera-t-elle pas encore davantage, si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute ? Oserons-nous la regarder en face, lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre cœur ? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera, lorsqu'elle nous appellera ses chers enfans, & que nous ne le mériterons plus ?

Firmin. Ah ma sœur, que nous serions de petits monstres ! Allons, allons la trouver, & lui dire ce qui nous est arrivé.

Ils s'embrassèrent l'un l'autre, & ils allèrent trouver leur maman en se tenant par la main.

Ma chère maman, dit Julie, nous venons de vous défobéir ; nous avons oublié vos défenses. Punissez-nous comme nous l'avons mérité : mais ne vous mettez pas en colère ; nous aurions de la peine, si cela vous donnoit du chagrin.

Julie



La petite Babillarde.

V. 3. p. 127.



Maudite langue! C'est de toi que me
viennent tous mes chagrins—Va,
je prendrai garde que tu ne dises
plus à l'avenir un mot plus qu'il
ne faut.

Julie alors lui raconta la chose comme elle s'étoit passée, & sans chercher à s'excuser.

Mde. Dumefnil fut si touchée de la candeur de ses enfans, qu'il lui en échappa des larmes de tendresse. Elle ne voulut les punir de leur faute, qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle savoit bien que sur des enfans, nés avec une belle ame, le souvenir des bontés d'une mère fait une impression plus profonde que celui de ses châtimens.

LA PETITE BABILLARDE.

LÉONORE étoit une petite fille pleine d'esprit & de vivacité. A l'âge de six ans, elle manioit déjà l'aiguille & les ciseaux avec beaucoup d'adresse ; & toutes les jarretières de ses parens étoient de sa façon. Elle savoit aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentoit. Les lettres de son écriture étoient bien formées. Elle n'en mettoit point de grandes, de moyennes, & de petites, dans le même mot, les unes penchées en avant, les autres en arrière ; & ses lignes n'alloient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas, ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de son âge.

Ses parens n'étoient pas moins contents de son obéissance que ses maîtres l'étoient de son application. Elle vivoit dans la plus douce union avec ses sœurs, traitoit les domestiques avec affabilité, & ses compagnes avec toutes sortes d'égards & de prévenances. Tous les anciens amis de ses parens, tous les étrangers qui venoient, pour la première fois, dans la maison, en paroissoient également enchantés.

Qui croiroit qu'avec tant de qualités, de talens, & de gentillesse, on pût avoir le malheur de se rendre insupportable ? Tel fut cependant celui de Léonore.

Un seul défaut qu'elle contracta vint à bout de détruire l'effet de tous ces agrémens ; l'intempérance de sa langue fit bientôt oublier les grâces de son esprit & la bonté de son cœur. La petite Léonore devint la plus grande babillarde de tout l'Univers.

Lorsque, par exemple, elle prenoit le matin son ouvrage, il falloit d'abord qu'elle dît : Oho ! il est bien temps de se mettre en besogne. Que diroit maman si elle me trouvoit les bras croisés ? O mon Dieu ! le grand morceau que j'ai à coudre ! Mais, Dieu merci, je ne suis pas manchotte, & je saurai bien en venir à bout. Ah ! Voilà l'horloge qui sonne. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, heures. J'ai encore deux heures jusqu'à l'heure de mon clavecin. En deux heures on peut expédier bien du travail. Maman, en récompense, me donnera des bonbons. Quel plaisir j'aurai à les croquer ! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'est pas que les dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour ; mais je crois que les pralines valent encore mieux, à moins que ce ne soit les dragées. Ah ! si Dorothée venoit aujourd'hui ! je lui ferois voir ma belle garniture. Elle est assez drôle, cette petite Dorothée ; mais elle aime trop à parler, on n'a pas le temps de glisser un mot avec elle. Où est donc mon dé ? Ma sœur, n'as-tu pas vu mon dé ? Il faut que Justine l'ait emporté avec elle. Elle n'en fait jamais d'autres, cette étourdie ! Sans dé on ne peut pas travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt. Le doigt vous saigne, cela fait grand mal, & puis votre ouvrage est tout sali. Justine, Justine, où es-tu donc ? N'as-tu pas vu mon dé ? Mais non, le voilà tout *embarlificoté* dans mon écheveau.

C'est ainsi que la petite créature dégoisoit impitoyablement toute la journée. Quand son père & sa mère s'entretenoient ensemble de choses intéressantes, elle venoit étourdiment se jeter au travers de leurs discours. Souvent, à dîner, elle en étoit encore à sa soupe lorsque les autres avoient presque fini leur repas. Elle oublioit le boire & le manger, pour se livrer à son bavardage.

Son papa la reprenoit plusieurs fois le jour de ce défaut ; les avis & les reproches étoient également inutiles. Les humiliations ne réussissoient pas mieux. Comme personne ne pouvoit s'entendre auprès d'elle, on l'envoyoit toute seule dans sa chambre. Aux repas, on prit le parti

parti de la mettre séparément à une petite table, aussi loin qu'il étoit possible de la grande. Léonore étoit affligée, mais elle ne se corrigeoit pas. Elle avoit toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même, quand sa langue ne pouvoit s'accrocher à personne. Plutôt que de rester muette, elle auroit lié conversation avec sa fourchette & son couteau.

Que gagnoit-elle donc à suivre cette malheureuse habitude? Vous le voyez, mes chers amis, rien que des mortifications & de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à souffrir.

Ses parens étoient invités par un de leurs amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne. C'étoit dans l'Automne. Le temps étoit superbe; & il n'est guère possible de se représenter l'abondance, qu'il y avoit cette année, de pommes, de poires, de pêches, & de raisins.

Léonore s'étoit figuré qu'elle accompagneroit ses parens. Elle fut bien surprise, lorsque son père, ordonnant à ses petites sœurs Julie & Cécile de se préparer, lui annonça que, pour elle, il falloit qu'elle restât à la maison. Elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère. Ah! ma chère maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa soit si fort en colère contre moi? Ton papa, lui répondit sa maman, n'est pas en colère; mais il est impossible de tenir à ta société! Tu troublerois tous nos plaisirs par ton bavardage continu.

Faut-il donc que je ne parle jamais? reprit Léonore.

Ce défaut, lui répliqua sa mère, seroit aussi grand que celui dont nous voulons te guérir. Mais il faut attendre que ton tour vienne, & ne pas couper sans cesse la parole à tes parens & à des personnes plus âgées & plus raisonnables que toi. Il faut aussi t'abstenir de dire tout ce qui te passe par la tête. Lorsque tu veux savoir quelque chose utile à ton instruction, il faut le demander nettement & en peu de mots; & quand tu as quelque récit à faire, bien réfléchir d'abord en toi-même, si tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonore, au défaut de raisons, n'auroit pas manqué de paroles pour se justifier; mais elle entendit son papa

qui appelloit sa femme, & Julie, & Cécile. La voiture étoit déjà prête.

Léonore les vit partir en soupirant ; & son œil, plein de larmes, suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus, elle alla s'asseoir dans un coin, & passa une demi-heure à pleurer. Maudite langue, s'écrioit-elle ! C'est de toi que me viennent tous mes chagrins. Va, je prendrai garde que tu ne dises plus à l'avenir un mot plus qu'il ne faut.

Quelques jours après, ses parens revinrent. Ses sœurs rapportèrent des corbeilles pleines de noix & de raisins. Comme elles avoient le cœur excellent, elles se firent un plaisir de partager avec Léonore ; mais Léonore étoit si rassasiée par sa tristesse, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à son papa, & lui dit : Ah ! mon papa, pardonnez-moi de vous avoir mis dans la nécessité de me punir. Nous en avons trop souffert l'un & l'autre ! Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embrassa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonore de se mettre à table avec les autres. Elle parla très-peu, & tout ce qu'elle dit fut plein de grâce & de modestie. Il est vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir sa langue, qui, d'impatience & de démangeaison, rouloit çà & là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, & moins encore les jours suivans. Peu à peu elle est parvenue à se défaire entièrement de son insupportable babil ; & on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société, sans y porter le trouble & l'ennui.

MAIN CHAUDE.

Le Cadet, L'Aîné.

Le Cadet. **M**ON frère, voilà tous nos camarades qui se retirent ; mais je me sens encore en train de jouer. Quel jeu ferons-nous ?

L'Aîné.

L Oiseau du bon Dieu.

V. III. p. 131.



*Mais ne m'as-tu pas enseigné qu'il ne
falloit jamais balancer à faire le bien?*

L'Ainé. Nous ne sommes que deux. Il n'y aura guère de plaisir.

Le Cadet. Cela ne fait rien : jouons toujours.

L'Ainé. Mais à quoi ?

Le Cadet. A Colin-maillard, par exemple.

L'Ainé. Bon ! cela ne finiroit pas. Ce n'est pas comme dans une foule où l'on attrape toujours quelqu'un qui ne se tient pas sur ses gardes. Mais, quand on n'est que deux, on ne pense qu'à cela ; on évite trop aisément. Et puis, si je t'attrapois, je saurois à coup sûr qui j'aurois pris.

Le Cadet. Tu as raison. Eh bien, jouons à la main chaude.

L'Ainé. Tu vois bien que ce fera la même chose. Il est trop facile de deviner.

Le Cadet. Peut-être que non. Essayons pour voir.

L'Ainé. Je ne demande pas mieux pour te satisfaire. Tiens, si tu veux, je ferai main chaude le premier.

Le Cadet. Soit. Mets une main sur le bord de cette chaise ; appuie ton visage dessus pour te fermer les yeux ; & mets ton autre main sur le dos. Bien, comme cela. Tu ne regardes pas au moins ?

L'Ainé. Non, sois tranquille. Allons.

Le Cadet (donnant son coup). Pan ! Qui a frappé ?

L'Ainé (se relevant). Eh ! c'est toi.

Le Cadet. Oui. Mais de quelle main ?

L'Ainé ne s'attendoit pas à cette question. Il fut embarrassé. Il nomma au hasard la main droite. C'étoit de la gauche que son frère l'avoit frappé.

L'OISEAU DU BON DIEU.

Mde. de Monval, Pauline, & Eugénie, ses filles.

Mde. de Monval. OÙ as-tu donc mis ton argent, Eugénie ?

Eugénie. Je l'ai donné, maman.

Mde. de Monval. Et à qui, ma fille ?

Eugénie. A un méchant petit garçon.

Mde. de Monval. Pour qu'il devînt meilleur, sans doute ?

Eugénie. Oui, maman. N'est-il pas vrai que les Oiseaux appartiennent au bon Dieu ?

Mde. de Monval. Oui, comme nous-mêmes, & toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

Eugénie. Eh bien, maman, ce malin garçon avoit dérobé un Oiseau au bon Dieu ; & il le portoit pour le vendre. Le pauvre Oiseau crioit de toutes ses forces ; & le petit méchant l'a pris par le bec pour l'empêcher de crier. Apparemment il avoit peur que le bon Dieu ne l'entendît & ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

Mde. de Monval. Et toi, Eugénie ?

Eugénie. Moi, maman, j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu son Oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise. (*Elle saute de joie.*)

Mde. de Monval. Surement, il fera bien aise de voir que mon Eugénie ait un bon cœur.

Eugénie. Le petit garçon peut avoir fait cette malice parce qu'il avoit besoin d'argent.

Mde. de Monval. Je le crois aussi.

Eugénie. Je suis donc bien aise de lui avoir donné celui que j'avois, moi qui n'en avois pas besoin.

Pauline. Nous avons eu là-dessus une petite dispute, maman. Eugénie a donné, sans compter, toute sa bourse ; & il y avoit bien de quoi payer dix Oiseaux. Je lui ai dit qu'il auroit fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il vouloit avoir, pour faire son prix.

Eugénie. Qui de nous deux a raison, maman ?

Mde. de Monval. Ce n'est pas tout-à-fait toi, mon cœur.

Eugénie. Mais ne m'as-tu pas enseigné qu'il ne falloit jamais balancer à faire le bien ?

Mde. de Monval. Je t'ai dit qu'il falloit être toujours décidé à le faire, mais qu'il falloit aussi chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il seroit en notre pouvoir. Par exemple, aujourd'hui, puisque tu avois plus d'argent qu'il n'en falloit pour racheter le pauvre Oiseau, il falloit réserver le reste pour une pareille occasion. Car s'il étoit venu d'autres petits garçons avec des Oiseaux du bon Dieu, & que tu n'eusses plus eu d'argent, là, voyons, qu'aurois-tu fait ?

Eugénie.

Eugénie. Maman, je serois venue t'en demander.

Mde. de Monval. Et si je n'en avois pas eu moi-même ?

Eugénie. Ah ! tant pis.

Mde. de Monval. Tu vois donc que ta sœur te donnoit un sage conseil. Il ne faut pas ménager seulement pour soi, mais encore pour les autres, afin d'être en état de faire plus de bien. Crois-tu qu'il n'y eût que cet Oiseau dans le monde à qui tu pouvois donner des secours ?

Eugénie. Ah ! je ne pensois qu'à lui dans ce moment. Si tu avois vu comme il avoit l'air de souffrir ! Si tu avois vu ensuite comme il paroïssoit content quand on lui a donné la volée ! Il étoit si étourdi de sa joie, qu'il ne savoit où aller s'abattre. Mais le petit garçon m'a bien promis qu'il ne chercheroit pas à le rattraper.

Mde. de Monval. Tu as toujours fait le bien, ma fille, &, en récompense, voici ton argent.

Eugénie. O maman ! Je te remercie.

Mde. de Monval. Voilà encore un baiser par-dessus le marché. Que je me réjouis d'être ta maman ! Avec le goût que tu as pour le bien, il ne te manque plus que de savoir le faire avec prudence, pour être la plus heureuse petite personne de l'Univers.

LE MENTEUR CORRIGÉ PAR LUI-MÊME.

LE petit Gaspard étoit parvenu à l'âge de six ans, sans qu'il lui fût jamais échappé un mensonge. Il ne faisoit rien de mal ; ainsi il n'avoit aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivoit quelque malheur, comme de casser une vitre, ou de faire une tache à son habit, il alloit tout de suite l'avouer à son papa. Celui-ci avoit la bonté de lui pardonner ; & il se contentoit de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour son petit cousin Robert vint le trouver. Celui-ci étoit un fort méchant garçon. Gaspard, qui vouloit amuser son ami, lui proposa de jouer au Domino. Robert le voulut bien ; mais à condition que chaque partie

partie feroit d'une pièce de deux sous. Gaspard refusa d'abord, parce que son père lui avoit défendu de jouer de l'argent. Enfin, il se laissa séduire par les prières de Robert; & il perdit en un quart d'heure tout l'argent qu'il avoit économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte; il se retira dans un coin, & se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui, & s'en retourna triomphant avec son butin.

Le père de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimoit beaucoup son fils, il le fit appeler pour l'embrasser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence? lui dit-il, en le voyant accablé de tristesse.

Gaspard. C'est le petit Robert, mon voisin, qui est venu me forcer de jouer avec lui au Domino.

M. Gaspard. Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent?

Gaspard. Non, mon Papa.

M. Gaspard. Pourquoi donc as-tu les yeux rouges?

Gaspard. C'est que je voulois faire voir à Robert l'argent que j'avois épargné pour m'acheter un livre. Je l'avois mis, par précaution, derrière la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son père soupçonna, dans ce récit, un peu de mensonge; mais il cacha son mécontentement, & il alla aussitôt chez son voisin. Lorsqu'il aperçut le petit Robert, il affecta de sourire, & lui dit: Eh bien, mon enfant, tu as donc été bien heureux aujourd'hui au Domino? Oui, Monsieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureusement.

Et combien as-tu gagné à mon fils?

Vingt-quatre sous.

Et t'a-t-il payé?

Eh mais! sans doute. Oh! oui: je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement, son père voulut bien lui pardonner pour cette première fois. Il se contenta de lui dire, d'un air de mépris: Je fais maintenant que j'ai un menteur dans ma maison; & je vais avertir tout le monde de se défier de ses paroles.

Quelques jours après, Gaspard alla voir Robert, & lui fit voir un très-beau porte-crayon, dont son oncle lui avoit

avoit fait présent. Robert en eut envie, & chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles, sa toupie, & ses raquettes ; mais, comme il vit que Gaspard ne vouloit s'en défaire à aucun prix, il enfonça son chapeau sur ses yeux, & dit effrontément : Le porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu, & peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'étoit un cadeau de son oncle, Robert se mit en devoir de le lui arracher ; & , comme Gaspard le tenoit fortement dans ses mains, il lui fauta aux cheveux, le terrassa, lui mit les genoux sur la poitrine, & lui donna des coups de poing dans le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

Gaspard rentra chez lui, le nez tout sanglant, & les cheveux à moitié arrachés. Ah ! mon papa, s'écria-t-il, d'aussi loin qu'il l'aperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, & m'a accommodé comme vous voyez.

Mais, au lieu de le plaindre, son père lui répondit : Va, menteur, tu as joué sans doute au Domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres, & qui as mis ta chevelure en désordre, pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité de son récit. Je ne crois plus, lui dit son père, celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard, confondu, se retira dans sa chambre, & déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain il alla trouver son père, & lui demanda pardon. Je reconnois, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie ; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son père m'assuroit l'autre jour, que depuis ce moment il n'étoit pas échappé à son fils le mensonge le plus léger, & que de son côté il l'en récompensoit par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeoit plus de lui ni assurance, ni protestation. C'étoit assez que Gaspard lui eût dit une chose, pour qu'il s'en tint aussi sûr que s'il l'avoit vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un père honnête, & pour un fils digne de son amitié !

LE SECRET DU PLAISIR.

JE voudrois bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disoit la petite Laurette à Mde. Durval, sa mère.

Mde. Durval. Quoi ! pendant la journée entière ?

Laurette. Mais oui, maman.

Mde. Durval. Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

Laurette. De jouer, maman ? Oh, que non ! vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elle les apporta. Mais elle étoit seule ; car, ses sœurs devoient être occupées avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit d'abord de sa liberté dans toute sa franchise ; & elle se trouva fort heureuse durant une heure entière. Peu à peu le plaisir qu'elle goûtoit commença à perdre quelque chose de sa vivacité.

Elle avoit déjà manié cent fois tour à tour chacun de ses joujoux, & ne savoit plus quel parti en tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse & maussade.

Elle courut vers sa mère, & la pria de lui apprendre de nouveaux amusemens, & de jouer avec elle. Malheureusement Mde. Durval avoit alors des affaires pressantes à terminer ; & elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît.

La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, & elle attendit, en bâillant, l'heure où ses sœurs suspendroient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin, ce moment arriva. Laurette courut au-devant d'elles, & leur dit d'une voix plaintive, combien le temps lui avoit paru long, & avec quelle impatience elle les avoit désirées.

Elles commencèrent aussitôt leurs jeux des grandes fêtes, pour rendre la joie à leur petite sœur, qu'elles aimoient fort tendrement.

Hélas ! toutes ces complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusemens étoient usés
pour

pour elle, & de ce qu'ils ne lui caussent plus le moindre plaisir. Elle ajouta qu'elles avoient sûrement comploté ensemble de ne faire ce jour-là aucun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adélaïde, sa sœur aînée, jeune demoiselle de dix ans, très-sensée & très-raisonnable, lui prit la main, & lui dit avec amitié :

Regarde-nous bien l'une après l'autre, toutes tant que nous sommes, & je te dirai laquelle de nous est la cause de ton mécontentement.

Laurette. Et qui est-ce donc, ma sœur ? Je ne devine pas.

Adélaïde. C'est que tu n'as pas porté les yeux sur toi-même. Oui, Laurette, c'est toi ; car, tu le vois bien, ces jeux nous amusent encore, quoique nous les ayons joués, même avant que tu fusses née. Mais nous venons de travailler, & ils nous paroissent tout nouveaux. Si tu avois gagné par le travail l'appétit du plaisir, il te seroit certainement aussi doux qu'à nous-mêmes de le satisfaire.

Laurette, qui, tout enfant qu'elle étoit, ne manquoit pas de raison, fut frappée du discours de sa sœur. Elle comprit que, pour être heureuse, il falloit mélanger adroitement les exercices utiles & les délassemens agréables. Et, je ne fais si, depuis cette aventure, une journée toute de plaisir ne l'auroit pas encore plus effrayée, qu'un jour entier des légères occupations de son âge.

LES TULIPES.

LUCETTE avoit vu, pendant deux étés de suite, dans le jardin de son père, une planche de Tulipes bigarrées des plus belles couleurs.

Semblable au papillon léger, elle avoit souvent voltigé de fleur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, sans jamais s'occuper de ce qui pouvoit les produire.

L'automne

L'automne dernier, elle vit son père, qui s'amusoit à bêcher la terre de la plate-bande, & y enfonçoit des oignons.

Ah ! mon papa, s'écria-t-elle, d'une voix plaintive, que faites-vous ? Gâter ainsi toute notre planche de Tulipes ; & , au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains oignons pour la cuisine !

Son père lui répondit qu'il savoit bien ce qu'il avoit à faire : & il alloit lui apprendre que c'étoit de ces oignons que sortiroient l'année suivante des Tulipes nouvelles ; mais Lucette l'interrompit par ses plaintes, & ne voulut rien écouter.

Comme son père vit qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison, il la laissa s'apaiser d'elle-même, & continua son travail, tandis qu'elle se retiroit en gémissant.

Toutes les fois que, pendant l'hiver, la conversation tomba sur les fleurs, Lucette soupiroit ; & elle pensoit en elle-même qu'il étoit bien dommage que son père eût détruit le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours : & le printemps vint balayer de la terre la neige & les glaçons.

Lucette n'étoit pas encore allée au jardin. Eh ! qui pouvoit l'y attirer, puisqu'il ne devoit plus lui offrir sa superbe parure ?

Un jour cependant elle y entra sans réflexion. Dieu ! de quels transports de surprise & de joie elle fut agitée lorsqu'elle vit la planche de Tulipes plus belle encore que l'année précédente !

Elle resta d'abord immobile & muette d'admiration : enfin elle se jeta dans les bras de son père, en s'écriant, Ah, mon papa ! que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes oignons, pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant !

Tu ne me dois point de reconnoissance, lui répondit son père : car, ces belles fleurs, que tu aimes tant, ne sont venues que de mes tristes oignons.

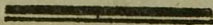
L'opiniâtre Lucette n'en vouloit encore rien croire, lorsque son père tira promptement de la terre une des plus belles Tulipes, avec l'oignon d'où sortoit la tige, & la lui présenta.

Lucette, confondue, lui demanda pardon d'avoir été si déraisonnable. Je te pardonne bien volontiers, ma fille,

filie, lui répondit son père, pourvu que tu reconnoisses combien les enfans risquent de se tromper en voulant juger, d'après leur ignorance, les actions des personnes expérimentées.

Oh! oui, mon papa, répondit Lucette; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et, toutes les fois que je serai tentée de croire en faveur plus que les autres, je me souviendrai des Tulipes & des oignons.

Je suis bien aise, mes chers amis, de vous avoir raconté cette histoire; car, vous allez voir ce qui arriva à un autre enfant pour ne l'avoir pas sue.



LES FRAISES ET LES GROSEILLES.

LE petit Anselme avoir entendu dire à son père que les enfans ne savoient rien de ce qui pouvoit leur convenir, & que toute leur sagesse étoit de suivre les conseils des personnes au-dessus de leur âge. Mais il n'avoit pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avoit-il oubliée.

On avoit partagé entre son frère Prosper & lui un petit carreau du jardin, afin que chacun eût sa portion de terre en propre. Il leur avoit été permis d'y semer, ou d'y planter tout ce qu'ils voudroient.

Prosper se souvenoit à merveille de l'instruction de son père. Il alla trouver le jardinier, & lui dit: Mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin, & comment il faut m'y prendre?

Rufin lui donna des oignons & des graines choisies. Prosper courut aussitôt les mettre en terre. Rufin eut la complaisance d'assister à ses travaux, & de les diriger.

M. Anselme levoit les épaules de la docilité de son frère. Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous?

Fi, donc ! lui répondit Anselme, j'ai bien besoin de vos leçons ! Il alla cueillir des fleurs, & les planta, par la tige, dans la terre. Rufin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anselme vit que toutes ses fleurs étoient fanées, & penchoient tristement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'étoit en effet acheter assez cher le plaisir d'avoir des fleurs dans son jardin. Il cessa d'y travailler, & la terre ne tarda guère à se couvrir d'orties & de chardons.

Vers le milieu du printemps, il aperçut, sur le terrain de son frère, quelque chose de rouge, suspendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha : c'étoient des fraises du plus beau pourpre, & d'un gout exquis. Ah ! s'écria-t-il, si j'en avois aussi planté dans mon jardin !

Quelque temps après, il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendoient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha : c'étoient des groseilles appétissantes, dont la seule vue réjouissoit le cœur. Ah ! s'écria-t-il encore, si j'en avois planté dans mon jardin !

Manges-en, lui dit son frère, comme si elles étoient à toi.

Il ne tenoit qu'à vous, ajouta le Jardinier, d'en avoir d'aussi belles. Ne méprisez plus, à l'avenir, les avis de personnes plus expérimentées que vous.

LES ÉGARDS ET LA COMPLAISANCE.

ÉMILIE, Victoire, Joséphine, & Sophie, avoient une gouvernante qui les aimoit avec la tendresse d'une mère. Cette sage institutrice s'appeloit Mademoiselle Boulon.

Son désir le plus ardent étoit que ses élèves fussent bonnes, afin d'être heureuses; que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaisirs de leur enfance, & qu'elles en jouissent sans trouble & sans altération.

Une tendre indulgence & une justice rigoureuse étoient les principes invariables de sa conduite, soit qu'elle eût à pardonner, soit qu'elle eût à récompenser ou à punir.

Elle goûtoit avec une joie infinie les doux fruits de ses leçons et de ses exemples.

Les quatre petites filles commencèrent à être les enfans les plus heureux de la terre. Elles se remontroient doucement leurs fautes, se pardonnoient leurs offenses, partageoient toutes leurs joies, et ne pouvoit vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfans empoisonnent-ils les sources de leur bonheur à l'instant même où ils en goûtent les charmes! Et de quel avantage il est pour eux de vivre toujours sous un œil éclairé par la tendresse & par la prudence!

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner, pour quelque temps, de ses disciples. Des intérêts de famille l'appeloient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au désir de terminer promptement ses affaires; &, à peine un mois s'étoit écoulé, qu'elle étoit déjà de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais, hélas! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ces malheureux enfans!

Si l'une demandoit le plus léger service à une autre, celle-ci la refusoit avec aigreur; de-là suivoient des rebuffades & des querelles. La gaieté naïve qui présidoit à leurs jeux, & qui assaisonna jusqu'à leurs travaux, s'étoit changée en humeur & en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix & d'union qui animoient leurs entretiens, on n'entendoit que des gronderies éternelles. Joséphine témoignoit-elle le désir d'aller jouer dans le jardin? ses sœurs trouvoient des raisons pour rester dans leur chambre. Enfin, c'étoit assez qu'une chose fit plaisir à l'une d'elles pour déplaire sûrement à toutes les autres.

Un jour que, non contentes de se refuser toute espèce de complaisances, elles cherchoient encore à se mortifier par des reproches désagréables, Mademoiselle Boulon, qui étoit

témoin

témoin de cette scène, en fut si affligée, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de proférer une parole, et se retira dans son appartement pour rêver aux moyens de rendre à ses petites infortunées les plaisirs de la concorde & d'un mutuel attachement.

Son esprit étoit encore occupé de ces affligeantes pensées, lorsque les enfans entrèrent chez elle d'un air triste & grognon, en se plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accusoit les autres d'en être cause ; et elles presèrent à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avoient perdu.

Mademoiselle Boulon les reçut avec un visage sérieux, et leur dit : Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaisirs. Afin que cet inconvénient n'arrive pas davantage, chacune de vous gardera, si elle veut, son coin dans cet appartement, où elle jouera toute seule à sa fantaisie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté, & je vous permets de vous amuser ainsi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacun prit son coin, & commença ses plaisirs.

La petite Sophie se mit à faire des contes à sa poupée ; mais la poupée ne savoit que répondre : elle n'avoit pas d'histoires à lui faire à son tour ; et ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Joséphine pouffoit un volant ; mais personne n'applaudissoit à son adresse, elle n'avoit personne pour le lui renvoyer : ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Emilie auroit bien voulu s'amuser à son jeu favori, *Je vous vends mon corbillon*. Mais à qui le faire passer de main en main ? Ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Victoire, très-entendue au jeu du ménage, avoit le projet de donner un grand repas à ses amies. Elle devoit envoyer au marché faire des provisions. Mais qui charger de ses ordres ? Ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles essayèrent. Chacune auroit cru se compromettre, en se rapprochant des autres, & gardoit fièrement sa solitude & son ennui. Cependant le jour alloit finir. Elles retournèrent

nèrent encore vers Mademoiselle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venoient de faire l'épreuve.

Je n'en fais qu'un, mes enfans, leur répondit-elle, que vous saviez vous-mêmes autrefois. Vous l'avez oublié. Mais, si vous le désirez, je puis le rappeler aisément à votre souvenir.

Oh ! nous le voulons de tout notre cœur, s'écrièrent-elles ensemble ! Et elles étoient attentives à saisir le premier mot qui sortiroit de sa bouche.

C'est la complaisance & les égards que se doivent des sœurs. O mes chères amies ! combien vous vous êtes rendues malheureuses, & moi aussi, depuis que vous l'avez oublié !

Elle s'arrêta à ces mots, interrompue par ses soupirs ; & des larmes de tendresse coulèrent le long de ses joues.

Les petites filles restoient étonnées & muettes de confusion en sa présence. Elle leur tendit les bras : elles s'y jetèrent, & lui promirent de s'aimer & de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries & des querelles, c'étoient des prévenances délicates qui charmoient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractère dans la société, dont elles font les délices & l'ornement.

LE NID DE FAUVETTE.

MAMAN, maman, s'écrioit un soir Symphorien, en se précipitant tout essoufflé sur les genoux de sa mère ! Voyez, voyez, ce que je tiens dans mon chapeau.

Mée.

Mde. de Bléville. Ha, ha ! c'est une Fauvette. Où l'as-tu donc trouvée ?

Symphorien. J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin. J'ai attendu la nuit. Je me suis glissé tout doucement près du buisson, &, avant que l'oiseau s'en doutât, pass ! je l'ai saisi par les ailes.

Mde. de Bléville. Est-ce qu'il étoit seul dans son nid ?

Symphorien. Ses enfans y étoient aussi, maman. Ah ! ils sont si petits qu'ils n'ont pas encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

M. de Bléville. Et que veux-tu faire de cet oiseau ?

Symphorien. Je veux le mettre dans une cage, que j'accrocherai dans notre chambre.

Mde. de Bléville. Et les pauvres petits ?

Symphorien. Oh ! je veux aussi les prendre, & je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

Mde. de Bléville. Je suis fâchée que tu n'en ayes pas le temps.

Symphorien. Oh ! ce n'est pas loin. Tenez, vous savez bien le grand cerisier ? C'est tout vis-à-vis. J'ai bien remarqué la place.

Mde. de Bléville. Ce n'est pas cela. C'est que l'on va venir te prendre. Les soldats sont peut-être à la porte.

Symphorien. Des soldats ? Pour me prendre !

Mde. de Bléville. Oui, toi-même. Le roi vient de faire arrêter ton père ; & la garde, qui l'a emmené, a dit qu'elle alloit revenir pour se saisir de toi & de ta sœur, & vous conduire en prison.

Symphorien. Hélas, mon Dieu ! Que veut-on faire de nous ?

Mde. de Bléville. Vous serez renfermés dans une petite loge, & vous n'aurez plus la liberté d'en sortir.

Symphorien. O le méchant roi !

Mde. de Bléville. Il ne vous fera pas de mal. On vous servira tous les jours à manger & à boire. Vous serez seulement privés de votre liberté, & du plaisir de me voir. (*Symphorien se met à pleurer.*)

Mde. de Bléville. Eh bien, mon fils, qu'as-tu donc ? Est-ce un malheur si terrible d'être renfermé quand on a toutes les nécessités de la vie ? (*Les sanglots empêchent Symphorien de répondre.*)

Mde. de Bléville. Le Roi en agit envers ton père, ta sœur, & toi, comme tu en agis envers l'oiseau & ses petits.

tits. Ainsi, tu ne peux l'appeler méchant, sans prononcer la même chose de toi-même.

Symphorien (en pleurant). Oh ! je vais lâcher la Fauvette.

(Il ouvre son chapeau, & l'oiseau joyeux se sauve par la fenêtre.)

Mde. de Bléville (prenant Symphorien dans ses bras). Rassure-toi, mon fils, je viens de te faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton père n'est pas en prison, & ni toi, ni ta sœur, vous ne serez renfermés. Je n'ai voulu que te faire sentir combien tu agissois méchamment, en voulant emprisonner cette pauvre petite bête. Autant que tu as été affligé, lorsque je t'ai dit qu'on alloit te prendre, autant l'a été cet Oiseau, lorsque tu lui as ravi sa liberté. Penses-tu comme le mari aura soupiré après sa femme, & les enfans après leur mère, combien celle-ci doit gémir d'en être séparée ? Cela ne t'est sûrement pas venu dans l'esprit, autrement tu n'aurois pas pris l'oiseau. N'est-il pas vrai, mon cher Symphorien ?

Symphorien. Ouï, maman ; je n'avois pensé à rien de tout cela.

Mde. de Bléville. Eh bien, pense-y dorénavant, & n'oublie pas que les bêtes innocentes ont été créées pour jouir de la liberté, & qu'il seroit cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée si courte. Tu devrois apprendre par cœur, pour mieux t'en souvenir, une petite pièce de vers de ton ami.

Symphorien. De l'Ami des Enfans ? Oh ! récitez-la-moi, je vous en prie.

Mde. de Bléville. Tiens, la voici :

JE le tiens, ce Nid de Fauvette :
Ils sont deux, trois, quatre, petits !
Depuis si long-temps je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, fifflez, petits rebelles.
Débattez-vous, oh ! c'est en vain.
Vous n'avez pas encore vos ailes ; !
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi, n'entends-je pas leur mère,
 Qui pousse des cris douloureux ?
 Oui, je le vois, oui, c'est leur père,
 Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine,
 Moi qui, l'été, dans ces vallons,
 Venois m'endormir sous un chêne.
 Au bruit de leurs douces chançons !

Hélas ! si du sein de ma mère
 Un méchant venoit me ravir ;
 Je le sens bien, dans sa misère,
 Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je serois assez barbare
 Pour vous arracher vos enfans ?
 Non, non, que rien ne vous sépare,
 Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
 A voltiger auprès de vous :
 Qu'ils écoutent votre ramage,
 Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
 Je reviendrai dans ces vallons,
 Dormir quelque fois sous un chêne
 Au bruit de leurs jeunes chançons.

LE DÉSERTEUR.

DRAME EN TROIS ACTES.

Imité de l'Allemand de M. Stéphanie.

PERSONNAGES.

MARCEL

GENEVIÈVE.

GEORGE, *leur fils.*THOMAS, *frère de Marcel.*

LE BAILLI.

LE COLONEL.

LE CAPITAINE.

LE FOURRIER.

LE SERGENT.

LE PRÉVÔT.

FLUET, *Cadet.*

LA TERREUR,

BRAS-CROISÉS, } *soldats.*

*Les deux premiers actes se passent dans la chaumière de Marcel,
& le dernier dans la prison du château.*

ACTE I.

*(Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière de paysan.
Tout y annonce la plus extrême indigence. Geneviève est
assise, filant au rouet.)*

SCENE I.

*Geneviève, Marcel.**Marcel (en entrant.)*

FEMME, voici des soldats qui nous viennent.
Geneviève (laidant tomber son fuseau.) Eh, mon Dieu,
comment faire? Nous n'avons plus nous-mêmes de quoi
vivre; & voilà encore des soldats à nourrir!

Marcel. Nous n'avons rien, ma femme : ainsi rien à donner.

Geneviève. Mais voudront-ils nous en croire ? Il y a tant de richards qui se font pauvres par avarice ! Les foldats le savent. Comment vont-ils nous traiter ?

Marcel. Lorsqu'ils nous verront, il faudra bien qu'ils croient à notre misère. Je parie qu'ils auront plus de pitié de notre état que ceux qui pourroient l'adoucir.

Geneviève. Dieu le veuille, mon cher homme ! La douleur & la faim nous ont tant affoiblis ! de mauvais traitemens nous auroient bientôt achevés.

Marcel. Va, les foldats ne sont pas aussi méchans qu'on se le figure. Ils ont plus de conscience & d'humanité qu'un Bailli, qui frappe sur le pauvre comme sur une gerbe. Celui-ci s'endurcit au mal, à force d'en faire ; mais un foldat pense à une autre vie, parce qu'il est tous les jours face-à-face de la mort.

SCENE II.

Marcel, Geneviève, La Terreur, Fluet, (avec leurs armes & leur bagage).

La Terreur. Salut & fanté. La bonne mère, je vous amène des hôtes. Voici l'ordre. Trois hommes.

Marcel. Femme, prends le billet.

(Geneviève met le billet sur le dessus de la porte.)

Marcel. Messieurs, nous partagerions de bon cœur avec vous, si nous avions quelque chose : mais nous sommes de pauvres gens. Voici toute notre habitation ; cette grande chambre & une autre petite pour faire notre cuisine & pour coucher.

La Terreur. C'en est assez, vieux père. *(Il pose sur la table son sabre & son havresac.)* Allons, Monsieur le Cadet, mettez-vous à votre aise.

Fluet (d'un ton pleureur). Hu, hu ! Je suis trempé de la tête aux pieds ; & j'ai froid à ne pouvoir y tenir. Hu, hu, hu ! *(Il pose son bagage, en grelottant.)*

La Terreur. Bon ! ce n'est rien encore. Lorsque vous aurez un glaçon pendu à chacun de vos cheveux, c'est alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

Fluet.

Fluet. Je n'y tiens plus. Je suis Cadet : je n'irai pas sacrifier ma vie à traverser des marais à pied, comme un soldat. Si nous marchons après demain, & qu'il fasse le même temps, je prendrai, pour mon argent, un chariot, & je me ferai voiturier.

La Terreur. Oüï bien, on vous laissera faire. Croyez-vous être le seul qui ait de l'argent ? Il y en a tant d'autres qui se feroient traîner, si cela étoit permis ! Il seroit beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des chariots ! Comment vous trouverez-vous donc, lorsque, tout mouillé comme vous l'êtes, il vous faudra encore monter la garde ? Le tour revient souvent quand on est en quartier.

Fluet (pleurant encore en se regardant). Hu, hu ! Je n'ai pas un fil sur moi qui ne soit trempé.

La Terreur. Fi donc ! Pleurer ? Un soldat doit rire encore tant qu'il n'a que la moitié de sa tête à bas.

Fluet. Toute ma frisure qui est défaite ! Hu, hu, hu !

La Terreur. Ah ! voilà qui s'appelle un malheur.

Fluet. Il fait encore plus froid ici que dans les champs. (D'un ton dur, à Marcel.) Allons, vieux coquin, fais du feu.

La Terreur. C'est un brave homme, Monsieur le Cadet. Il a plus de soin de votre santé que vous ne pensez. Si la chaleur vous prenoit tout de suite, vous attraperiez un catarre.

Fluet. Je crois que vous voulez me faire crever. Je ne suis pas d'une race si dure que la vôtre. Vous êtes fils de roturier ; & il y a dix-huit mois que nous sommes nobles de père en fils. (A Marcel.) Feras-tu du feu, maudit paysan ?

La Terreur. Allons, bon papa, allons, faites du feu ; autrement le Roi va perdre un soldat.

Marcel. Messieurs, ce seroit de bon cœur. Je meurs de froid comme vous ; mais je n'ai pas un morceau de bois.

Geneviève. Ecoute, mon homme. Notre compère Thomas pourroit nous prêter quelques fagots pour l'amour de ces honnêtes gens. Va le prier de nous rendre ce service. Ce jeune Monsieur (en montrant Fluet) me fait peine au cœur. Dieu de bonté ! il n'est pas encore accoutumé à souffrir. Va, mon ami, le compère ne nous refusera pas.

Marcel. Eh bien, ouï, j'y vais.

SCENE III.

Geneviève, La Terreur, Fluct.

La Terreur. Maintenant, la bonne mère, songeons au dîner. Que nous donnerez-vous ?

Geneviève. Hélas ! mes bons Messieurs, il y a huit jours que nous ne vivons que de pain & d'eau ; & du pain même (*avec un profond soupir*), bientôt nous n'en aurons plus. La mauvaise récolte de cette année nous a entièrement ruinés. Il nous a fallu vendre tout ce que nous avions pour avoir du pain. Et maintenant que nous n'avons plus rien à vendre pour en avoir, quand nous aurons mangé le peu qui nous en reste, de quoi vivrons-nous ? Il n'y a que le bon Dieu qui le fait. N'allez pas croire au moins que je vous dise un mensonge. Venez, je vais vous conduire dans toute ma chaumière ; vous n'y trouverez que de la pauvreté. Je donne du fond de mon cœur autant que je puis. Mais aujourd'hui où en trouver pour moi-même ? Ah ! croyez-m'en : je ne prendrais pas sur moi la honte de recevoir des aumônes si j'avois le nécessaire.

La Terreur. Tranquillisez-vous, la bonne mère, tranquillisez-vous : je vous en crois. On voit bien à la mine des gens, lorsqu'ils disent la vérité.

Geneviève. Moi qui craignois tant de vous voir entrer chez nous ! soyez les bienvenus. Ah ! Marcel avoit bien raison. C'est chez les soldats qu'on trouve les meilleurs chrétiens. Ils font ce que les autres se contentent de prêcher.

La Terreur. Il faut tout dire. Il y a parmi nous des diables incarnés, qui épuisent toute leur bravoure dans les chaumières des paysans, & qui ne s'en trouvent plus ensuite en face de l'ennemi.

Geneviève. Oh ! vous n'êtes pas comme cela, vous, j'en suis sûre. Quel bonheur c'est encore pour moi de n'avoir que de bons soldats à loger lorsque je suis dans la peine !

La Terreur. Allons, Monsieur le Cadet, faites sauter quelque monnoie de votre bourse pour avoir de la viande,

& nous en régaler avec ces braves gens, puisqu'ils n'ont que du pain.

Fluet. Ouidà ! Est-ce que je suis venu ici pour festoyer ces misérables ? Je suis bien plus à plaindre. Ils sont nés pour souffrir, & non pas moi.

La Terreur. (*Bas à Geneviève.*) Voyez-vous ? C'est un de ces braves dont je vous parlois tout à l'heure. (*A Fluet.*) Croyez-vous donc que ce soit leur faute, si vous n'avez pas trouvé ici un bon feu ?

Fluet. Et faut-il que je souffre parce qu'ils sont dans la misère ?

La Terreur. Il falloit faire vos conventions en entrant au service, qu'on vous prépareroit, dans tous vos logemens, un lit de plume, un bon feu, une robe-de-chambre, & des pantouffles.

Fluet. Laissez là vos fornettes, ou je m'en plaindrai au Capitaine.

La Terreur. Vraiment, vous le connoissez bien, si vous croyez qu'on lui porte des plaintes comme à un Maître d'école. Allez, allez lui parler. Il vous apprendra mieux que moi à vivre en soldat. Celui qui veut réussir parmi nous, doit, avant tout, avoir un bon cœur. Qui aura de la compassion pour vous, si vous n'en avez pas pour les autres ? Mais voilà comme ils sont tous, ces nobles de deux jours ! Ils laissent la pitié dans les farraux de toile dont ils se dépouillent pour prendre des habits cousus d'or. Ils croiroient se dégrader de regarder les pauvres. N'avez-vous pas été bien aise que je me sois chargé de vos armes pendant toute la marche ? Fort bien. Vous n'avez qu'à les traîner vous-même une autre fois ; je ne m'en foucierai guère. Vous pourrez aussi nettoyer votre fusil. Je ne fais pas pourquoi je travaillerois pour vous.

Fluet (*en rechignant*). Ne me l'avez-vous pas promis ?

La Terreur. Je croyois que vous le méritiez. Il y aura aussi une garde à monter dans trois heures. Nous verrons comment vous vous en tirerez par le temps qu'il fait.

Fluet. Je n'y tiendrai jamais.

La Terreur. Fouillez donc à l'escarcelle.

Fluet. Et combien faut-il ?

La Terreur. Un écu. Pas un sou de moins.

Fluet. C'est bien cher. (*Il lui donne l'argent avec un air de regret.*)

La Terreur. Je le croyois dans vos entrailles, plutôt que dans votre bourse, tant vous avez eu de peine à le tirer. (*A Geneviève.*) Tenez, la bonne mère, ayez-nous de la viande, & quelques légumes. Votre mari sera du repas.

Geneviève. Ah! vous êtes trop bon. Le jeune Monsieur voudra-t-il aussi manger avec nous? S'il vous fréquente pendant quelque temps, il deviendra aussi un brave homme, j'en réponds.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

La Terreur, Fluet.

La Terreur. Voyez-vous? Si vous aviez fait les choses de bonne grâce, il ne vous en auroit coûté que la moitié. Voilà ce que l'on gagne à marchander avec le pauvre, tandis qu'à moitié prix on auroit pu encore avoir, par-dessus le marché, la bénédiction du Seigneur.

(*Il prend les armes de Fluet, & s'occupe à les nettoyer.*)

Fluet. Mais je n'ai pas mon argent pour les autres, mon papa entend que je le ménage.

La Terreur. Il vous a donc défendu de donner quelques secours aux malheureux?

Fluet. Rien pour rien, m'a-t-il dit en partant. Ne paye que ce que l'on fera pour ton service, & tâche d'avoir toujours bon marché,

La Terreur. Vous lui obéissez à merveille, à ce qu'il paroît. Pour moi, je n'aurois pu trouver de goût à rien aujourd'hui, si j'avois vu ces pauvres gens endurer la faim.

Fluet. On voit bien que vous n'avez jamais été riche. Il faut aller dans les grandes maisons pour voir comment on doit se comporter envers les pauvres. Quand vous verrez faire l'aumône, regardez si ce ne sont pas des gens du peuple plutôt que des Seigneurs. Il nous conviendrait bien de nous arrêter devant de la canaille, couverte

de

de haillons. Si elle devenoit un jour à son aise, qui trouveroit-on pour nous servir ?

La Terreur. Est-ce que c'est mon devoir de nettoyer vos armes ?

Fluet. Puisque je vous paye ? Si vous ne le faites pas, j'en trouverai mille à votre place.

La Terreur. Cela n'est pas sûr. Pensez-vous qu'un brave soldat veuille être, pour quelques sous, le valet de gens de votre espèce ? Nous avons de l'honneur dans l'ame, & nous savons nous contenter, au besoin, du pain de munition. Avec cela, on se moque des riches & de leur argent. Si j'avois encore le vôtre, vous verriez. Mais patience, je parlerai à mes camarades, & je vous attends à la première garde.

Fluet. Oh ! je ne la monterai pas long-temps. Mon papa va bientôt m'acheter une enseigne.

La Terreur. Ce ne fera pas au moins dans notre régiment. Nous avons un brave Colonel, qui ne prend ses Officiers que parmi les vrais soldats, & non parmi des femmelettes comme vous.

Fluet. Eh bien, j'irai dans un autre.

La Terreur. A la bonne heure. Mais, croyez-moi, retournez plutôt auprès de votre maman : ou, si vous pouvez tout acheter, faites une bonne emplette de courage. C'est la chose la plus nécessaire dans notre métier.

Fluet. Moi, n'ai-je pas de courage ? J'ai appris un an à faire des armes.

La Terreur (branlant la tête). Contre les lièvres peut-être, mais non contre l'ennemi. Il faut là une bonne conscience que vous n'avez pas, puisque vous traitez les pauvres comme des chiens. Vous ne ferez pas mieux que tous ceux de votre trempe, qui viennent passer un an au service, & puis se retirent dans leurs terres, pour raconter leurs prouesses, quoiqu'ils se soient toujours tenus cachés derrière le bagage.

SCENE V.

La Terreur, Fluet, Geneviève.

Geneviève (à la Terreur). Tenez, mon cher Monsieur, voici de la viande. Voilà encore des légumes que le jardinier du château m'a donnés. Je suis bien aise d'avoir quelque chose à vous rendre. A qui faut-il le remettre ?

La Terreur. Gardez-le, ma bonne mère, ce sera pour boire. Est-ce que vous ne prenez pas de vin ?

Geneviève. Il y a dix ans que je n'en ai bu, hélas ! depuis que mon fils est parti.

La Terreur. Eh bien, cela vous donnera des forces.

Geneviève. Mon fils est soldat comme vous.

La Terreur. Soldat ? Et dans quel régiment ?

Geneviève. Bourbonnois.

La Terreur (avec vivacité). Et comment s'appelle-t-il ?

Geneviève. George Marcel. Dieu fait s'il vit encore. Il y a quatre ans que nous n'avons reçu de ses nouvelles.

La Terreur. Tranquillisez-vous, bonne femme, il est encore vivant.

Geneviève. Est-ce que vous le connoissez, mon cher Monsieur ?

La Terreur (embarrassé). Je ne fais guère ; mais il doit être plein de vie, puisqu'il a de si honnêtes parens.

Geneviève. Ah ! ce n'est pas une raison. Les braves gens sont ceux que le bon Dieu éprouve les premiers. Et cependant, notre fils est le seul bien que nous ayons au monde.

Fluet. Oûi vraiment, un soldat vous serviroit de beaucoup.

La Terreur. Et qu'en savez-vous, pour le dire ? Vous ignorez tout ce qu'un homme peut faire avec un bon cœur. Allez, bonne mère, posez tout cela. Quand votre mari apportera du bois, nous mettrons le pot au feu.

feu. (*Bas à Geneviève.*) Le troisième soldat que nous attendons est un peu dur. Si on le faisoit attendre, il pourroit nous quereller.

Geneviève. Mon cher Monsieur, je ne puis rien faire que mon homme ne soit de retour. Je me repose sur vous. Vous trouverez de bonnes paroles pour nous excuser.

La Terreur. Oh! il ne se laisse pas mener par des paroles. Et puis il est caporal: c'est mon supérieur. Je ne lui parle pas comme je voudrois.

SCENE VI.

La Terreur, Fluet, Marcel, Geneviève.

Marcel (*jetant une charge de bois à terre*). Allons, voici des fagots. Je vais vous allumer du feu.

Geneviève. Oui, mon homme, dépêchons-nous. Il doit nous venir un Officier; & il n'est pas commode, à ce que dit Monsieur.

Marcel. Comment? Un Officier chez nous?

La Terreur. Quand je dis Officier, il lui faut encore un grade; mais il y montera. Il a quelques ordres à donner dans la compagnie, sans quoi il feroit déjà ici. Allez, allez échauffer le foyer.

Fluet (*poussant Geneviève*). Parbleu, il est bien temps! Hâtez-vous donc, vous dis-je.

Geneviève. J'y vais, j'y vais.

(*Elle est prête à sortir.*)

SCENE VII.

La Terreur, Fluet, Marcel, Geneviève, George.

George (en entrant). Allons, allons, vîte à dîner.

Marcel. Hélas! Monsieur, nous n'avons rien de prêt encore.

George. A quoi diantre vous amusez-vous?

Geneviève (bas à la Terreur). Mon cher Monsieur, parlez-lui, je vous en prie, pour qu'il ne se fâche pas?

Marcel (à George). Ce n'est pas notre faute, je vous en assure. Demandez à votre camarade.

La Terreur (bas à George). Finis ce badinage, & tire-les de peine. (*Haut à Geneviève.*) Bonne mère, regardez-le bien.

George. Est-ce que vous ne me reconnoissez pas?

(*Marcel & Geneviève le considèrent attentivement.*)

Marcel. Ma femme, ne sens-tu rien dans ton cœur?

Geneviève (dans une incertitude où perce la joie, regarde tantôt Marcel, tantôt George). O mon Dieu! seroit-ce lui?

George. Oûi, c'est moi, c'est moi, ma mère. Quel plaisir de vous revoir, mes chers parens!

Marcel. Est-il possible, mon fils? Oh, fois le bienvenu mille fois!

Geneviève (l'embrassant). Je te revois donc avant de mourir. La joie ne me laisse pas respirer.

Marcel. Comment as-tu donc fait pour vivre encore? Mon cher fils, il y en a tant qui sont morts! & toi, tu es échappé!

George. On ne m'a pourtant jamais vu en arrière de mon devoir. C'est à vos prières sans doute que je suis redevable d'avoir été épargné par la mort. Mais comment avez-vous vécu, mes chers parens? Je suis chez vous en quartier. Vous n'êtes pas fâchés de ce logement peut-être?

Marcel. Peux-tu nous le demander? Depuis que tu nous as quittés, mon cher fils, nous n'avons jamais eu tant de joie.

Geneviève (à la Terreur). Vous m'aviez dit que c'étoit un caporal que vous attendiez?

La Terreur. Et c'est bien vrai aussi.

Marcel. Juste Ciel! tu t'es avancé? Comme cela s'est-il fait? Tu ne savois pas lire.

George. Mon Capitaine me l'a fait apprendre.

Marcel. O ma femme, quel honnête homme cela doit être!

Geneviève. Qu'on vienne nous dire ensuite que les gens de guerre ne sont pas de braves gens!

La Terreur. Il n'en restera pas là, je vous en réponds. (*A George.*) Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous coucherions aujourd'hui dans ton village?

George. Camarade, j'étois si plein de ma joie, que je ne pouvois parler.

Geneviève. Combien resteras-tu avec nous?

George. Trois jours, ma mère. Nous faisons halte ici.

Marcel. Oh! c'est bon, mon cher fils. Nous aurons le temps de nous dire bien des choses.

Fluet. Au diable! Personne ne veut donc allumer le feu? Je pense qu'il en seroit temps, depuis une heure.

Geneviève. Dans un moment, Monsieur.

La Terreur (à Geneviève). Restez auprès de votre fils, la bonne mère. Je vais battre le briquet, & faire la cuisine. (*A Fluet.*) Quand vous seriez à demi gelé, la joie de cette famille devroit vous réchauffer. Mais vous n'êtes pas capable de la sentir. Venez avec moi, je vais vous conduire dans quelque maison du voisinage, jusqu'à ce que la chambre soit plus chaude. Sinon, prenez votre parti de vous-même.

Geneviève. Oûi, je vous en prie, mon cher Monsieur. Notre voisin, à main droite, a une grande cheminée où l'on peut se dégourdir plus à son aise.

Fluet. Vraiment oûi, j'irai encore m'exposer à l'air, pour arriver là plus tranq.

La Terreur. Il n'y aura pas ici de chaleur d'une bonne heure, & vous acheveriez de geler. Venez, venez.

Fluet (en pleurant). Je crois qu'on l'a fait exprès de me donner le plus mauvais logement du village.

La Terreur. Oûi, pour ceux qui sont toujours restés assis dans leur fauteuil, les pieds sur la cendre.

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

Marcel, Geneviève, George.

George. Ce garçon-là s'imagine qu'il en est dans le monde comme dans sa maison, où sa maman ordonnoit aux valets de fuivre tous ses caprices.

Geneviève. Y a-t-il long-temps qu'il est soldat ?

George. Trois semaines. C'est sa première marche. Mais asseyons-nous, mes chers parens. Racontez-moi quelque chose de notre village. Que fait ma chère Madeleine ?

Geneviève. Elle a déjà quatre enfans.

George. Que me dites-vous ?

Marcel. Tu ignores peut-être qu'elle a épousé le jardinier Thomas ?

George. Elle n'a donc pas voulu m'attendre ?

Geneviève. Il y a dix ans que tu es parti. Elle en a passé quatre à te pleurer.

George. Mais comment est-elle ? Vit-elle au moins heureuse ?

Geneviève. Elle est encore plus misérable que nous ; & ses enfans ne pourront, de quelques années, gagner leur vie.

George. Vous n'êtes donc pas à votre aise, vous autres ?

Geneviève. Hélas ! mon cher fils, nous ne favons jamais la veille où nous prendrons le pain du lendemain.

George. Juste Ciel ! que m'apprenez-vous ?

(Les deux vieillards se mettent à pleurer, sans répondre.)

Parlez donc. Comment cela est-il possible ?

Marcel. Tu as raison de t'en étonner. Tu fais que nous avons toujours été laborieux, & que nous ne faisons pas comme les trois quarts de ceux du village, qui ne favent pas ramasser pour l'hiver. Nous nous étions toujours si bien conduits, lorsque tu étois encore avec nous, que personne n'avoit un sou de dette à nous demander. Notre Ferme étoit pourvue de bétail ; & nous avions toujours quelques deniers en réserve, pour les besoins inattendus. Mais, mon cher fils, tout cela ne tarda guère à changer après ton départ. Nous avons beau travailler, nous vîmes bientôt qu'il nous manquoit deux bras

bras diligens. J'étois obligé d'épuiser mes forces pour tenir nos terres en bon état. La foiblesse vint avec l'âge. Dans le temps où nous aurions dû nous réjouir d'avoir élevé notre fils, nous fûmes obligés de prendre un valet de charrue pour payer nos charges, & nous soutenir. Il vint de mauvaises années, nous fîmes des dettes; &, depuis cinq ans, nous avons tout fondu.

Geneviève. Nous sommes encore en arrière de trente écus envers le Seigneur. Il nous est impossible de les payer! & chaque jour nous attendons qu'on nous chasse de notre chaumière, pour nous envoyer mendier notre pain.

Marcel. Dieu fait pourtant si c'est notre faute. Nous avons sûrement assez travaillé toute notre vie pour avoir du pain dans la vieillesse: & nous l'aurions en abondance si des méchans n'avoient mis leur plaisir à nous rendre malheureux.

George. Juste Ciel! devois-je craindre de vous trouver dans une pareille situation? Mais qui sont les méchans hommes dont vous vous plaignez?

Marcel. Le Bailli seul, mon fils. C'est lui qui fait toute notre misère. C'est sur lui que nous pouvons crier vengeance du fond de notre cœur. S'il ne t'avoit fait soldat, nous n'aurions pas ainsi perdu notre bien, qui nous avoit coûté tant de sueurs & de peines.

George. Il faut que la terre fournisse des hommes au Roi: & ce n'est pas la faute du Bailli si le fort m'est tombé.

Geneviève. Tu le crois, mon fils? Apprends que c'étoit une tromperie de sa part. Tu fais qu'il a toujours été notre ennemi. Cependant, de toute notre vie, nous ne lui avons fait aucun mal.

Marcel. C'est qu'il m'en vouloit de n'avoir pu lui prêter de l'argent, lorsqu'il n'étoit encore que simple Clerc du Greffier, & qu'il n'avoit pas un habit entier sur le corps. Je me suis bien aperçu que sa haine venoit de ce moment.

Geneviève (à George). C'étoit au fils aîné d'Antoine de marcher à ta place. Son père, à prix d'or, gagna le Sergent de milice & le Bailli. Il l'a déclaré en mourant; & on l'a vérifié sur le registre de l'Inspecteur. Le Bailli auroit été démis, si ton père n'avoit intercédé pour lui.

(*A Marcel.*) Il falloit le laisser punir. Il n'auroit eu
que

que ce qu'il méritoit. Nous ne serions peut-être pas aujourd'hui si malheureux.

Marcel. Eh ma femme! qu'y aurions-nous gagné, quand il auroit payé l'amende? Notre fils seroit resté soldat, & le Bailli auroit été encore plus acharné contre nous. On empire son mal à se plaindre de la justice: elle trouve toujours à se venger. Les choses se feroient arrangées de manière que nous aurions eu tout le tort sur nous, & qu'on nous auroit fermé la bouche pour jamais.

Geneviève. Sa punition ne restera pas en arrière. Il faudroit qu'il n'y eût pas un Dieu dans le Ciel; & nous pouvons mourir tranquilles là-dessus. (*Avec un profond soupir.*) Seulement, si nous n'avions pas de dettes!

SCENE IX.

Marcel, Geneviève, George, La Terreur.

La Terreur. Bon. Je viens de pourvoir au Cadet. La mère, montrez-moi un peu où je ferai la cuisine. Vous pourrez après cela rester auprès de votre fils, j'aurai soin de tout.

Geneviève. Grand merci, mon cher Monsieur, je vais vous aider.

La Terreur. Non, non, je m'en charge tout seul. Vous ne sauriez pas faire cuire comme il faut pour des soldats.

Geneviève (prête à sortir). Oûi, mon fils, voilà ce qui nous est arrivé de t'avoir perdu: nous n'avons plus d'autre espérance que l'aumône. Je frissonne d'y penser. Vivre d'un morceau de pain qu'on mendie! (*Elle sort, en pleurant, avec la Terreur.*)

SCENE X.

Marcel, George.

George (troublé). N'est-il pas vrai, mon père? Ma mère dit les choses pires qu'elles ne sont, comme font toujours les femmes?

Marcel. Non, mon fils, elle n'a pas dit un mot hors de la vérité. Il ne nous est pas seulement resté, de la dernière récolte, de quoi semer notre petit champ. Il a fallu tout vendre pour vivre. Nous devons des droits au Seigneur, qui veut absolument être payé, à ce que dit le Bailli; mais où le prendre? Notre chaumière va être vendue. Mon cher fils, tu n'hériteras pas un tuyau de paille de ton père.

George. Oh! si vous aviez seulement de quoi subsister, je ne m'embarasserois guère de ce qui me regarde. Quand je ne pourrai plus servir, le Roi me nourrira jusqu'à la mort. J'ai donné, l'année dernière, de mon pain à des payfans que la faim chassoit dans la ville; j'ai pensé mille fois à vous, mais je ne croyois pas que vous fussiez aussi à plaindre. Je me réjouissois tant de vous voir! &, aujourd'hui que je vous vois, c'est dans la plus affreuse misère! Je n'ose lever les yeux sur vous.

(Marcel lui tend les bras, & ils s'embrassent en pleurant amèrement.)

(Après une courte pause.)

Si je pouvois encore faire quelque chose pour vous soulager! Voici tout ce que je possède. Je vous le donne avec des larmes, parce que je n'ai rien de plus à vous donner.

Marcel. Que Dieu te le rende au centuple, mon cher fils! Nous avons là de quoi vivre deux jours!

George. Rien que deux jours! Mais comment le Seigneur peut-il être si impitoyable de vous faire vendre votre chaumière, & de vous rendre mendians pour trente écus? Ne pourroit-il pas prendre patience? Que gagne-t-il à perdre ses vassaux? Je ne crois pas qu'il en trouve de plus honnêtes que vous.

Marcel. Voilà ce qui arrive, lorsque les Seigneurs ne viennent pas sur leurs terres. Nous n'avons pas vu Mon-

fieur

fieur le Comte depuis que son père est mort. Il reste à la ville, & laisse faire au Bailli, qui ne fait que des mendiants. Il sentira trop tard qu'il auroit mieux valu pour lui de venir voir, de ses yeux, si tout va comme on lui en fait le récit. Les autres Seigneurs du voisinage vinrent l'année dernière dans leurs châteaux; ils virent la misère des payfans & les prirent dans leurs bras, mais le nôtre ne se met pas en peine de nous. Dieu me le pardonne! Il faut encore prier pour lui, lorsqu'il nous écorche jusque par dessus les oreilles. Le dernier terme est à demain: tu entendras comme le Bailli fait crier; il doit venir aujourd'hui.

George. C'est bon: je lui parlerai. Je lui dirai peut-être à l'oreille deux mots qui le rendront plus traitable. On assure que le Roi doit passer ici. S'il y vient, il faut que vous alliez lui parler vous-même, & que vous lui représentiez votre état.

Marcel. Moi, dis-tu, parler au Roi? Je ne pourrois jamais lui lâcher un mot. Je ferois comme une pierre en sa présence.

George. Ne craignez pas, il vous rendra bientôt la parole. J'étois une fois en sentinelle près de lui; il vint des payfans qui vouloient lui parler. Ils se regardoient les uns les autres, & ne pouvoient ouvrir la bouche. Que voulez-vous, mes enfans, leur dit-il avec amitié? ils lui donnèrent un écrit qu'il se mit à lire; &, lorsqu'il l'eut achevé, il les questionna de manière à les mettre à leur aise. Ils commencèrent aussitôt à jaser avec autant de confiance que s'ils avoient parlé à leurs femmes. Il ne les quitta pas qu'ils n'eussent tout dit. Vous n'avez jamais vu son pareil de votre vie. Il y auroit de quoi s'épuiser à dire sa louange.

Marcel. Que me dis-tu?

George. Croyez-moi. J'aimerois mieux avoir à lui parler qu'à plusieurs de nos Sous-lieutenans.

Marcel. Voilà ce qui s'appelle un Roi!

George. Il ne peut pas y en avoir de meilleur. Savez-vous ce que je ferai, mon père? Je veux aller prier notre Fourrier qu'il nous dresse un mémoire; & quand vous devriez l'aller présenter à six lieues, ne vous laissez pas manquer cette consolation. Pourvu qu'il vienne seulement!

Marcel. Et quelle feroit ta pensée, mon fils ?

George. Nous verrons demain. Mais j'ai toujours ouï dire qu'il valoit mieux avoir à faire aux Grands qu'aux petits. Allons faire un tour dans le village.

(Il prend Marcel par la main, & sort avec lui.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

George met le couvert, Marcel avance des sièges, Geneviève essuie des assiettes de bois, Fluet entre, & ensuite La Terreur.

Geneviève. NOUS n'avons que trois assiettes.

George. Cela ne fait rien pour manger.

Fluet (tirant un couteau à gaine). Mais il faut que j'aye une assiette, moi.

George. Rien de plus juste. Vous en aurez une aussi.

Fluet (d'un air mécontent). Oui, de bois !

La Terreur (portant un plat de soupe). Si vous avez tant soit peu d'appétit, vous la trouverez excellente. Quand ceci fera gobé, j'ai encore autre chose à vous servir. *(Il sort.)*

Marcel. Ce bon Monsieur se donne bien de la peine.

George. Vous ne le connoissez pas, mon père. Après le plaisir de se battre, il n'en a pas de plus grand que celui de faire la cuisine.

La Terreur (revient avec une terrine pleine de viande & de légumes). Allons, asseyons-nous. *(On s'assied.)* Cela doit être exquis. Eh bien, est-ce qu'on n'ose pas y toucher ? Il n'est point de bonne soupe sans cuiller, ai-je toujours entendu dire. Voici la mienne. *(Il tire une cuiller & un couteau.)*

Marcel.

Marcel. Ah ! j'en fais bien aise ; car nous n'en avions que pour trois.

La Terreur (à Fluet). Eh bien, Monsieur le Cadet, comment vous trouvez-vous à présent ? Vous êtes servi comme un Prince, au moins.

Fluet (d'un air dédaigneux.) Oh ! oui.

(*Ils mangent.*)

Geneviève (à Marcel). Voilà une excellente soupe, mon ami.

Marcel. Il y a long-temps que nous n'avions rien mangé de si bon.

George. Tâchez de vous en bien régaler.

La Terreur. Ne vous contraignez pas, Monsieur le Cadet, léchez-vous-en les doigts.

Fluet. Si vous aviez ici des œufs frais ?

La Terreur. Les poules n'ont pas pondu aujourd'hui dans le village ; & la soupe saura bien descendre, sans qu'on vous graisse le gosier.

George. Il faut vous accoutumer à cette cuisine. Vous en trouverez rarement de plus friande dans les marches.

Geneviève. Nous ne souhaiterions rien de meilleur pour toute notre vie. Encore n'en demanderois-je pas tous les jours, seulement les dimanches.

George (desservant le plat à soupe). Maintenant, passons au ragoût.

La Terreur (à Marcel). Vous n'avez pas d'affiette, bon père ?

Geneviève. Oh, ne vous inquiétez pas, nous mangerons dans la même.

La Terreur. Tenez, voici la mienne.

Marcel. Non, non ; que faites-vous ? Et où mangeriez-vous donc ?

La Terreur. Oh ! je saurai bien m'en faire une. (*Il coupe un long morceau de pain, le retourne, & met la viande dessus.*) Voyez-vous ?

George (en fait de même). S'il nous falloit attendre des affiettes pour nos repas !...

La Terreur (à Fluet qui le considère avec surprise). Cela vous étonne ? Vous verrez bien autre chose. Il faut voir un soldat dormir sur une pierre, les poings fermés.

George. Pourquoi ne mangez-vous pas, mon père ?

Marcel. Ah !

La Terreur. Qu'avez-vous donc à soupirer ?

Marcel. C'est que ce seroit à moi de régaler mon fils ; & je n'ai pas même un morceau de pain à lui offrir. Il faut que je le nourrisse aux dépens d'un autre. Cela me fait de la peine.

La Terreur. Bon ! il n'y faut pas penser.

Geneviève. Lorsque les enfans retournent chez leurs pères, c'est pour en recevoir des bienfaits ; & toi, quand tu viens nous retrouver après dix ans, c'est pour nous voir à ta charge & à celle de tes amis.

George. Ma mère, ne vous faites pas ces reproches, ou je ne pourrai plus rien manger.

La Terreur. Attends, camarade, j'y fais un remède. *(Il prend une tasse, & boit ; il la remplit de nouveau, & la présente à Marcel.)* Vous pouvez en boire en sûreté. Allons, bon papa, ensuite vous, la mère, & puis votre fils. Ne pensez plus au chagrin ; ne songeons qu'à nous goberger. Eh bien donc ? Lampez-moi ce nectar. Je souhaite que vous le trouviez aussi bon que moi.

Marcel. Ma femme, joins ton cœur au mien. Que Dieu donne mille joies à notre bienfaiteur ! *(Il boit)*

Geneviève. Et qu'il donne à notre fils, dans sa vieillesse, des jours plus heureux que les nôtres ! *(Elle laisse tomber quelques larmes.)*

La Terreur (lui versant à boire). Que signifie cela de pleurer ? Vous allez gâter tout notre régal.

Geneviève (après avoir bu, donne la tasse à George). Tiens, mon fils. *(à la Terreur :)* Que Dieu vous paye ce vin ! il m'a tout réjoui le cœur.

La Terreur. Bon ; j'en suis bien aise. Mangez encore un morceau, vous le trouverez cent fois meilleur après.

(Il verse à boire à George.)

George (à la Terreur). Camarade, jusqu'à ma revanche En attendant, je te remercie de tout le bien que tu fais aujourd'hui à mes parens.

La Terreur. Palsambleu, vous m'allez donner de l'orgueil. Vous buvez tous à moi, comme si j'avois gagné une bataille.

Marcel. Vous le méritez bien aussi. Vous n'avez rien de trop ; &, par amitié pour mon fils, vous nous servez un si bon repas !

Geneviève. Un hypocrite ne peut faire moins que de remercier de la bouche ; mais nous, c'est du fond du cœur, aussi vrai qu'il y a un Dieu, & que nous sommes pauvres.

La Terreur. Oh je le crois, je le crois. Mais qu'ai-je donc fait de si merveilleux ? Ah ! si je pouvois vous tirer entièrement de peine, voilà ce qui me rendroit fier. Mais pour cette bagatelle, qu'il n'en soit plus question, je vous prie. (*Il verse à boire à Fluet.*) Tenez, je gage que vous n'avez jamais trouvé le vin si bon de toute votre vie.

Fluet (après avoir bu). Ouï, pas mauvais.

La Terreur. Vous en parlez bien froidement, Monsieur le Cadet. Que direz-vous, après cela, de ma casserole ; Il m'a semblé voir cependant que vous y avez fait honneur.

Fluet. Je n'imaginois pas y trouver tant de goût.

La Terreur. J'en étois sûr. Nous verrons, quand ce sera votre tour, si vous saurez vous en tirer aussi bien.

Fluet. Ouïdà ! vous pensez que j'irai vous faire la cuisine ?

La Terreur. Pourquoi non ? Je la fais bien, moi. Je vous prendrai à mon école.

Fluet. Est-ce que c'est du métier d'un soldat ?

La Terreur. Comme s'il étoit rien qui n'en fût ! Il faut qu'un soldat soit tout au monde, Cuisinier, Tailleur, Médecin, Forgeron ; tout enfin.

(*On entend frapper à la porte.*)

Geneviève. O mon Dieu ! qui est-ce donc qui nous arrive encore ?

George. Ne craignez rien, ma mère, c'est qu'on vient faire la visite.

SCENE II.

Marcel, Geneviève, George, Fluet, La Terreur, un Capitaine, un Fourrier.

Le Fourrier (avec des tablettes à la main). Combien êtes-vous ici ?

George (en se levant). Trois.

(*Tout le monde se lève.*)

Le

Le Capitaine. C'est bon. Restez assis, enfans, restez assis. Et vous aussi, bonnes gens, remettez-vous. Point de cérémonies. Je suis charmé du calme & de la cordialité qui règnent dans votre maison. Avez-vous des plaintes à faire contre vos soldats ?

Marcel. Oh non ! Monsieur, pourvu qu'ils n'en ayent pas contre nous.

Le Capitaine (à George). Etes-vous content de vos hôtes ?

George. Mon Capitaine, je suis chez mon père : c'est à mes camarades de répondre.

La Terreur. Nous avons tout ce qu'il nous faut.

Le Capitaine (se tournant vers Marcel). Quoi ! c'est votre fils ? Vous avez là un si bon sujet, que vous devez être aussi un honnête homme.

Marcel. Hélas, Monsieur ! c'est toute ma richesse.

Le Capitaine. N'avez-vous pas de la satisfaction de votre fils ?

Marcel. Oh ! si ses Supérieurs pouvoient en être aussi contents !

Geneviève. Il a toujours été près de nous un brave garçon. Il nous a obéi au moindre signe : & celui qui est soumis à ses parens, doit l'être aussi à ses Supérieurs.

Le Capitaine. Je puis vous le dire, il est aimé de tout le régiment. Ses officiers l'estiment, & ses camarades donneroient leur vie pour lui. C'est la première fois qu'il entend son éloge de ma bouche : mais je ne puis le taire dans une pareille occasion. Le bon témoignage qu'on rend d'un enfant est la plus grande récompense des pères ; & la joie des pères est pour les enfans l'encouragement le plus fort à persister dans le bien. (*Il regarde autour de lui.*) Je crois que votre situation n'est pas des plus heureuses ; mais vous êtes riches dans votre fils. Il fait honte à ceux dont l'éducation a ruiné leurs familles. Vous n'avez pas encore goûté toute la joie qu'il peut vous donner. Si vous vivez de longues années, il sera le soutien de votre vieillesse.

George. Je vous remercie, mon Capitaine, de m'avoir réservé cette louange pour l'oreille de mes parens. Je me comporterai de manière qu'ils n'aient jamais rien à perdre de la joie que vous leur causez.

Le Capitaine. Vous n'avez qu'à vous conduire comme vous avez fait jusqu'à ce jour.

Marcel.

Marcel. Oh Monsieur ! le cœur me fond de plaisir.

Geneviève. Je serois encore bien plus heureuse, si vous le laissiez auprès de nous. Ne pourriez-vous pas arranger cela, Monsieur le Capitaine ?

Marcel. Que demandes-tu là, ma femme ? Veux-tu qu'il meure de faim à notre côté ? (*En montrant la Terre au Capitaine.*) C'est Monsieur qui a bien voulu payer ce repas, autrement nous n'aurions trouvé rien sur notre table. La mauvaise récolte nous a entièrement ruinés. Et puis Monseigneur le Comte...

Le Capitaine. C'est un homme sans cœur ; je le connois. Il se livre aux plus affreuses débauches dans la capitale ; & il laisse ses vassaux mourir de faim. Je n'ai trouvé nulle part tant de misère que dans ses terres. Les gens les plus riches (& c'est beaucoup dire) blâment son insensibilité. Consolez-vous, bons vieillards, vous trouverez bientôt des ressources, & l'on vous estimera plus que lui. Tenez, voici quelques légers secours. (*Il jette une pièce d'or sur la table.*) Plût à Dieu que j'eusse tout l'argent qu'il prodigue à ses vices ; je ferois mon bonheur de vous enrichir. Mais je ne vis que de ma paye, & je ne puis rien faire de mieux pour vous. George, voilà ce que tu as mérité à tes parens par ta bonne conduite. Retenez bien cela, Monsieur le Cadet. C'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à un homme.

George. Ah, mon Capitaine, si vous saviez de quel prix ce présent est pour nous dans le moment ! Non, de toute ma vie, je ne pourrai m'acquitter envers vous.

Marcel. Il n'est que Dieu qui puisse vous en payer.

Geneviève. Qu'il vous accorde une longue vie ! Quand j'aurois dix enfans, je vous les donnerois tous avec joie.

Le Capitaine. Bonne femme ! vous me rendez bien largement ce que je fais pour vous. Un enfant est d'un prix inestimable aux yeux de sa mère, & vous m'en donneriez dix ! Si votre indigne Seigneur pouvoit connoître la volupté de la bienfaisance, combien il pourroit rendre ses plaisirs dignes d'envie ! Mais j'interromps votre dîner. Continuez, je vous prie. Adieu ; je vous verrai encore avant de partir. (*Il sort.*)

Le Fourrier à Fluet. La garde va bientôt se relever. Tenez-vous prêt. (*Il sort.*)

SCENE III.

Marcel, Geneviève, George, Fluet, La Terreur.

(Tous demeurent pendant quelque temps pensifs & immobiles, excepté Fluet qui continue de manger.)

La Terreur (se versant à boire). Vive notre Capitaine!

George. Oh oui, qu'il vive! C'est lui qui nous sauve de la mort.

Marcel (joignant les mains, & les laissant tomber de surprise). Il me m'avoit jamais vu, & il me donne la première fois une pièce d'or! Qui auroit attendu cela d'un étranger, quand ceux qui nous connoissent sont si impitoyables?

Geneviève. On le diroit un prince *(Elle regarde la pièce d'or qui est sur la table)*. Combien cela peut-il valoir, mon ami? Il faut qu'il y en ait pour bien de l'argent!

Marcel (en la serrant dans ses mains). Bon Dieu! aurois-je pu croire que je me ferois jamais vu tant de bien dans une seule pièce? T'y connois-tu, mon fils?

George. Non; elle est trop grande pour que j'en sache la valeur.

La Terreur. Elle doit valoir plus d'un louis; mais je ne fais pas au juste.

Fluet (au premier coup d'œil qu'il y jette). C'est un louis double. Le peuple ne connoît pas cela.

La Terreur. Nous ne sommes pas nés au milieu de l'or comme vous. Cela vaut donc seize écus?

Geneviève. Seize écus! Oh mon cher homme! la moitié de notre dette! Pourvu que le Bailli s'en contente en attendant!

Marcel. J'espère qu'avec cet à compte il nous donnera du répit.

Geneviève. Crois-tu? O mon Dieu! je ferois bien contente de ne manger que du pain jusqu'à la moisson, si nous pouvions garder notre cabane.

George. Ne vous embarrassez pas, ma mère, j'y pourvois.

Marcel. Nous craignons tant un logement de soldats ! & ce sont des soldats qui sont nos Anges ! Que Dieu soit loué pour ce repas, & pour les secours qu'il nous a envoyés !
(*Tous se lèvent.*)

Fluet. Il faut que j'aille à la garde maintenant.

La Terreur. Tenez, voilà vos armes. (*Il lui décroche sa giberne, & le charge de son bagage. Fluet sort.*) A présent je vais remettre les choses comme je les ai trouvées. (*Il veut desservir la table.*)

Geneviève (lui retenant les bras). Oui, ce feroit bien à moi de vous laisser faire ! Reposez-vous ; je vais tout arranger. N'est-ce pas assez que vous ayez fait la cuisine ?

La Terreur. Non, non, c'est encore de mon emploi. Je veux que vous parliez toute votre vie du jour où j'ai été en quartier chez vous.

Marcel (à la Terreur). Mon cher Monsieur, que je boive encore une fois. Je trouverai le vin meilleur que tout à l'heure, à présent que j'ai de l'or dans ma poche.

La Terreur. Buvez, buvez, bon homme. Il n'y a jamais rien à laisser dans une bouteille (*En frappant sur son ventre*). Ceci est notre meilleur buffet. Il faut suivre le commandement qui dit de ne pas s'inquiéter du lendemain.

(*George pousse la table. La Terreur lève la nappe, & emporte les plats & les assiettes dans l'autre chambre.*)

Geneviève. Je ne suis plus étonnée que les femmes aiment tant les soldats. Il n'y a point de meilleurs maris ; ils font toute la besogne. Il faut que je le suive, autrement il se mettroit à laver les assiettes. (*Prête à sortir, elle se retourne au bruit que fait Thomas en entrant.*) Ah ! voici notre frère ; voyons s'il reconnoitra son neveu.

SCENE IV.

Marcel, Geneviève, George, Thomas.

Geneviève (à Thomas). Tiens, regarde ce joli garçon. Ne va pas le prendre pour un simple soldat, au moins. (*A George.*) Et toi le reconnois-tu ? C'est ton oncle Thomas.

George.

George (s'avançant vers lui). Que je vous embrasse, mon cher oncle !

Thomas (étonné). Moi, ton oncle ? Mais...mais...mais oui, c'est lui-même. Eh ! fois le bienvenu, mon neveu. (*Il l'embrasse.*) On n'a pas besoin de demander comment tu te portes.

George. Je souhaite que vous vous portiez aussi bien que moi.

Geneviève. Et si tu savois tout ce qu'en dit son Capitaine ! Pourquoi ne puis-je rester ici pour te conter tout cela ? Mais il faut que j'aille de l'autre côté ; car notre cuisinier m'arrangeroit toute la maison.

SCENE V.

Marcel, Thomas, George.

Thomas. Mon cher neveu, je me réjouis de tout mon cœur de te voir. Cependant tu ne pouvois venir dans un temps plus malheureux. Nous sommes aussi pauvres que si le pays avoit été mis au pillage.

Marcel. Et notre méchant Bailli qui achève encore de nous sucer le peu de sang qui nous reste !

George. Il n'a plus de mal à vous faire. Vous pouvez lui payer la moitié de votre dette ; & il faudra bien qu'il attende pour le reste. N'y pensons plus, je vous prie.

Marcel (montrant le double louis à Thomas). Tiens, mon frère, vois ce que mon fils m'a procuré.

Thomas (à Marcel). Que dis-tu ? (*A George.*) Est-ce de tes épargnes, ou de quelque butin ?

George. De l'un ni de l'autre. Mon Capitaine en a fait présent à mon père.

Marcel. C'est toujours à mon fils que j'en ai l'obligation. Le Capitaine ne me l'a donné qu'à cause de sa bonne conduite.

Thomas. Je m'en réjouis d'autant plus ; car, pour épargner, on doit se refuser bien des choses : & , pour ce qui est du butin, nommez-le comme vous voudrez, Messieurs les Soldats, c'est toujours de vilain argent, qui ne doit jamais profiter.

George. J'ai toujours pensé de même. Je n'ai jamais rapporté rien d'une campagne ; mais ceux qui ont com-

mis pillage sur pillage, n'en ont pas conservé plus que moi. Encore ont-ils passé la moitié de leur temps en prison, pour avoir fait la débauche : au lieu qu'il n'y a jamais eu de plainte sur mon compte.

Thomas. Je le crois, mon ami. Ta famille est pleine d'honnêtes gens ; tu ne voudrais pas être tout seul un vaurien. Si nous sommes pauvres, nous avons la paix de Dieu, qui vaut toutes les richesses.

Marcel. Aussi ne demanderois-je plus rien au Seigneur, si le Bailli....

Thomas. Doucement. Le voici qui vient.

SCENE VI.

Marcel, Thomas, George, Le Bailli.

Le Bailli. Eh bien, marcel, c'est demain le dernier jour de grâce. Songe à me payer, ou ta cabane est vendue. J'ai déjà trouvé des acheteurs.

Marcel. Mon cher Monsieur, je ne puis vous en payer que la moitié. Encore n'aurois-je pu le faire, si le Capitaine de mon fils n'étoit venu à mon secours. Ayez la bonté d'attendre pour le reste jusqu'à la moisson. Si nous avons une bonne récolte, vous savez que je ne serai pas content que je n'aye satisfait à ce que je vous dois. Prenez un peu de patience. Si ce n'est pas pour moi, que ce soit en considération de mon fils. Il sert son Prince, & il ne peut m'aider dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une seule pierre de l'héritage de son père, lorsqu'il ne fera plus soldat ? Considérez que cela crie vengeance au Ciel de prendre les pauvres gens par la misère, pour achever leur ruine.

Le Bailli. Ce n'est pas la faute de Monseigneur, si vous êtes misérables.

Marcel. Il est vrai ; mais est-ce la nôtre ? Est-ce pour avoir été paresseux ou débauchés ? Qui peut se défendre de la rigueur du temps ? Mille autres ne sont-ils pas comme nous ? S'il y avoit de ma négligence, je n'oserois dire un seul mot. Mais tout cela vient de l'ordre du Ciel. Un homme ne mérite-t-il donc aucune pitié ?

Le Bailli. Bon, voilà comme vous êtes ; plus on fait pour vous, plus vous demandez. M. le Comte ne
vous

vous a-t-il pas accordé toute une année ? Ne vous a-t-il pas généreusement prêté les femailles ? Vous n'auriez pu mettre un grain dans la terre sans lui : & maintenant il est impitoyable de vous demander ses avances ! Est-il obligé de vous faire des présens ?

Marcel. Ce n'est pas ce que nous demandons. Qu'il ait seulement la bonté d'attendre que nous puissions le payer. Recevez toujours ceci à compte, & parlez pour nous à son cœur. Vous attirerez sur lui & sur vous les récompenses d'un Dieu de miséricorde.

Le Bailli. Oüi, je n'ai qu'à lui représenter de se laisser encore conduire par le nez une autre année. C'est de quoi je ne m'aviserai point. Il faut que j'aye toute ma somme, ou je vous fais déguerpir.

George. Un peu de commisération, Monsieur le Bailli, je vous en conjure. Pensez que d'une seule parole vous pouvez faire le bonheur de mon père, ou le rendre tout-à-fait malheureux. Si rien ne reste impuni dans ce monde, ce n'est pas une petite chose de réduire un honnête homme à la mendicité.

Le Bailli. Occupez-vous de votre mousquet, & non pas de ce que j'ai à faire.

George. Mon mousquet appartient au Roi, & j'en aurai soin sans votre leçon. Quand le Roi seroit devant nous, il ne trouveroit pas mauvais que je parlasse pour mes parens ; & cependant, de vous à lui, il y a, je crois, une différence.

Le Bailli. M. le Soldat, vous pouvez avoir fait des campagnes, mais souvenez-vous que vous ne parlez pas ici à un Bailli de terre conquise.

George. Je n'ai jamais parlé à aucun comme je vous parlerois, connoissant votre naturel, si je vous trouvois en pays ennemi.

Le Bailli. Vous n'aurez pas cette satisfaction.

Thomas. Monsieur le Bailli, excusez la brusquerie d'un soldat.

Le Bailli. Je saurai lui répondre. Taisez-vous seulement. Vous n'êtes pas trop bien vous-même sur mes papiers.

George. Je le crois. Tous les honnêtes gens sont dans le même cas auprès de vous.

SCENE VI.

Marcel, Geneviève, Thomas, George, Le Bailli.

Le Bailli. Qu'entendez-vous par-là ?

Marcel. Je vous en prie au nom de Dieu, M. le Bailli.

Geneviève. Prenez, en attendant, tout ce que nous pouvons vous donner. Nous vendrions notre sang pour vous payer la somme entière.

Le Bailli. Je le crois bien, si vous aimez votre cabane ; car dès demain vous pourrez aller voyager.

Geneviève. Non, vous n'aurez point cette barbarie. Epargnez notre misère, je vous en conjure à genoux.

Le Bailli. Toutes vos prières sont inutiles.

Geneviève. N'avez-vous donc pas une goutte de sang humain dans les veines ? Nous avons travaillé avec honneur pendant une longue vie : & sur nos vieux jours vous nous rendez mendiants ?

Marcel. Nous ne sommes pas loin de la moisson ; & ma cabane ne dépérira pas jusqu'à ce temps-là.

Le Bailli. Qu'en savez-vous ? Elle peut brûler dans l'intervalle.

Marcel. Mais j'aurois toujours payé la moitié.

Le Bailli. Il n'est pas en mon pouvoir de mieux faire. Il faut que j'exécute les ordres de Monseigneur.

George. Monseigneur ne vous a pas ordonné de ruiner, pour quinze misérables écus, une famille de ses vassaux. Il vous paye pour faire prospérer ses affaires ; & en cela vous ne gagnez pas vos gages. Vous chassez les honnêtes gens pour recevoir des vagabonds. Lorsque la terre ne porte pas de fruits, le Seigneur ne peut exiger aucune redevance ; & il est de son devoir, au contraire, de soutenir ses pauvres payfans. Faites-y bien réflexion, vous verrez qu'il ne dépend que de vous d'accommoder les choses. Remplissez, pour la première fois, votre devoir, & parlez en faveur de ceux qui vous font vivre. Il n'est qu'une manière de présenter notre situation ; & Monseigneur donnera son consentement à tout ce que vous ferez d'après votre conscience.

Le Bailli. Vous ne m'apprendrez pas mon devoir. Je n'ai que faire de vos conseils; je vous en prévien.

George. Et vous, ne foyez pas si grossier envers moi, je vous en avertis.

Le Bailli. Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je saurai bien vous apprendre à vivre.

George. C'est vous qui en avez besoin, non pas moi.

Le Bailli. Où prenez-vous la hardiesse de me parler de la sorte?

La Terreur (qui est rentré dans le cours de la scène). Mettez-vous à sa place. Faut-il qu'il reste muet devant vous? Il est soldat. Un soldat fait toujours ce qu'il doit dire, & mille fois mieux qu'un Bailli. Vous osez, à sa barbe, vilipender son père, & vous voulez qu'il soit là debout comme une vieille femme qui n'a plus de souffle? Qui ne s'emporteroit pas de voir ruiner sa famille par la méchanceté d'un homme de votre robe? On fait qu'un Bailli ne demande qu'à faire vendre pour gagner ses frais. Il vous a parlé d'abord avec douceur; vous avez fait la sourde oreille. Il n'a plus qu'à vous dire vos vérités.

Le Bailli. C'en est trop. (*A Marcel, d'un air furieux.*) Voulez-vous me payer, ou non? Je vous le demande pour la dernière fois.

Marcel. Je vous ai déjà dit que je ne le pouvois pas en entier.

Geneviève. Nous vous avons offert tout ce que nous possédons.

Le Bailli. Tout ou rien. Vous entendrez parler de moi. (*Il veut sortir.*)

George (le retenant). Faites-y bien attention encore. Il vous en coûteroit cher. Je puis donner un placet au Roi. Je lui parlerai de la situation de mon père, & de votre dureté. Il a ses droits sur les vassaux avant le Seigneur; & il ne permettra pas qu'ils soient maltraités injustement.

Le Bailli. Le Roi n'a rien à voir dans nos affaires. Votre père doit à Monseigneur; & Monseigneur veut être payé.

George. Que dites-vous? Le Roi n'est-il pas le Maître? & Monseigneur n'est-il pas son sujet? Sachez que mon père vaut mieux que lui à ses yeux. Il travaille, & votre Comte ne fait rien. Le Roi ne peut souffrir les gens

oisifs, parce qu'il fait s'occuper lui-même. Il faudra mettre un frein aux méchans.

Le Bailli. C'est ce que nous verrons : mais, en attendant, je fais vendre la cabane & la terre. Vous me connaissez bien pour m'effrayer de vos folles menaces ! Oui, le Roi va s'amuser à écouter un homme comme vous !

George. Pourquoi non ? Il écoute tout le monde ; & si nous étions tous deux en sa présence, je suis sûr qu'il m'entendrait le premier.

Le Bailli. Il vous sied vraiment de me comparer à un drôle de votre espèce !

George (lui donnant un soufflet). Vous avez dit cela à un soldat, & non à un payfan. Sors d'ici, vieux scélérat. J'ai regret à toutes les paroles que j'ai pu te dire. Il falloit commencer par où j'ai fini.

(Il le pousse avec violence hors de la cabane.)

Le Bailli (en sortant.) O mille vengeances !

SCENE VIII.

Marcel, Geneviève, Thomas, George, La Terreur.

Geneviève. Mon fils, mon cher fils, qu'as-tu fait ?

Marcel. Nous sommes perdus.

George. Ne vous inquiétez pas ; vos affaires n'en sont pas empirées d'un fétu. Quand nous l'aurions prié tout un siècle, avec des ruisseaux de larmes, il n'auroit pas démordu de son opiniâtreté. Il a l'ame d'un démon dans le corps. C'est la première fois que j'ai frappé un homme ; mais jamais homme ne m'avoit donné le nom d'un drôle. Serois-je un soldat, si je l'avois souffert ?

La Terreur. Si tu ne lui avois pas donné ce soufflet, tu en allois recevoir un de moi.

Marcel. Qui fait ce qu'il va nous en coûter ?

George. Quoi ! pour m'être vengé d'une insulte ?

Geneviève. Surement, mon fils, avec tout cela, c'est un Bailli.

La Terreur. Bah ! ce n'est pas le premier Bailli souffleté par des soldats. Je crois que c'est un effet de sympathie, qu'un soldat ne peut voir un fripon sans lui donner sur les oreilles.

Geneviève

Genev. Je ne puis croire qu'il ne se fût laissé à la fin attendre.

George. Non, ma mère, jamais.

Genev. (à *Marcel*). Qu'en penfes-tu, mon ami? Ne faudroit-il pas le suivre?

George. Ce seroit inutile, j'en suis sûr. Vous allez vous exposer encore à des duretés.

Marcel. Cela peut être; mais au moins je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Viens, ma femme.

George. Restez ici, je vous en conjure. Vous perdriez vos pas & vos paroles.

Genev. Non, mon fils, laissez-nous aller. Cela ne gêtera rien.

George. Eh bien, faites comme vous l'entendez. Si vous reveniez contents, j'irois baiser ses pieds; mais vous allez voir combien je voudrois m'être trompé!

Marcel. Viens, ma femme, essayons ce dernier moyen. S'il ne réussit pas, que la volonté de Dieu s'accomplisse!

Genev. Puisque Dieu nous laisse la vie, il ne nous laissera pas mourir de faim. (*Elle sort avec Marcel.*)

La Ter. Ta mère est une femme qui a ses consolations toutes prêtes. Je vais voir, de mon côté, ce qu'il y a à faire avec nos camarades. (*Il sort.*)

SCENE IX.

Thomas, George.

George. O Dieu! n'aurois-je fait qu'enfoncer mes parens plus avant dans la peine! Si je pouvois, au prix de mon sang, les secourir!

Thomas. C'est de l'argent qu'il leur faudroit, & tu n'en as pas à leur donner, ni moi non plus. Il ne tenoit cependant qu'à eux d'en avoir la semaine dernière; mais ils n'en ont pas voulu, & ils ont bien fait. C'est une chose affreuse de tremper ses mains dans le sang de son semblable!

George. Et comment donc, mon oncle?

Thomas. Ils trouvèrent un déserteur couché sur le ventre dans un fossé. Ils firent semblant de ne pas le voir. Ils auroient pourtant gagné vingt écus à l'aller dénoncer au Bailli.

George. Que dites-vous ?

Thomas. Le forgeron du village ne fut pas si scrupuleux ; & il gagna la récompense.

George (avec un mouvement de joie). O mon oncle ! je puis sauver mon père ; mais il me faut votre secours. Puis-je compter sur vous ?

Thomas. En tout, mon ami. Que faut-il faire ?

George. Agir, & garder un secret. Me le promettez-vous ?

Thomas. Cela n'est pas difficile.

George. Mais savez-vous tenir votre parole ?

Thomas. Comme tu me parles !

George. Quelque chose qui puisse en arriver ?

Thomas. Pourvu qu'il n'y ait pas de mal, s'entend.

George. Personne n'aura à s'en plaindre.

Thomas. Eh bien, tu n'as qu'à parler.

George. Ecoutez-moi donc . . . Mais si vous alliez me trahir ?

Thomas. Il faut que ce soit une chose bien extraordinaire !

George. Cela peut être ; mais il n'y a rien de mal pour vous.

Thomas. Qu'est-ce donc enfin ?

George. Je déserte ce soir ; vous irez me déclarer : il vous en reviendra vingt écus ; & je paye la dette de mon père.

Thomas. Et il n'y a pas de mal, me disois-tu ? Fou que tu es ! J'irai te conduire au gibet, moi, ton oncle !

George. Que parlez-vous de gibet ? Un soldat n'est jamais puni de mort la première fois qu'il déserte, à moins qu'il n'ait quitté son poste ou fait un complot.

Thomas. Oui, mais il passe par les verges, jusqu'à rester sur la place.

George. Je n'ai pas à le craindre. Je suis aimé dans le Régiment : mes camarades sauront me ménager.

Thomas. Non, mon ami, cela ne peut pas être. Ne tromperions-nous pas le Roi ?

George (en pleurant). Le Roi ? Ah ! il ne sauroit m'en vouloir. S'il connoissoit ma situation, il viendrait m'apporter l'argent lui-même.

Thomas. Mais si ton père le savoit ! . . .

George. D'où le sauroit-il, si nous gardons notre secret à nous deux ? Je ne mourrai pas pour cela. J'ai si sou-
vent

vent hasardé ma vie pour le Roi ; je puis bien la hasarder pour mon père qui me l'a donnée. Songez qu'il est votre frère, & que nous le sauvons de la mendicité, peut-être de la mort.

Thomas. C'est le diable qui m'a retenu ici ; je ne fais quel parti prendre.

George. Vous m'avez donné votre parole, voulez-vous la fausser ? Je déserterai toujours dans mon désespoir, & mon père n'y gagnera rien. Ne me refusez pas, ou vous n'avez jamais aimé votre famille.

Thomas. Tu me tiens le couteau sur la gorge, comme un assassin. (*Il reste en suspens.*)

George. Décidez-vous tout de suite, le temps presse.

Thomas. Mais si tu me trompois ! si tu allois mourir !

George. Il n'y a pas à le craindre. Je fais souffrir. A chaque coup, je penserai à mon père, & je supporterai la douleur.

Thomas. Eh bien, je fais ce que tu veux. Mais s'il en arrive autrement

George. Que voulèz-vous qu'il en arrive ? Embrassons-nous, & gardez-moi le secret. On fera l'appel ce soir à six heures. Si je ne m'y trouve pas, je serai tenu pour déserteur. Vous me conduirez alors au Colonel, & vous direz que vous m'avez surpris, fuyant dans la forêt.

Thomas. C'est la première tromperie que j'aurai faite de ma vie.

George. Ne vous la reprochez pas, mon oncle ; elle nous vaudra à tous deux des bénédictions. Embrassons-nous encore, & allons rejoindre mon père. Mais, je vous en conjure, ne laissez rien remarquer. S'il peut y avoir quelque mal, Dieu me le pardonnera sans doute. Que ne doit pas supporter un bon fils pour sauver ses parens ?

(*Ils sortent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

(*La scène se passe dans la prison du château.*)

SCENE I.

Brascroisé, soldat, & le Prévôt du régiment.

(*On entend dans le lointain un bruit de musique militaire.*)

Brascroisé (se réveillant).

QUE le diable emporte ces maudits tambours ! Je me suis fait mettre au cachot pour dormir à mon aise ; & voilà une aubade qui vient me réveiller. (*Il prête l'oreille.*) Mais quoi ! n'est-ce pas une exécution ?

Le Prévôt. Tu ne fais donc pas le malheur du pauvre George ?

Brasc. De George, dis-tu ? Cela n'est pas possible.

Le Prévôt. Cela n'est pourtant que trop vrai. Il déserta hier au soir.

Brasc. Lui ? le plus brave soldat de la Compagnie. Il y a long-temps que je ne fais que passer & repasser le guichet, je ne l'ai jamais vu une seule fois en prison.

Le Prévôt. Il n'est personne qui ne soit étonné de cette aventure. Quand on l'a rapportée au Colonel, il n'a jamais voulu le croire. Tout le régiment en est resté confondu. Les Grenadiers sont allés demander sa grâce au Conseil de guerre ; mais il l'a refusée pour l'exemple. On n'a pu obtenir qu'une modération de la peine ; & il en sera quitte pour faire un tour par les verges. Cela doit être fini à présent.

(*On frappe à la porte.*)

Le

Le Prévôt. Qui est là ?

La Terreur. (du dehors). Ami ! la Terreur.

(*Le Prévôt ouvre la porte. La Terreur entre en sanglotant.*)

SCENE II.

Le Prévôt, Brascoisé, La Terreur.

La Terreur. O bonté divine ! mon pauvre George !

Le Prévôt. Eh bien ! comment se trouve-t-il ?

La Terreur. Il a supporté ses souffrances en héros. Il ne lui est pas échappé un seul cri, une seule plainte. Ah ! si j'avois pu lui fauver la moitié du supplice ! sur ma vie, je l'aurois fait d'un grand cœur. Le voici qui vient.

SCENE III.

Le Prévôt, Brascoisé, La Terreur, George, un Sergent, qui le conduit.

George (sur le seuil de la porte, levant les yeux & les mains vers le ciel). Dieu soit loué ! Tout est fini, & mon père est fauvé.

Le Sergent (à part, dans la surprise où le jettent ces paroles). Que veut-il dire par-là ?

La Terreur (se précipitant au cou de George, & le baignant de ses larmes). O mon ami ! que je te plains !

George. Ne pleure pas, camarade ! je suis plus heureux que tu ne penses.

Le Sergent. Voulez-vous un Chirurgien ?

George. Non, mon Sergent, cela n'est pas nécessaire.

Le Sergent (à part, en branlant la tête). Il faut que j'aille instruire de tout ceci mon Capitaine. (Il sort.)

La Terreur (présentant à George un verre d'eau-de-vie). Tiens, camarade, voilà pour te restaurer.

George (en lui serrant la main). Je te remercie.

(Il boit.)

La

La Terreur. Mais, dis-moi donc, quelle folie t'a passé par la tête ?

George. J'ai du regret de te le cacher ; mais je ne puis te le dire. Il faut que mon secret meure dans mon cœur.

SCENE IV.

Le Prévôt, Brascoisé, La Terreur, George, Thomas.

Thomas (à George). Te voilà bien satisfait, n'est-il pas vrai, de la vilaine action que tu m'as fait commettre ? *George,* c'est indigne à toi.

La Terreur. Doucement, doucement, ne le tourmentez pas ; il a besoin de repos. Un homme n'est pas toujours le même !

Thomas. Je ne le fais que trop. Je ne conçois plus rien à lui ni à moi.

George. Mon oncle, modérez-vous, je vous prie. (*Bas*). Vous allez détruire tout notre ouvrage.

Thomas. Oh ! il n'en faut plus parler. Tout est perdu.

George (étonné). Comment donc ? (*Aux soldats.*) Éloignez-vous un peu, mes amis, je vous en conjure.

Thomas. Ton père ne veut plus me voir pour t'avoir dénoncé, & en avoir reçu de l'argent. Quand j'ai voulu le forcer de le prendre, il l'a rejeté avec horreur, en s'écriant : Que Dieu m'en préserve ! A chaque denier je croirois prendre une goutte du sang de mon fils. Que veux-tu maintenant que je fasse ? Je suis furieux contre toi. Tout le village va me détester, on croira que c'est le démon de l'avarice qui me possède. Il n'y aura pas d'enfant qui ne me jette la pierre.

George. Soyez tranquille, mon oncle, tout s'arrangera : le plus difficile est passé. Faites seulement que mon père vienne me voir.

Thomas. Comment veux-tu que je l'aborde à présent ? Mais quoi ! le voici qui vient avec ta mère.

SCENE V.

Le Prévôt, Brascroisé, La Terreur, George, Thomas, Marcel, Geneviève.

Genev. (aux soldats). Où est-il, Messieurs, je veux voir mon fils.

La Terreur. Passez, bonne mère, passez.

Genev. (courant à George). O mon cher fils, qu'as-tu fait ? Comment as-tu pu nous donner cette douleur ?

Marcel (d'un air sévère). Te voilà, malheureux ! Toute la joie que tu m'avois donnée, tu la tournes toi-même en amertume. Tu faisais la gloire de tes parens, tu en fais la honte aujourd'hui. Je suis venu te voir pour la dernière fois.

George. Mon père, pardonnez-moi, je vous prie. J'ai subi ma peine.

Marcel. Tu l'as subie pour ta trahison envers ton Roi, mais non pour ton crime envers nous, que tu déshonores dans notre vieillesse. Après soixante années de probité, je croyois mourir dans l'honneur : & c'est toi qui me couvres d'infamie. Mais non, nous ne tenons plus l'un à l'autre : je te renonce pour mon fils.

George. Mon père, vous êtes trop cruel envers moi. Je ne mérite pas votre malédiction. Dieu m'en est témoin. Je ne suis pas indigne de vous.

Thomas (à part). Quel martyre de ne pouvoir parler !

(Marcel s'éloigne.)

George (le suivant). Mon père, vous me quittez sans que je vous embrasse. Oh, restez encore un moment : (*A Genev.*) Et vous, ma mère, ferez-vous aussi dure envers moi ?

Genev. O mon fils ! que puis-je faire ?

Marcel. Ne le nomme pas ton fils, il ne l'est plus.

Genev. Mon homme, pardonnez-lui ; c'est toujours notre enfant.

Thomas. Oui, mon frère, laisse-toi toucher par son désespoir.

Marcel. Tais-toi, tu ne vaux pas mieux que lui, toi qui vends, à prix d'or, le sang de ta famille. Ne me nomme

nomme pas plus son frère que lui son père. Je ne vous suis plus rien.

Genev. (qui, pendant cet intervalle, s'est entretenue avec *George*). Mon homme, il me fait de bonnes promesses ; ne nous arrache pas le cœur à tous deux. Mon enfant est la seule chose qui me reste ; & je ne pourrois pas l'aimer ! je ne pourrois plus te parler de lui ! Veux-tu que je meure à tes yeux ?

Marcel. Tais-toi, femme, & suis moi. (*Il veut sortir.*)

La Ter. (le retenant). Bon homme, c'en est assez. Vous avez bien fait de décharger votre colère : mais, puisque le Roi le reprend, ne le reprendrez-vous pas aussi ? Donnez, donnez-lui votre main. Croyez-vous que je lui resterois attaché, s'il ne le méritoit pas ?

Le Prévôt. Vieillard, vous êtes un brave homme. Si tous les hommes tenoient ainsi leurs enfans en respect, je n'aurois pas tant de besogne. Mais souffrez que je vous prie aussi pour votre fils.

Genev. Vois-tu, mon ami, comme ces Messieurs disent ? Ils ne lui resteroient pas attachés, s'il ne le méritoit pas ; ne sois pas plus impitoyable envers lui que des étrangers.

(*Genev.* & *la Ter.* prennent *Marcel* par la main, & veulent l'entraîner vers son fils.)

SCENE VI.

Le Prévôt, Brascoisè, La Terreur, George, Marcel, Genevieve, Thomas, le Capitaine, le Sergent, Fluet.

Marcel. Attendez, je veux d'abord parler à son Capitaine (*Au Capitaine*). Ah, Monsieur ! n'avez-vous pas de regret d'avoir hier donné tant de louanges à mon vaurien de fils ? Il me porte sous terre par ce coup-là.

Le Capitaine. Il avoit mérité ce que je lui disois de flatteur. Véritablement je n'aurois pas imaginé que mes éloges eussent produit un si mauvais effet. (*A George.*) Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ? Tu dois avoir eu quelque motif extraordinaire. Ouvre-moi ton cœur, quelque chose qu'il en soit. Tu as subi ta peine, & il ne t'en arrivera rien de plus fâcheux.

George.

George. Mon Capitaine, ne me retirez pas vos bontés, je vous prie. Je chercherai à m'en rendre plus digne.

Le Capitaine. A condition que tu me dises la vérité. Car, que tu ayes déserté par la crainte des fuites de ton affaire avec le Bailli, ni moi, ni personne, ne pourrons le croire.

George. Il n'y a pourtant pas d'autre raison, mon Capitaine. Vous savez que je n'ai jamais eu de querelle; & la moindre faute paroît toujours énorme, lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre. J'en étois si troublé, que j'ai perdu toute réflexion. Et puis la situation déplorable de mon père achevoit d'égarer mes esprits.

Le Capitaine. Que signifioient donc ces paroles? Dieu soit loué, tout est fini, & mon père est sauvé.

(*George paroît saisi d'étonnement, ainsi que Marcel & Geneviève.*)

Marcel. Est-ce qu'il disoit cela? Dieu me le pardonne, le diable aura tourné sa tête.

George (en soupirant). Je ne me souviens pas de l'avoir dit.

Le Sergent. Moi, je me souviens de vous l'avoir entendu dire, en entrant ici.

George. Cela peut m'être échappé dans la douleur, sans savoir ce que je pensois.

Le Capitaine. Il faut pourtant que ces paroles aient eu quelque signification.

George (dans un plus grand embarras). Je ne fais que vous dire.

Le Capitaine (lui prenant la main d'un air d'amitié). George, ne cherche pas à m'en imposer. Cette désertion a une autre cause que ta querelle. Je suis offensé de ta dissimulation, & tu perds toute ma confiance. N'est-il pas vrai? c'est pour ton père....

George (avec vivacité). Que dites-vous, Monsieur? Ah! gardez-vous de croire....

Le Capitaine. Tu ne vaux pas la peine que je m'inquiète de ton fort. Je ne veux pas en savoir davantage. Tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes. Tu ne fais peut-être pas ce que tu perds à me taire la vérité.

Thomas. Il faut que je la dise, moi.

George (l'interrompant). Mon oncle, qu'allez-vous faire? Voulez-vous nous rendre encore plus malheureux?

Thomas.

Thomas (au Capitaine). Je puis vous expliquer la chose; mais je crains que le mal n'en devienne plus grand.

Le Capitaine. Je t'en donne ma promesse; tu n'as rien à craindre.

Thomas. Eh bien! c'est à cause de ses parens qu'il a déserté. Il a su m'engager, par de belles paroles, à l'aller dénoncer, & recevoir vingt-quatre écus, pour que son père les employât à payer ses dettes. Mais celui-ci ne veut entendre parler ni de l'argent, ni de son fils. Débarrassez-moi, Monsieur, de cet argent, que je ne puis garder, & tâchez que mon frère profite au moins de ce que ce brave enfant a voulu faire pour lui. La chose s'est passée comme je la raconte.

(Tout le monde paroît frappé de surprise.)

Le Capitaine. Eh bien! George!

George (versant un torrent de larmes). Vous savez tout, mon Capitaine. Croyez pourtant qu'il n'y a que le salut de mon père qui eût pu me faire résoudre à passer pour un mauvais fujet. J'ai méprisé la douleur, parce que j'espérois le sauver. Mais à présent que tout est découvert, & que mon espérance est perdue, je souffre bien plus cruellement.

Marcel (se jetant au cou de George). Quoi, mon fils! Voilà ce que tu faisois pour moi?

Genev. (se précipitant dans ses bras). Oui, nous pouvons maintenant l'embrasser; nous pouvons le presser sur notre sein. Mon cœur me le disoit bien, qu'il étoit innocent.

Le Capitaine (lui prenant la main). O mon ami! quelle tendresse & quelle fermeté! Tu es à mes yeux un grand homme. Cependant ton amour pour ton père t'a emporté trop loin. C'est toujours un artifice blâmable.

Marcel. Surement, surement. Dieu me préserve d'en toucher seulement un denier.

George (à Thomas). Voyez-vous, mon oncle, avec votre bavardage! Que me revient-il maintenant de ce que j'ai fait?

Thomas. Oui, voilà; c'est moi qui suis maintenant le coupable. Mais *(en montrant le Capitaine)* Monsieur, ne fera pas un menteur. Vous avez entendu qu'il m'a promis....

Le Capitaine (A Thomas). Donne l'argent à ton frère. (*A Marcel.*) Prends-le, mon ami: ton fils l'a bien mérité. J'aurai soin que tu n'ayes pas à le rendre. Une faute extraordinaire demande un traitement hors des règles communes.

Marcel. Moi, Monsieur? Je ne le prendrai jamais.

Le Capitaine. Je le veux; il le faut. (*On entend des cris au-dehors.*) Mais qu'est-ce donc?

Fluet. J'entends crier: Le Roi! le Roi!

Le Capitaine. Il vient! Dieu soit béni! réjouissez-vous. Je vais, s'il est possible, faire parvenir l'aventure à son oreille. (*A George.*) Tu as manqué à ton devoir comme soldat; mais tu l'as trop bien rempli comme fils, pour qu'il n'en soit pas touché. Il le fera certainement. Je fors. Attendez-moi.

SCENE VII.

Le Pré-vôt, Brascroisé, La Terreur, George, Marcel, Geneviève, Thomas, Fluet.

Marcel. Vois-tu? Le Roi est si bon, & j'aiderois à le tromper! Non, jamais.

George. Mon père, accordez-moi cette grâce, que j'aye réussi à finir vos malheurs. Vous n'avez plus à vous inquiéter de rien.

La Ter. Oûï, bon homme, faites ce que dit votre fils. Il peut bien vous demander quelque chose à son tour. Il en guérira plus vite, de vous savoir à votre aise. Vous devez aussi penser qu'après votre mort votre cabane doit lui revenir.

Marcel. Eh bien! je la conserverai pour pouvoir la lui laisser en mourant. Viens, mon fils, pardonne-moi de t'avoir maltraité. Dieu m'est témoin combien je souffrois de te voir un mauvais sujet. Et c'est lorsque je t'accusois que tu remplissois au-delà de tes devoirs envers moi! Comment pourrai-je te récompenser de ton amour, dans le peu de temps qui me reste à vivre?

George. Aimez-moi toujours comme vous l'avez fait.

Genev. Oh! mille fois plus, mon ami. A chaque morceau que nous mangerons, nous nous dirons l'un à l'autre: C'est notre fils qui nous le donne.

George.

George. Me voilà satisfait. (*A Thomas.*) Je vous remercie, mon oncle, de m'avoir si bien servi.

Thomas. Oui, tu me remercies ! Il est heureux que les choses ayent tourné de cette manière. Mais reviens-y une autre fois. (*A Marcel.*) Est-ce que tu m'en voudrais encore, mon frère ? Si je ne t'avois pas tant aimé, je ne me serois pas chargé de la manigance. Puisque tu pardonnes à ton fils, tu peux bien me pardonner.

Marcel. Rien ne sauroit excuser ce que tu as fait. Je peux bien prendre sur moi de mettre ma main sur un brasier ; mais attiser le feu sous un autre, il y a de la cruauté à cela. Cependant, je ne veux pas te haïr.

Thomas. Va, j'ai bien assez souffert pour mon compte.

(*Ils se donnent la main.*)

La Terreur (*A George.*) Camarade, j'avois de l'amitié pour toi : c'est aujourd'hui du respect que je sens. Tu es à mes yeux aussi grand qu'un Général. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi. Embrasse-moi, & sois toujours mon ami. (*Il lui tombe de grosses larmes des yeux.*)

George. Camarade, je n'ai pas oublié la journée d'hier.

Fluet. Fi donc, la Terreur ! Vous êtes soldat & vous pleurez ?

La Terreur. Et pourquoi donc un soldat ne pleurerait-il pas ? Les larmes ne sont pas déshonorantes, lorsqu'elles viennent du cœur. On ne m'a jamais vu fuir, ni trembler ; mais je mourrois de honte d'être insensible à une bonne action.

Le Prévôt. George, il y a quatorze ans bientôt que je suis dans le régiment ; mais, je dois le dire à ta gloire, il ne s'y est jamais rien passé qui approche de ce que tu fais aujourd'hui. Cela te vaudra de l'honneur & du bonheur : c'est moi qui te l'annonce.

SCENE VIII.

Le Prévôt, Brascoisé, La Terreur, George, Marcel, Geneviève, Thomas, Fluet, le Bailli.

Le Bailli. Avec votre permission.

Le Prévôt. Que voulez-vous ?

Le Bailli. Je suis Bailli du Château: je veux voir ce qui se passe ici. (*A Marcel & à Geneviève.*) Ha, ha! vous êtes venus voir votre fils; c'est fort tendre de votre part. Eh bien! qu'en pensez-vous? Avez-vous autant de satisfaction de lui que vous en aviez hier? Vous vous imaginiez, parce qu'il étoit soldat, qu'il pouvoit se jouer de tout le monde. Monsieur le Militaire, on paye chèrement un soufflet. Cette leçon vous rendra une autre fois plus respectueux envers des gens comme moi.

La Ter. Allez-vous-en, Monsieur, ou bien nous reprendrons les choses au point où George les laissa hier. Qu'avez-vous à chercher ici?

Le Bailli. Je suis dans le château de Monseigneur; je pense que personne n'a le droit de m'empêcher d'y faire l'inspection.

La Ter. Faites-y l'inspection, mais non des moqueries. (*En le prenant par le bras.*) Sortez, ou je vous montre le chemin.

George. Un moment, camarade. (*A Marcel.*) Mon père, achevez de lui payer votre dette, pour qu'il vous laisse en repos.

Thomas. Oui, finissons avec lui; qu'il n'en soit plus question.

Marcel. Voilà votre argent. (*Il lui compte quatorze écus.*) Vous n'aurez pas la peine de vendre notre chaumière.

Genev. Nous aurons soin, à l'avenir, de n'être jamais en arrière envers Monseigneur, du moins aussi long-temps que vous ferez son Bailli. C'est trop affreux de vouloir gagner sur le pauvre. Acheter à vil prix tout le grain de la contrée, lorsque la moisson est abondante; en faire des amas dans ses greniers, pour le vendre ensuite trois fois plus cher dans le temps de disette; prêter à plus forte usure qu'un Juif: cela est-il donc d'un chrétien, ou même d'un homme? Voilà pourtant ce que vous avez fait, & ce qui nous a ruinés.

Marcel. Tais-toi donc, femme.

Genev. Non; il faut lui apprendre qu'on n'est pas des bûtes, & qu'on voit tout son manège.

Marcel (au Bailli). Eh bien, cela fait-il votre compte?

Le Bailli (à part). Que trop, morbleu ! (*Haut & froidement*) Oûi, cela complète bien les trente écus. Mais d'où diantre avez-vous eu cet argent ?

Marcel. Que vous importe ? Vous êtes payé.

Genev. Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

Le Bailli. Voyez comme ils font les fiers !

Genev. Nous voilà quittes. Nous nous ferions trouvés heureux de pouvoir vous souhaiter mille bénédictions, si vous vous étiez comporté plus humainement envers nous. Mais vous ne le méritez pas. Il nous eût mieux valu avoir à faire à un Turc.

Le Bailli. Prenez garde à ce que vous dites, vieille radeuse. Vous êtes encore sous ma juridiction.

George. Point d'injures, Monsieur, mon père ne les souffrira plus. Il fait à qui porter ses plaintes.

Thomas. Vous ne nous tenez plus les mains garrottées : nous pouvons nous faire rendre justice. Nous remplissons nos devoirs envers Monseigneur ; mais, si vous croyez nous mener de force comme auparavant, vous vous trompez.

Le Bailli. De quel ton me parlez-vous ? Je crois (*en montrant George.*) que cet audacieux vous a tous endiablés. Ne me poussez pas à bout, ou je vous montrerai qui je suis.

Le Prévôt. Un mot encore, & je te fais sauter les yeux de la tête.

La Terreur (le poussant par le bras). Allons forttez.

Le Bailli (se retournant). Si vous me faites lâcher un décret....

Le Prévôt. Voulez-vous me jeter ce drôle à la porte ? Je t'apprendrai à nous venir braver.

(*Les soldats le saisissent, & veulent le mettre dehors. Le Colonel paraît, suivi du Capitaine & du Sergent.*)

SCENE IX.

Le Prévôt. Brascroisé, La Terreur, George, Marcel, Geneviève, Thomas, Fluet, le Bailli, le Colonel, le Capitaine, le Sergent.

Le Colonel. Que signifie tout ce vacarme ?

Le Prévôt. C'est le Bailli qui vient ici vomir des grossièretés contre ces honnêtes paysans.

Le Colonel (au Bailli). Êtes-vous ce méchant homme ? Restez. J'aurai deux mots à vous dire. *(Au Capitaine.)* Lequel des deux est le père ? *(en montrant du doigt Marcel & Thomas.)*

Le Capitaine (lui présentant Marcel). Le voici, mon Colonel.

Le Colonel. Je vous félicite, mon ami. Vous pouvez sentir de l'orgueil d'avoir un tel fils. *(Il avance vers George.)* Permettez que je vous souhaite toute sorte de prospérités. *(En l'embrassant.)* Monsieur, vous êtes mon égal. Je donnerois toutes les actions de ma vie pour celle que vous avez faite aujourd'hui. *(Au Prévôt)* Il est libre. *(Prenant une épée des mains du Sergent.)* Vous êtes Capitaine. Le Roi, qui vient d'apprendre avec transport votre dévouement généreux, vous élève tout d'un coup à ce grade, sur les bons témoignages que le régiment entier a rendus de vous. *(En lui présentant une bourse.)* Recevez ceci de sa part, pour servir à votre équipage. Vous ferez admis ce soir même à faire votre cour à Sa Majesté. *(George veut lui baiser la main.)*

Le Colonel. Que faites-vous ? Non, Monsieur. Souffrez plutôt que je vous embrasse.

Le Capitaine (l'embrassant aussi). Vous savez, mon camarade, quelle part je prends à votre avancement. Je suis fier de vous avoir eu dans ma Compagnie.

Marcel & Geneviève (tombant aux genoux du Colonel). O Monseigneur ! que Dieu vous récompense.

Le Colonel (en les relevant). Ce n'est pas à moi, mes enfans, c'est au Roi, c'est à votre fils, que vous devez tout.

(George se jette dans les bras de ses parens, & les embrasse tour à tour ; puis s'interrompant tout à coup :)

Je vous demande pardon, mon Colonel.

Le Colonel. Que dites-vous, Monsieur ? Ah ! vous mériteriez bien de goûter les plus doux plaisirs de la nature ! Vous en remplissez si héroïquement les devoirs !

Thomas. Qui m'auroit dit pourtant que je me verrois en passe de faire un Capitaine ? Car c'est moi qui ai arrangé tout cela. (*Au Bailli.*) Je crois à présent, Monsieur le Bailli, que vous ne ferez pas déshonoré de prendre mon neveu sous votre protection.

(*Le Bailli lui lance un regard furieux, & veut sortir.*)

Le Colonel (l'arrêtant). Un instant, s'il vous plaît. Le Roi est instruit de votre barbarie. Il fera rechercher, avec soin, si vous n'avez pas abusé de votre pouvoir. Et malheur à vous, si vous êtes coupable ! Sortez maintenant.

La Terreur (à George). Monsieur le Capitaine....

George (l'embrassant). Ne m'appelle que ton ami. (*Il l'embrasse encore*) Je veux l'être toujours.

Le Colonel (à George). Voulez-vous permettre, Monsieur, que j'aïlle vous présenter au régiment ? Il vous attend sous les armes.

(*Il lui offre la main. George la prend, & tend l'autre au Capitaine. Il marche entre eux, les regarde tour à tour les yeux baignés de larmes. Marcel & Geneviève baisent les habits du Colonel, & lèvent leurs regards vers les cieux.*)

Genev. O Dieu de justice, rends à notre bon Roi les honneurs qu'il accorde à mon fils.

Marcel. Et fais-lui connoître toutes les bonnes actions, pour lui donner le plaisir de les récompenser.

LE LIT DE MORT.

DESCHAMPS, pauvre maçon de village, venoit de perdre sa femme depuis quelques mois. Les dépenses d'une longue maladie, & l'interruption de ses travaux pendant la saison pluvieuse de l'hiver, l'avoient réduit à la plus profonde misère. Il voyoit autour de lui ses enfans demi-nus & sans pain; & sa mère Susanne, couchée sur la paille, en un coin de la chaumière, étoit dans les foiblesses & les convulsions de la mort.

Accablé de douleur, il venoit de s'asseoir sur une chaise de jonc démembrée, tenant son visage couvert de ses deux mains pour cacher ses larmes.

Sa mère l'appela, & lui dit: Mon fils, n'as-tu rien à mettre sur moi? Je ne puis reprendre ma chaleur.

Deschamps. Attendez, ma mère, je vais vous couvrir de mes habits.

Susanne. Non, mon fils; je ne le veux point. Un peu de paille suffira. Mais as-tu encore un peu de bois pour réchauffer ces pauvres enfans? Tu ne peux plus maintenant aller dans la forêt, à cause des foins que tu me donnes. Ma vie est bien longue, puisque je ne la traîne que pour t'être à charge.

Deschamps. Ma mère, ne dites pas cela, je vous en prie. Si je pouvois, de mon sang, vous donner tout ce qu'il vous faut! Vous souffrez de la faim & du froid, & je ne puis vous secourir!

Susanne. Ne te chagrine pas, mon fils; mes douleurs, grâces au Ciel, ne sont pas bien vives. Elles vont bientôt finir; & ma bénédiction fera la récompense de ce que tu fais pour moi.

Deschamps. O ma mère! vous avez bien trouvé dans mon enfance de quoi fournir à mes nécessités; & moi, il faut que, dans votre vieillesse, je vous voie pâtir de ma misère! Cela me déchire le cœur.

Susanne. Je fais que ce n'est pas ta faute: & puis, Deschamps, lorsqu'on est près de sa fin, on a bien peu de besoins sur la terre: notre Père, qui est dans le Ciel,

y pourvoit. Je te remercie, mon fils; ton amour me fortifie à ma dernière heure.

Deschamps. Eh quoi! ma mère, n'avez-vous donc pas d'espérance de vous rétablir?

Susanne. Non, je le fens, je n'en reviendrai jamais.

Deschamps. Oh! que me dites-vous?

Susanne. Ne t'afflige pas, je vais dans une meilleure vie.

Deschamps (avec des sanglots). Hélas, mon Dieu!

Susanne. Ne t'afflige pas, te dis-je, mon cher fils, tu étois la joie de mes jeunes années, & maintenant tu fais la consolation de mes derniers jours. Bientôt, j'en rends grâces à Dieu, bientôt tes mains fermeront mes paupières. Alors je monterai vers mon Créateur; je lui dirai tout ce que tu as fait pour moi, & il t'en voudra du bien éternellement. Pense souvent à moi, mon cher fils; je penserai à toi de là-haut.

Deschamps. O! toujours, toujours!

Susanne. Il n'y a qu'une chose qui me tourmente.

Deschamps. Et qu'est-ce donc, ma mère?

Susanne. Je vais te le dire, *Deschamps*; il faut que je te le dise. Je le porte comme une pierre sur mon cœur.

Deschamps. Soulagez-vous, parlez.

Susanne. Je vis hier Alexis qui se cachoit derrière mon lit, & qui tiroit de sa poche des pommes pour les manger. Il en donna à ses frères & à ses sœurs qui les mangèrent aussi en cachette. *Deschamps*, ces pommes n'étoient pas à nous, autrement Alexis les eût jetées sur la table: & il auroit appelé tout haut les autres pour les partager. Il m'en auroit aussi apporté une à moi. Je me souviens encore comme il venoit se jeter dans mes bras, quand on lui avoit donné quelque chose, en me disant de si bon cœur: Tiens, manges-en, grand'mère. O mon fils! si cet enfant devoit être un voleur... Cette pensée m'accable depuis hier. Où est-il? Amène-le-moi; je veux lui parler.

Deschamps. Malheureux que je suis!

(Il court chercher Alexis, & le porte sur le lit de Susanne. Susanne se soulève avec beaucoup de peine, se tourne du côté de l'enfant, prend ses deux mains dans les siennes, les presse sur son cœur, & appuie sa tête foible & défaillante sur l'épaule de son petit-fils.)

Alexis.

Alexis. Grand'mère, que veux-tu? Tu ne m'appelles pas pour mourir?

Susanne. Mon cher Alexis, je mourrai certainement bientôt.

Alexis. Non, pas encore, Grand'mère. Ne meurs pas que je ne sois grand.

(Susanne retombe sur son lit. Deschamps & Alexis se regardent, fondant en larmes, & prennent chacun une main de Susanne.)

Susanne (se ranimant un peu). Je me sens mieux à présent que je suis étendue.

Alexis. Tu ne mourras donc plus?

Susanne. Console-toi, mon petit ami. Je n'ai pas de peine à mourir. C'est pour aller vers un tendre Père qui m'attend là-haut dans le Ciel. Près de lui, je ferai mieux que dans ce monde. Bientôt, bientôt, Alexis, j'irai vers lui.

Alexis. Eh bien, prends-moi donc avec toi, Grand'mère, pour y aller.

Susanne. Non, mon cher Alexis, tu ne viendras point avec moi. S'il plaît à Dieu, tu vivras encore long-temps; tu deviendras un honnête homme, & lorsqu'un jour ton père sera tremblant de vieillesse, tu seras sa consolation & son secours. N'est-ce pas, Alexis? tu veux lui être toujours bien obéissant? Tu chercheras à faire ce qui lui donnera du plaisir? Regarde, il fait aussi pour moi tout ce qui est en son pouvoir. Me le promets-tu?

Alexis. Oui sûrement, grand'mère, je le ferai.

Susanne. Prends-y garde. Le Dieu du ciel & de la terre, vers qui j'irai bientôt, voit tout ce que nous faisons. Ne le crois-tu pas?

Alexis. Oui, je le crois; tu me l'as appris.

Susanne. Comment donc croyois-tu hier te cacher de lui, en venant derrière mon lit manger des pommes que tu avois dérobées?

Alexis. Je ne le ferai plus, je ne le ferai plus de ma vie. Pardonne-moi, grand'mère, pardonne-moi, mon Dieu.

Susanne. Il est donc vrai que tu avois volé ces pommes?

Alexis (en sanglotant). Ou-ou-oui!

Susanne. Et à qui les avois-tu prises?

Alexis. Au-au-voisin Lé-Lé-o-nard.

Susanne. Il faut que tu ailles chez lui, Alexis, & que tu le supplies de te pardonner.

Alexis. Oh ! je t'en prie, grand'mère, que je n'y aille pas. Je n'oserai jamais.

Susanne. Il le faut, mon petit ami, pour que cela ne t'arrive plus une autre fois. Au nom du Ciel, mon cher enfant, ne prends jamais rien de ta vie, même quand tu y serois poussé par le besoin. Dieu n'abandonne aucun de ceux qu'il a fait naître. Confie-toi à ses secours, offre-lui tes peines, & il te soulagera.

Alexis. Oh ! furement, furement, grand'mère, je ne volerai plus rien. Je te le promets. J'aimerois mieux mourir de faim que de voler.

Susanne. Que le Seigneur t'entende & te bénisse ! J'espère de sa bonté qu'il te préservera toujours de mal faire.

(Elle le presse contre son cœur, & laisse tomber sur lui quelques larmes.)

Il faut, mon petit ami, que tu ailles tout de suite chez Léonard, le prier de te pardonner. Tu lui diras que moi aussi je lui demande pardon pour toi. Deschamps, vas-y avec Alexis. Dis-lui combien je suis fâchée de ne pouvoir lui rendre ce qu'on lui a pris ; que je prierai Dieu pour lui & pour sa famille, afin qu'il les fasse prospérer dans leurs affaires. Hélas ! ils ne sont guère plus à leur aise que nous ; &, si la pauvre Geneviève ne passoit les jours & les nuits à travailler, ils ne pourroient vivre avec un si grand nombre d'enfans. Mon fils, tu leur donneras un ou deux jours de ton travail pour les dédommager.

Deschamps. De tout mon cœur, ma mère ; soyez en paix là-dessus.

Comme il disoit ces mots, le Bailli frappoit du revers de la main contre la fenêtre,

Susanne le reconnut à cette manière de s'annoncer, & à sa toux. Mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est le Bailli. Surement le pain & le beurre dont tu as fait ma dernière soupe ne sont pas payés.

Deschamps. Il n'y perdra rien, ma mère, tranquillisez-vous. Je lui donnerai tant qu'il voudra de mes journées à la moisson.

Susanne. Oui, pourvu qu'il veuille attendre.

Deschamps alla parler au Bailli. Susanne poussa un profond soupir, & se dit à elle-même : Depuis notre malheureux procès, je ne puis le voir ou l'entendre, que tout mon cœur ne se soulève contre lui, pour nous avoir dépouillés. Et il faut encore, à mon agonie, qu'il vienne tousser à notre fenêtre. Mais peut-être c'est la main de Dieu même qui l'a conduit si près de moi, pour que je décharge mon cœur de tout ce que j'ai contre lui, & que je prie pour son ame. Eh bien, mon Dieu, je m'y résigne. Je ne lui veux plus aucun mal. Pardonne-lui comme je lui pardonne.

(Elle entend le Bailli qui élève la voix.)

Bonté divine ! Il se met en colère ! O mon pauvre Deschamps ! c'est par amour pour moi que tu t'es empêtré dans ses mains.

(Elle tombe en faiblesse.)

(Alexis saute du lit, & court à Deschamps.)

Mon père ! mon père ! viens donc. Grand'mère qui se meurt !

Deschamps. O mon Dieu !.... Permettez, M. le Bailli, il faut que j'aille à son secours.

Le Bailli (en s'éloignant). Oui certes, cela est bien nécessaire. Le grand malheur, quand la vieille Sibylle viendrait à crever.

Deschamps, par bonheur, n'entendit point ces cruelles paroles. Il étoit déjà près du lit de Susanne, qui commençoit à revenir à elle, & qui, entr'ouvant à peine les yeux, lui dit :

Il étoit en colère, mon fils ? Sans doute qu'il ne veut pas t'accorder du temps pour ce que tu lui dois ?

Deschamps. Non, ma mère, ce n'est pas ce que vous pensez. C'est quelque chose d'heureux.

(Susanne le regarde un moment en silence ; & , recueillant ses forces, lui dit avec émotion :)

Me dis-tu vrai, mon fils ? ou ne veux-tu que me consoler ? Que peut-il nous arriver d'heureux de sa part ?

Deschamps. Monseigneur veut faire rebâtir une aile de son château ; & il entend que j'y travaille. J'aurai trente sous par jour.

Susanne (avec joie). Est-il possible ?

Deschamps. Oui, sûrement, & il y a du travail pour plus de quinze mois. Je commencerai Lundi.

Susanne. Eh bien, je mourrai contente, puisque je te vois du pain pour tes enfans. La mort n'a plus rien de douloureux pour moi. Tu es plein de bonté, ô mon Dieu! conserve-la jusqu'au dernier des miens. Crois-tu maintenant, mon fils, ce que je t'ai appris dès ta jeunesse, que, plus le malheur vient à nous d'un côté, plus la grâce du Ciel s'en rapproche de l'autre ?

Deschamps. Oui, ma mère, je le croirai toujours. Mais vous voilà mieux. Souffrez que je vous quitte pour un moment. Je vais chercher un peu de paille pour vous couvrir.

Susanne. Non, je me sens un peu réchauffée. Cours plutôt chez Léonard avec Alexis. C'est ce qui presse le plus pour mon repos. Va, mon fils, je te le demande en grâce.

Deschamps prit Alexis par la main ; &, en tirant la porte, il fit signe à Mariette de venir lui parler.

Aye bien soin de ta grand'mère, lui dit-il. S'il lui prenoit quelque foiblesse, envoie-moi tout de suite chercher par Babet : je ferai chez le charpentier.

Léonard étoit à son travail. Geneviève, sa femme, se trouvoit alors toute seule à la maison. Elle aperçut, du premier coup d'œil, que le père & l'enfant avoient les larmes aux yeux.

Qu'avez-vous, mon voisin, dit-elle à deschamps ? Pourquoi pleurez-vous ? Pourquoi pleures-tu, Alexis ?

Deschamps. Ah ! Geneviève, je suis bien malheureux ! Cet enfant, qui mouroit de faim, prit hier de vos pommes apparemment dans votre grange. Ma mère s'en est aperçue.... Geneviève, elle est sur son lit de mort, & elle vous prie de nous pardonner. Je ne puis vous en rendre aujourd'hui la valeur ; mais je vous la donnerai sur mes premières journées.

Genev. C'est une bagatelle, voisin, n'en parlons pas davantage. Et toi, mon petit ami, promets-moi que tu ne prendras jamais rien à personne. (*Elle l'embrasse.*) Tu es né de si braves gens !

Alexis. Oh ! je te le promets. Pardonne-moi, Geneviève, je ne prendrai plus rien.

Genev. Oui, mon enfant, que cela ne t'arrive plus. Tu ne peux encore savoir combien c'est un grand crime. Lorsque tu auras faim, viens me trouver ; &, tant que j'aurai un morceau, je le partagerai avec toi.

Deschamps.

Deschamps. Dieu merci, voisine, j'espère qu'il ne manquera plus de pain. J'aurai du travail pour quelques mois au château.

Genev. Je viens de l'entendre dire des gens de Monseigneur, & j'en ai eu bien de la joie.

Deschamps. Je ne m'en suis pas tant réjoui pour moi que pour ma pauvre mère. Elle aura du moins cette consolation avant de mourir. Dites bien à Léonard que je travaillerai de bon courage pour lui revaloir ce qui lui a été pris.

Genev. Cela n'en vaut pas la peine. Mon mari, j'en suis sûre, n'y a point de regret. Nous voilà aussi hors d'affaire: il doit être employé pour la charpente du bâtiment. Mais, puisque la pauvre Susanne est si mal, je veux aller lui donner mes secours.

Elle courut prendre dans un panier des quartiers de pommes & de poires séchées au soleil: elle en remplit la poche d'Alexis, le prit par la main, & sortit en silence avec Deschamps.

Ils arrivèrent bientôt auprès de la malade. Geneviève lui tendit les bras, en détournant à demi son visage pour cacher ses larmes. Susanne les aperçut, & lui dit:

Tu pleures, Geneviève?

Genev. Oui; je suis affligée de te voir souffrir.

Susanne. Ah! c'est à nous de pleurer. Pardonne-nous, je te prie. C'est la première fois que cela arrive dans notre maison.

Genev. Que veux-tu? cette faute est peut-être excusable dans un enfant.

Susanne. Mais s'il en prenoit l'habitude quand il fera plus âgé?

Genev. Non, j'en répons pour lui, il fera un honnête garçon. Brave Susanne, tu mérites bien de recevoir cette récompense du Ciel pour ta droiture, & pour le soin que tu prends d'élever ta famille dans l'honneur. As-tu besoin de quelque chose? Ne crains pas de le dire. Tout ce que nous possédons est à ton service.

Alexis. Oh oui, grand'mère! vois ce qu'elle m'a donné. Manges-en un peu. Tiens.

Susanne. Non, mon ami, je ne saurois. Je sens mes forces qui s'affoiblissent. Ma vue commence à s'éteindre. Approche-toi, mon fils. Voici le moment de te faire mes derniers adieux.

Deschamps, saisi, à ces mots, d'un tremblement subit dans tout son corps, se découvre la tête, tombe à genoux devant le lit de sa mère, saisit ses mains, lève les yeux au ciel, & ne peut prononcer une parole, étouffé par ses larmes & ses sanglots.

Prends courage, mon fils, lui dit Susanne, je vais t'attendre dans une vie plus heureuse. Nous nous retrouverons pour ne jamais nous quitter.

Deschamps, un peu revenu à lui-même, baissa la tête en disant : Bénis-moi donc, ma mère ; je ne demande qu'à te suivre, quand mes enfans n'auront plus besoin de moi.

Susanne rouvrit ses yeux mourans, & prononça ces paroles :

Exauce ma prière, Père céleste, & accorde ta grâce à mon cher enfant, le seul que tu m'as donné, & que j'aime de toute mon ame. Deschamps, que le Seigneur soit toujours avec toi, & qu'il confirme dans le Ciel la bénédiction que je te donne, pour avoir si bien rempli tes devoirs envers tes parens !

Ecoute-moi maintenant, mon fils, & observe ce que je vais te dire. Elève tes enfans dans l'honneur, & accoutume-les à une vie laborieuse, afin que, s'ils sont pauvres, ils ne perdent jamais courage, & ne se laissent pas aller au dérèglement. Instruis-les à mettre toute leur confiance en Dieu, & à demeurer tendrement unis, pour trouver des consolations & des ressources dans les maux de la vie. Pardonne au Bailli son injustice. Quand je serai morte & enterrée, va le trouver de ma part, & lui dis que je n'emporte point de rancune contre lui ; que je prie Dieu au contraire en sa faveur, pour qu'il lui donne la grâce de se reconnoître avant de sortir de ce monde.

(Elle s'interrompt un moment pour reprendre haleine, & dit ensuite :)

Mon fils, apporte-moi mon imitation, & ce billet qui est au fond du coffre dans une bourse de cuir.

Bon ! *(Elle les prend, & les serre dans ses mains.)* Voilà tout ce que je possède de plus précieux sur la terre.... A présent fais-moi venir tes enfans.

Deschamps alla les prendre autour de la table où ils étoient assis & pleuroient. Il les fit mettre à genoux auprès du lit de leur grand'mère. Susanne se souleva un peu pour les regarder, & leur dit :

Mes chers enfans, il m'est bien douloureux de vous laisser ainfi pauvres & fans mère ! Pensez à moi, mes bien-aimés. Je ne puis vous donner en héritage que ce livre ; mais il a fait ma consolation, & il fera la vôtre. Quand vous faurez lire, lisez-en un peu tous les soirs devant votre père. Vous y apprendrez à être religieux, honnêtes, & équitables.

Deschamps, ce billet est un certificat de bonne conduite que j'apportai à ton père en l'épousant. Tu le feras passer tour à tour à chacune de tes filles, jusqu'à ce qu'elles se marient.

Pour toi, mon fils, je n'ai rien à te donner en souvenir ; mais tu n'en as pas besoin. Tu ne m'oublieras pas, j'en suis sûre.

Geneviève, oserai-je te demander encore une grâce, après avoir pardonné la faute d'Alexis ? Quand je ne ferai plus, donne quelques soins à ces pauvres enfans... Ils sont si délaissés.... Je te recommande sur-tout ma pauvre petite Louison..... C'est la dernière..... Où est-elle ?... mes yeux se ferment.... Je ne la vois plus....

(Elle soulève languissamment son bras.)

Conduisez ma main..... que je la touche.... O mes enfans !....

(Elle meurt.)

Après un moment de silence, Deschamps la croyant assoupie, dit aux enfans : Relevez-vous, & ne faites pas de bruit. Elle dort. Si elle pouvoit se rétablir ! Mais Geneviève vit bien qu'elle étoit morte, & le lui fit comprendre. Quelle fut alors sa désolation, & celle de toute la petite famille ! Comme ils pleuroient ! comme ils joignoient leurs mains en les frappant l'une contre l'autre !

Geneviève les consola de son mieux, & elle répéta à Deschamps le dernier vœu de Susanne, que sa profonde tristesse l'avoit empêché d'entendre.

Elle commença dès ce jour même à le remplir. Les petits orphelins, élevés parmi ses enfans, profitèrent des mêmes instructions, & devinrent bientôt, comme eux, l'exemple du village. Alexis sur-tout, continuellement frappé du souvenir de sa première faute, se distingua toute sa vie par la plus rigide probité.

PASCAL.

M. DUFRESNE avoit coutume de payer, tous les Dimanches, une petite pension à ses enfans, pour qu'ils eussent le moyen de se procurer les plaisirs innocens de leur âge pendant le cours de la semaine. Aussi confiant que généreux, il n'exigeoit point qu'ils lui rendissent compte de l'emploi qu'ils faisoient de ses largesses. Il les croyoit assez bien nés pour suivre les conseils qu'il leur avoit donnés quelquefois à ce sujet. Hélas! quelles suites affreuses produisit cette aveugle crédulité!

A peine les enfans avoient-ils reçu leur paye ordinaire, qu'ils courroient aussitôt en acheter des pâtisseries & des confitures. Leur bourse recevoit, dès ce jour même, une atteinte si profonde, qu'il n'en falloit qu'une bien légère pour achever de l'épuiser le lendemain; en sorte qu'il ne leur restoit plus rien pour se régaler les jours suivans. Cependant leur bouche affriandée n'en demandoit pas moins à se repaître. Le marchand consentit d'abord à leur donner à crédit; mais, comme leur pension ne pouvoit jamais suffire à les acquitter, & que leurs dettes grossissoient tous les jours, il résolut enfin d'en présenter le mémoire à leur père. M. Dufresne lui fit de sévères reproches de son imprudence, & défendit à tous les marchands des environs de donner rien à ses enfans qu'ils ne fussent en état de payer sur l'heure. Cette précaution, qui lui sembloit assez sûre pour les forcer à vaincre leur gourmandise, ne fit que l'irriter davantage; & ils ne songèrent plus qu'aux moyens de satisfaire ce goût déordonné.

Pascal, l'aîné de la famille, & le plus audacieux, couchoit tout près de son père. Après avoir remarqué le temps où il étoit plongé dans le plus profond sommeil, il se leva sans bruit, fouilla dans sa bourse, & y prit un écu. Enhardi par ce funeste succès, il renouvela plusieurs fois ses larcins. Mais il n'est point de crime si secret qui, tôt ou tard, ne se découvre.

M. Dufresne avoit un procès à la veille d'être décidé. Comme il s'en étoit occupé toute la journée, les mêmes

pensées l'agitoient encore, & il les creusoit dans le silence de la nuit. Pascal, le jugeant endormi, crut que c'étoit le moment d'exécuter son indigne entreprise. Malheureusement pour lui, la lune jetoit alors assez de rayons dans la chambre, pour qu'une foible lumière se répandît à travers l'épaisseur des rideaux. Quel fut l'effroi de M. Dufresne de se voir voler par son propre fils ! Il dévora son ressentiment pendant le reste de la nuit. Mais, avant que Pascal fortît de sa chambre, il s'habilla : & , après divers propos indifférens : Qu'est-ce que tu achéteras aujourd'hui, lui dit-il, pour ton déjeûner ?— Rien, mon papa, répondit le détestable menteur. J'ai donné aux pauvres ma pension de la semaine : il faudra bien me contenter de pain sec.

M. Dufresne ne put commander plus long-temps à son indignation. Il saisit Pascal, le dépouilla, & trouva dans ses poches deux écus de six francs qu'il venoit de lui dérober. Autant qu'il avoit témoigné jusqu'alors de tendresse & d'indulgence, autant il fit éclater de courroux & de rigueur. De vives réprimandes ne furent que l'annonce d'un traitement plus sévère ; & le malheureux fut obligé de passer quelques jours au lit, pour se rétablir des suites de cette correction.

Combien il est difficile d'extirper un vice qu'on a laissé trop long-temps s'enraciner dans son cœur ! Pascal ne fut point réformé par cette aventure. La clef de la cassette de son père étant tombée, par hasard, entre ses mains, il en tira l'empreinte sur de la cire molle ; & , sous un prétexte spécieux, il en fit forger une pareille par le ferrurier. Il avoit maintenant une occasion commode de piller à discrétion le trésor de la famille. Comme son père avoit beaucoup d'argent, & qu'il étoit assez rusé, lui, pour n'en jamais prendre trop à la fois, ses rapines restèrent long-temps inconnues. Il parvint ainsi jusqu'à sa quinzième année, composant si bien sa conduite, que ses parens croyoient n'avoir plus aucun reproche à lui faire, lorsqu'une circonstance imprévue dévoila tout à coup son indigne hypocrisie.

Son père, dans le paiement d'un billet, avoit reçu, par mégarde, une pièce de monnoie étrangère. Il la laissa, pour le moment, avec les autres, dans le projet de l'en retirer le jour d'après. Cette pièce tomba le jour même entre les mains de Pascal, dans une saignée qu'il fit

à la cassette. M. Dufresne, qui l'avoit si bien remarquée la veille, ne la trouvant plus le lendemain, les anciennes inclinations de son fils revinrent dans sa mémoire ; & Pascal devint l'objet de ses premiers soupçons. Il monta soudain dans sa chambre, visita sa bourse, &, avec un morne désespoir, il y trouva la pièce qui lui manquoit.

Pascal étoit alors trop grand, pour que son père crût devoir le châtier comme la première fois. Il se contenta de lui reprocher vivement son indignité, en le menaçant de lui retirer sa tendresse. Il consulta ses amis sur la manière dont il devoit traiter ce jeune scélérat. Les plus sages lui conseillèrent de le faire enfermer pour quelques mois dans une maison de force, afin de lui donner le temps de se repentir de son crime, & de s'accoutumer à une vie frugale. Cependant la crainte de le déshonorer, & les combats de l'amour paternel, qui n'étoit pas encore entièrement éteint dans son cœur, ne lui laissèrent pas la force de profiter de cet avis salutaire. Il aima mieux employer une voie plus douce. Il envoya son fils continuer ses exercices dans une ville éloignée, sous la tutelle d'un ami vigilant, auquel il prescrivit de ne lui donner d'argent que ce qui lui seroit d'une indispensable nécessité. Précaution, hélas ! trop tardive. Pascal étoit absolument corrompu. Il avoit chez son tuteur une nourriture abondante, qui, sans être recherchée, étoit préparée avec assez de soin pour devoir contenter son goût. Mais il falloit à sa sensualité des morceaux plus fins & plus délicats. Il fit un marché secret avec un traiteur, qui connoissoit la richesse de son père, pour lui fournir ce qu'il y avoit de plus friand dans les marchés. Un marchand de vin s'engagea également à lui procurer les liqueurs les plus exquises. Il ne se trouva pas encore satisfait. Il voulut prendre part aux débauches que les jeunes gens de la ville alloient faire dans les auberges des villages voisins ; &, comme son tuteur refusoit de contribuer à ces dissipations, il s'adonna au jeu, & apprit à pratiquer toute espèce de friponneries pour escroquer de l'argent.

Le ciel paroissoit s'intéresser visiblement au changement de sa conduite, en ne permettant pas qu'aucune de ses basses manœuvres demeurât impunie. Trois des plus robustes joueurs, qui s'aperçurent une fois de ses tours, tombèrent sur lui, & le chargèrent de tant de coups, qu'il fut près d'en mourir sur la place.

On le transporta tout ensanglanté dans sa chambre.— Son tuteur accourut, & lui prodigua ses soins & ses secours. Il attendit qu'il fût presque entièrement rétabli, pour lui représenter, avec les expressions les plus touchantes, les malheurs dans lesquels il couroit se précipiter. Infortuné jeune homme ! lui dit-il, qui vous porte à des excès si honteux ? Vous déshonorez un nom que la probité de vos aïeux a rendu respectable. Vous ravissez à vos parens les douces espérances qu'ils formoient en cultivant votre éducation. Lorsque vos jeunes concitoyens, qui consacrent à l'étude le temps que vous perdez dans des scènes scandaleuses, seront recherchés dans votre patrie, & portés aux fonctions les plus distinguées, vous, comme un homme abject & dangereux, vous vous verrez méprisé par la plus vile populace, & banni de toutes les sociétés de gens d'honneur.

Ces discours firent d'abord sur lui quelque légère impression. Il suspendit tout commerce avec les complices de ses égaremens ; Il se contenta de sa nourriture ordinaire, & l'étude sembloit prendre des charmes pour son esprit. Mais ces belles résolutions ne tardèrent pas longtemps à s'évanouir. Il se rengagea peu à peu dans son train de vie ordinaire. Il vendit en secret les livres qu'on lui avoit donnés. Sa montre, son linge, & ses habits, eurent successivement le même sort ; & il se dépouilla si bien lui-même, qu'il fut réduit à ne plus sortir de la maison.

Alors tous ses créanciers se réveillèrent à la fois ; &, sur le refus de son tuteur de satisfaire à leur avidité, ils écrivirent à son père, en le menaçant de le faire arrêter s'ils n'en recevoient une réponse plus favorable. Qu'on se représente l'état du malheureux Pascal. Accablé des reproches de ses créanciers & de l'indignation de son tuteur, des mépris des domestiques & de ses propres remords, il ne lui restoit plus à attendre que la malédiction de ses parens. Il sentit qu'il avoit trop négligé de s'instruire pour trouver des ressources dans son travail.— Quelquefois il lui venoit l'idée d'aller mendier sa subsistance ; mais son cœur orgueilleux ne pouvoit s'y résoudre. Il passa un jour entier dans sa chambre, au milieu des plus violentes agitations du désespoir, tordant ses bras, s'arrachant les cheveux, & maudissant ses vices ; mais, toujours emporté par sa dépravation, il sortit le soir

même

même pour aller boire dans une taverne le peu d'argent qui lui restoit encore.

Il s'y trouvoit en ce moment deux hommes qui venoient de lever des recrues pour les colonies. Ils remarquèrent sur ses traits le trouble dont son ame étoit agitée. Ils se firent un signe du coin de l'œil, & tournèrent leur conversation sur l'Amérique. Ils parlèrent de la beauté du pays, de la paye énorme que les troupes y recevoient. Ils peignirent les avantages qu'un jeune homme de famille y rencontroit en foule pour faire promptement une grande fortune. Ils nommèrent plusieurs de leurs amis, qui, de simples soldats, étoient devenus officiers, & avoient épousé de riches veuves.

Pascal écoutoit ces discours avec une extrême avidité. Il se mêla bientôt à l'entretien, & demanda s'il ne pourroit point trouver de service parmi ces troupes. Je puis vous en procurer, lui dit un des recruteurs, quoique nous ayons déjà plus de sujets qu'il ne nous en faut ; mais vous paroissez mériter des préférences. Et il lui offrit quatre louis d'or pour son engagement.

Après quelques combats intérieurs, Pascal les reçut. Il passa le reste de la nuit à boire ! & dès le lendemain il fut envoyé dans une forteresse pour y apprendre l'exercice. Il se trouva dans une société composée de paysans grossiers, d'apprentis fugitifs, de mendiants enlevés sur les grandes routes, & de voleurs sauvés du gibet. On lui donna pour maître un caporal dur & rébarbatif, qui, l'accablant d'injures & de coups de canne, lui fit éprouver toute sorte de honte & de douleurs.

Son malheur alloit encore s'accroissant chaque jour. L'argent, qu'il avoit reçu en échange de sa liberté, étoit déjà consumé dans la débauche. Du pain de munition, & une soupe dégoûtante, étoit tout ce qu'il avoit pour se soutenir. Lucas, jadis gardeur de pourceaux, qui se trouvoit alors son camarade, étoit bien moins à plaindre. Accoutumé, dès l'enfance, à vivre de pain de seigle & de fromage, il se croyoit nourri comme un prince lorsqu'il pouvoit manger quelquefois un peu de viande à demi-cuite ; & il goûtoit d'une vieille poule avec autant de plaisir que Pascal auroit goûté d'un faisán. Mais, pour celui-ci, quelle devoit être sa peine, lorsqu'avec une moitié de hareng saur, ou un tronc de chou baigné de graisse fétide, il pensoit aux morceaux friands qu'il avoit autrefois si recherchés !

Quelques

Quelques jours après, l'ordre de partir arriva. Pascal reçut cette nouvelle avec plus de satisfaction qu'on ne l'auroit attendu. Si tu parviens une fois en Amérique, se disoit-il, tu es jeune & bien tourné, tu feras ta fortune comme tant d'autres Européens.

Au milieu de ces brillantes perspectives, il monta sur le vaisseau qui devoit le transporter avec sa troupe. Deux ou trois verres d'eau de-vie, qu'il but avant de s'embarquer, échauffèrent sa tête, & lui firent oublier ses parens. Il s'éloigna du rivage avec des cris de joie insensés. Mais cette joie ne fut pas d'une plus longue durée que l'ivresse qui l'avoit produite. Tous ceux qui n'avoient pas encore navigué éprouvèrent des maux de cœur violens. Pascal, dont l'estomac étoit déjà affoibli par ses intempérances, en souffrit plus que personne. Il passa plusieurs jours dans des défaillances continuelles. Il ne pouvoit supporter aucune nourriture. La seule vue des alimens révoltoit ses entrailles. Des fèves moissies, du bœuf salé, du biscuit racorni, voilà toutes les friandises qu'il avoit maintenant à savourer. On avoit d'abord donné aux soldats une pinte de bière par jour pour les soutenir; mais on les en sevrâ peu à peu, & il fallut se contenter d'une petite mesure d'eau, qu'on étoit encore obligé de faire filtrer pour en tirer les vers dont elle étoit remplie.

Après deux mois de vives souffrances, auxquelles se joignoient chaque jour les terreurs & les accidens d'une traversée orageuse, il aborda, épuisé de fatigues, de maux & de chagrins. Son cœur, aigri par les horreurs de sa situation, avoit laissé corrompre tous ses penchans; & déjà son esprit ne s'ouvroit plus qu'à des idées de forfaits. La négligence de ses devoirs, & les bassesses qu'il commit dans le régiment, l'en firent chasser avec ignominie. On crut devoir le renvoyer à sa famille, lié & garrotté au fond de la cale d'un vaisseau, avec d'autres scélérats.

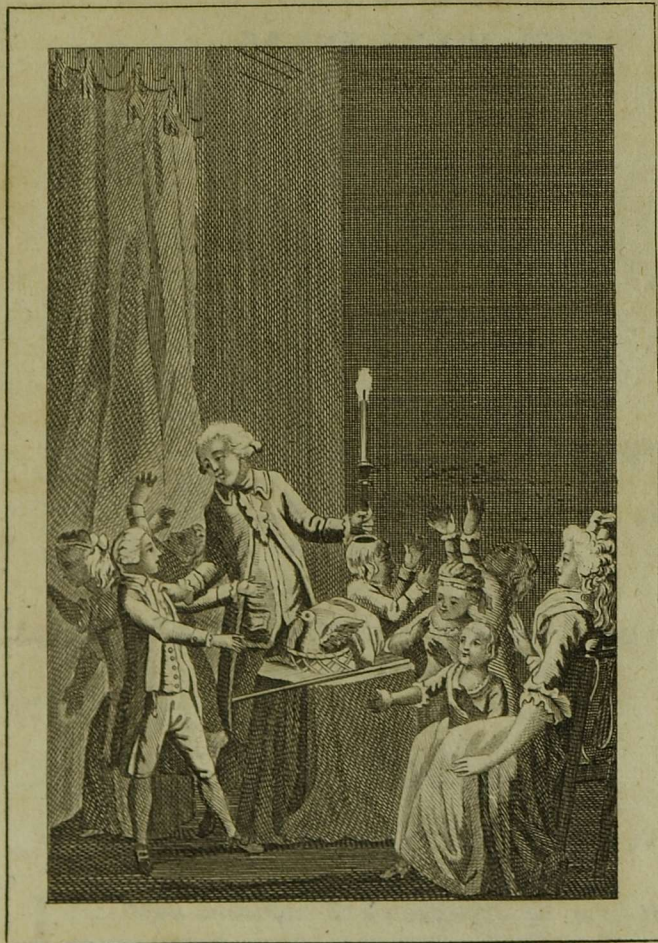
Qu'étoient devenus, dans cet intervalle, ses infortunés parens? Hélas! ils vivoient encore, s'il faut nommer du doux nom de la vie des jours consumés dans les angoisses & le désespoir. La honte des crimes de leur fils, dont toute leur ville natale étoit instruite, les avoit forcés de l'abandonner pour chercher un asile obscur. Ils traînoient leur déplorable existence dans une retraite écartée, sur le bord de la mer.

Ils y étoient à peine établis, lorsque le vaisseau qui portoit Pascal vint aborder entre les rochers non loin de cette plage. Les criminels, qu'on y tenoit renfermés, avoient brisé leurs chaînes; &, après avoir massacré l'équipage, ils s'étoient rendus maîtres du bâtiment. Ils en sortirent la nuit pour aller piller les maisons répandues sur la côte. M. Dufresne, cette nuit même, veilloit auprès du lit de sa femme, que la douleur avoit réduite, après de longues souffrances, à une cruelle agonie. Dans les transports d'un violent délire, elle répétoit le nom de son fils, & l'appeloit pour l'embrasser & lui pardonner avant de mourir. Tout à coup la porte est enfoncée, & dix scélérats se précipitent dans la chambre. Pascal étoit à leur tête, une hache à la main. M. Dufresne s'avance avec un flambeau; mais, avant que son fils ait pu le reconnoître.....O nature! nature!....Je ne puis achever.

Enfans, si, après avoir lu cette horrible aventure, vous osiez vous familiariser avec la première idée du vice, tremblez de devenir, par degrés, criminels, & de finir, comme Pascal, par un parricide!

Le Sortilège naturel.

V. 3. p. 209.



Vous voyez bien ! C'est un coq,
mais un coq qui n'a jamais eu
son pareil. — Il me dit des choses
que personne au monde ne peut
savoir

LE SORTILÈGE NATUREL.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

MDE. DE GRAMMONT.

AUGUSTE, *son fils.*

JULIE, *sa fille.*

LE CHEVALIER D'ORGEVILLE.

ELISE, *sa sœur.*

GABRIEL,

LUCIEN,

SOPHIE,

JUSTINE, *femme-de-chambre de Mde. de Grammont.*

ROBERT, *vieux domestique.*

} *Amis de Julie & d'Auguste.*

La Scène se passe chez Mde. de Grammont, dans une salle basse qui donne sur le jardin.

SCENE I.

Justine (debout devant une table couverte de jetons).

J'AI beau compter & recompter, je n'en trouve jamais que quatre-vingt-quatorze. Il devrait pourtant y en avoir cent. Ne me parlez pas d'une maison où l'on reçoit des enfans aussi tracassiers. Ils ne peuvent mettre le pied dans un endroit, que tout n'y soit bouleversé en un tour de main. Allons, il faut que je visite d'abord tous les coins de la chambre.

(Elle va furetant de côté & d'autre, sur les chaises, sur les fauteuils, jusque sur les fenêtres.)

SCENE

SCENE II.

Mde. de Grammont, Justine.

Mde. de Grammont. Que cherches-tu donc, Justine, d'un air si inquiet ?

Justine. Des jetons, Madame.

Mde. de Grammont. Est-ce que tu ne les vois pas là sur la table ?

Justine. Je ne cherche pas ceux qui y sont, je cherche ceux qui manquent.

Mde. de Grammont. Mais il ne doit pas y en manquer.

Justine. Cela ne devrait pas être. Cependant il y en a six de moins. La bourse n'est-elle pas de cent ?

Mde. de Grammont. Tu le fais comme moi.

Justine. Eh bien, je ne puis en trouver que quatre-vingt-quatorze. Ayez la bonté, Madame, de les compter vous-même.

Mde. de Grammont (après avoir compté). Effectivement, il n'y en a pas davantage. Le nombre étoit pourtant complet hier au soir, à la fin de notre partie. Mais qui t'a donné l'idée de venir voir si le compte s'y trouvoit ?

Justine. C'est qu'en entrant ici, j'ai vu que les enfans les avoient pris pour jouer.

Mde. de Grammont. Je leur avois expressément défendu de toucher à cette bourse. Ils en ont d'autres pour leur usage. Qui leur a donné ceux-là ?

Justine. Ils ont bien su les prendre d'eux-mêmes.

Mde. de Grammont. D'eux-mêmes ? Ils me le payeront Où sont-ils ?

Justine. Dans le jardin, sans doute, avec leur petite sœur.

Mde. de Grammont. Fais-moi venir Julie. Mais, écoute, n'est-il entré personne que mes enfans ?

Justine. Oh ! leurs amis y sont venus aussi. Et qui peut savoir ?

Mde. de Grammont. Quoi ! tu soupçonnerois.

Justine.

Justine. Je réponds de vos enfans, & de ceux de M. Duluc, comme de moi-même.

Mde. de Grammont. Est-ce que tu ne répondrois pas également des autres ?

Justine. Je ne les connois pas assez pour cela.

Mde. de Grammont. Que dis-tu ? Des enfans de condition, dont les parens font si pleins d'honneur ?

Justine. Tenez, Madame..... Je vais appeler Mademoiselle Julie..... Mais la voici.

SCENE III.

Mde. de Grammont, Julie, Justine.

Mde. de Grammont. Qui vous a permis, Mademoiselle, de vous servir de mes jetons ? Ne vous avois-je pas défendu d'y toucher ?

Julie. Ce n'est pas ma faute, maman.

Mde. de Grammont. Et de qui donc, s'il vous plaît ?

Julie. De M. d'Orgeville & de sa sœur. J'avois tiré des cartes avec les jetons d'ivoire que vous avez bien voulu me donner. Fi donc ! ont-ils dit, l'un & l'autre. Nous ne sommes pas accoutumés à jouer avec ces jetons-là. Il nous en faut d'argent. Là-dessus, ils se font mis à fouiller dans tous les tiroirs, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé cette bourse.

Mde. de Grammont. Pourquoi ne pas leur déclarer la défense que je vous ai faite ?

Julie. Bon ! ils ont bien voulu nous entendre ! Ils nous auroient battus, je crois, si nous n'avions pas voulu leur céder.

Justine. Voilà des enfans bien élevés, à ce qu'il me paroît !

Mde. de Grammont. Il falloit au moins compter les jetons avant de sortir.

Julie. C'est aussi ce que je voulois faire. Mais lorsque j'en avois compté une trentaine, M. d'Orgeville venoit les reprendre. Enfin, il les a jetés pêle-mêle dans la bourse, & nous a entraînés dans le jardin.

Mde. de Grammont. Mais savez-vous qu'il en manque six ?

Julie. Est-il vrai, maman ?

Mde.

Mde. de Grammont. Comment, s'il est vrai, quand je vous le dis? Voyez, si l'on peut se reposer en rien sur vous? C'est votre devoir de veiller à ce que rien ne se perde.

Julie. Eh mon Dieu, maman, j'étois assez embarrassée. Ces enfans sont si brouillons! Il falloit les suivre sans cesse, & courir de l'un à l'autre, pour les empêcher de briser vos laques & vos porcelaines. Ils ont pu disperser les jetons, pendant que j'étois occupée d'un autre côté.

Mde. de Grammont. Il faut pourtant qu'ils se trouvent.

Justine. Je n'en fais qu'un moyen; c'est de faire retourner les poches de tous ces petits Messieurs, avant qu'ils sortent.

Mde. de Grammont. Fi donc, Justine! J'irois faire cet affront à leurs parens!

Julie. Oh! je suis bien sûre qu'aucun d'eux n'est capable d'une bassesse.

Mde. de Grammont. Je le crois aussi: mais à leur âge, on est capable d'une étourderie. Va, ma fille, va leur demander poliment si quelqu'un de la compagnie, sans y penser, n'auroit pas mis des jetons, avec son argent, dans sa bourse. Ta commission est délicate, & demande beaucoup de ménagement: prends bien garde à n'offenser personne, en laissant entrevoir quelques soupçons injurieux.

Julie. Oûi, maman, j'y vais.

Mde. de Grammont. Accuse-toi devant eux de négligence; & dis-leur qu'on s'en prendroit à toi, si les jetons ne pouvoient se retrouver.

Julie. Je comprends à merveille. Laissez-moi faire.

Mde. de Grammont. Tu diras, en passant, à Robert de venir me parler ici.

Julie. Oûi, maman.

SCENE IV.

Mde. de Grammont, Justine.

Justine (qui s'est occupée à chercher pendant la fin de la dernière scène). Je puis toujours bien répondre qu'ils ne sont pas dans cette pièce. Il n'y a pas un recoin que je n'aye visité.

Mde.

Mde. de Grammont. Voilà des choses qui ne devoient pas arriver dans ma maison. Je tremble, autant que je désire d'être éclaircie sur cet événement.

SCENE V.

Mde. de Grammont, Justine, Robert.

Robert. Me voici, Madame, que voulez-vous de moi ?

Mde. de Grammont. Robert, c'est pour vous dire qu'il manque six jetons d'argent.

Robert. Est-ce que Madame me soupçonneroit de les avoir détournés ?

Mde. de Grammont. A Dieu ne plaise, mon ami ! Je te connois trop bien pour avoir de pareilles idées. Mais comme tu as traversé l'appartement, je voulois te demander si tu ne les avois pas vus sur quelque fauteuil.

Robert. Des jetons sur des fauteuils ?

Mde. de Grammont. Je fais que ce n'est pas leur place : mais les enfans s'en sont servis pour jouer. Ils les auront peut-être laissés étourdiment dans un coin : & tu aurois pu les voir.

Robert. Je ne les ai pas vus, Madame.

Mde. de Grammont. Tant pis, me voilà fort embarrassée. Je ne fais quel parti prendre. Il faut certainement qu'ils se soient perdus aujourd'hui. Je les comptai moi-même hier au soir. Mais cherchez donc, Justine.

Justine. Vous avez vu, Madame, que je n'ai pas perdu un moment. Les pauvres domestiques sont bien à plaindre, quand il s'égaré quelque chose dans une maison. On gronde, & l'on soupçonne même les plus honnêtes.

Mde. de Grammont. Les plus honnêtes doivent me pardonner de les comprendre dans mes recherches, pour découvrir celui qui ne l'est pas.

Robert. Vous pouvez commencer par moi, Madame. Les fripons sont les premiers à se fâcher de ce qu'on les suspecte.

Justine. Je ne crains rien de ce côté, Dieu merci. Mais c'est toujours un affront pour les domestiques, lorsqu'il se fait des recherches dans une maison.

Mde. de Grammont. Mettez-vous un moment à ma place ; que feriez-vous ?

Robert.

Robert. Ce que je ferois, Madame ? Il me vient une idée : & , si vous me permettez de l'exécuter, je vous garantis que je retrouverai ce que nous cherchons.

Mde. de Grammont. Mais songes-tu qu'il ne faut compromettre personne ? Quel est ton dessein ?

Robert. Je ne puis vous le dire. Un seul mot le feroit manquer. Ayez la bonté seulement de faire assembler ici tout le monde. Je vous promets que le voleur se dénoncera lui-même.

Mde. de Grammont. Je ne fais si je dois. . . .

Robert. Vous me connoissez, ma chère Maîtresse. Soyez sûre que personne n'aura à se plaindre que le coupable : & je ne crois pas que vous veuilliez le ménager.

Mde. de Grammont. Eh bien, je connois ta prudence ; je m'en rapporte à toi.

Robert. Bon ! je vais tout disposer pour mon sortilège. N'en soyez point effrayée. Rien n'est plus naturel.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

Mde. de Grammont, Justine.

Justine. Madame, il a parlé de sortilège, avez-vous entendu ? Si je n'étois pas si sûre d'être innocente, j'en mourrois d'avance de frayeur.

Mde. de Grammont. Taisez-vous donc, imbécille.

SCENE VII.

Mde. de Grammont, Auguste, Justine.

Mde. de Grammont. Te voilà, Auguste ? D'où vient cet air empressé ? Est-ce que tu me rapportes les jetons ?

Auguste. Non, maman ; je ne fais que d'apprendre qu'il vous en manque six. Ma sœur vient de nous le dire.

Mde. de Grammont. Et comment a-t-on reçu cette nouvelle ?

Auguste.

Auguste. Nous avons tous été bien surpris. Les petits Duluc & leur sœur veulent venir se défendre auprès de vous. Ils sont tous très-fâchés, maman.

Mde. de Grammont. Comment donc ? Je les suspecte moins que personne au monde. Et M. d'Orgeville ?

Auguste. Oh ! il est furieux. Il dit que c'est lui faire une bien mauvaise réception, que de le regarder comme un voleur.

Mde. de Grammont. J'espère que Julie n'aura pas employé d'expression désobligeante ?

Auguste. Non, maman, au contraire. Elle a parlé avec beaucoup de politesse.

Mde. de Grammont. Pourquoi donc M. d'Orgeville s'est-il emporté ? Il n'y avoit rien de personnel pour lui.

Auguste. Je ne fais, mais sa sœur l'a tiré à part : il n'a pas daigné seulement l'écouter. Il vouloit s'en aller tout de suite. Par bonheur son chapeau est resté ici. Il revient le chercher : mais il a déclaré qu'il partirait sur l'heure. Il menace d'aller se plaindre à son papa.

Mde. de Grammont. Il ne sortira point ; & je veux moi-même prévenir son père, lorsqu'il viendra le chercher.

Auguste. Tous les autres désirent & demandent à haute voix de venir se justifier auprès de vous.

Mde. de Grammont. Ils n'ont à se justifier de rien. Je ne voulois que savoir s'ils étoient en état de me donner quelques éclaircissements. Ils sont tous assez bien nés pour que je ne leur impute aucune indignité. Mais je connois les fantaisies des enfans. Ils veulent tout voir, toucher à tout : &, par inadvertance, on peut mettre une chose dans sa poche, sans avoir intention de la voler.

Auguste. Eh mon Dieu, oui ! J'avois bien pris l'autre jour, sans le savoir, la bourse de ma sœur.

Mde. de Grammont. Doucement. Je les entends sur l'escalier. Justine, laisse-moi seule avec eux, & va voir si Robert fait ses préparatifs.

Justine. J'y vais pour vous obéir, Madame ; mais ce n'est qu'en tremblant.

SCENE VIII. !

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, le Chevalier d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie.

Mde. de Grammont. Bonjour, mes petits amis, je suis enchantée de vous voir.

D'Orgeville. Mademoiselle Julie vient de nous dire, Madame, qu'il manquoit six des jetons d'argent, avec lesquels nous avons joué ici par malheur. J'en suis très-fâché; mais je ne m'attendois pas qu'on pût soupçonner quelqu'un de la compagnie de les avoir pris. Je vous réponds au moins pour moi, & pour ma sœur.

Mde. de Grammont. Que le Ciel me préserve d'avoir de mauvaises idées de personnes de votre condition! Ma fille ne vous a certainement pas témoigné que j'eusse la moindre crainte?

Elise. Non, Madame; elle nous a demandé seulement si nous les avions emportés, par mégarde, ou pour jouer dans le jardin.

Mde. de Grammont. Vous auriez pu le faire innocemment. Je ne vois qu'elle seule de coupable en toute cette affaire. C'est de ne vous avoir pas fait jouer avec les jetons que je lui ai donnés pour son usage.

Gabriel. Nous n'aurions pas plus emporté des autres que de ceux-là.

Lucien. O mon Dieu! je n'aurois jamais osé remettre le pied dans la maison, si j'avois pris seulement une épingle chez vous.

Sophie (en vidant ses poches). Tenez, voici mes poches. Je n'en ai pas d'autres à mon fourreau.

Mde. de Grammont. Eh non, mes enfans! je vous ai déjà dit combien j'étois loin d'avoir de ces idées. La perte de six jetons n'est pas considérable. Cependant je ne puis vous cacher qu'elle m'affecte sensiblement. Je voudrois, pour dix fois ce qu'ils valent, qu'ils ne fussent pas égarés.

D'Orgeville. Quand ils ne vaudroient qu'une bagatelle, ils ne devroient pas s'être perdus parmi nous. Mais on a des valets; & ces gens-là ne sont pas toujours fidelles.

fidelles. Ce n'est pas la première fois qu'on s'en est plaint au château.

Julie. Et moi, je vous assure que cela n'est jamais arrivé dans notre maison.

Auguste. Je répondrais, la main sur le feu, de tous nos domestiques.

Mde. de Grammont. J'ai mis en eux, depuis long-temps, la plus grande confiance ; cependant, M. le Chevalier, si vous avez observé quelque chose, vous m'obligeriez de m'en avertir.

D'Orgeville. Oh ! rien, rien... Mais, quand nous sommes allés dans le jardin, n'ai-je pas vu la femme-de-chambre entrer ici ?

Mde. de Grammont. Justine, M. le Chevalier ! Oh ! je suis tranquille sur son compte. Depuis six ans qu'elle est chez moi, tout passe entre ses mains : & si elle avoit eu des projets sur ma fortune, elle auroit pu détourner des effets d'une bien plus grande importance.

D'Orgeville. Votre vieux domestique n'y est-il pas entré aussi ? Il n'a pas une figure très-heureuse, ce grison-là. Je ne voudrais pas le rencontrer le soir sur mon chemin.

Mde. de Grammont. Fi donc, Monsieur ! qui peut vous avoir donné ces préventions contre l'honnête Robert. C'étoit l'homme affidé de mon beau-père ; & il est plus ancien que moi dans la famille. S'il pouvoit devenir infidèle, ni vous, ni moi, nous n'aurions plus sur la terre personne à qui nous confier.

D'Orgeville. Enfin, Madame, quelqu'un peut s'être glissé dans le salon après nous.

Mde. de Grammont. Oui, cela pourroit être ; & je vais m'en éclaircir. Amusez-vous à jouer jusqu'à mon retour.

D'Orgeville. Non, Madame ; après ce qui s'est passé, je ne puis rester ici plus long-temps. Monsieur Auguste, ne sauriez-vous point ce qu'est devenu mon chapeau ?

Auguste. Robert l'a pris pour le nettoyer. Il vous le rapportera.

D'Orgeville. Il me le faut sur le champ.

Elise. Est-ce que tu ne veux pas attendre mon papa ? Tu fais qu'il doit venir nous chercher dans sa voiture !

Mde. de Grammont. Je ne souffrirai point que vous vous en retourniez à pied. Il y a près d'une lieue d'ici au

château. Attendez-moi, je vous prie, je ne tarderai guère à revenir.

SCENE IX.

Auguste, Julie, d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie.

D'Orgeville. Je suis fort surpris que votre maman ait osé se permettre des soupçons à notre égard. Des personnes comme nous voler des jetons !

Julie. Elle n'a jamais eu cette pensée, Monsieur. Elle a pu croire que nous les aurions mis, par distraction, dans notre poche : & j'aurois été capable, aussi bien qu'un autre, de cette étourderie. Mais voler ! il n'y a pas un mot qui ressemble à cela dans tout ce qu'elle a dit.

D'Orgeville. S'il n'y avoit eu ici que de petits bourgeois (*en regardant Gabriel, Lucien, & Sophie*), elle auroit pu croire tout ce qu'elle auroit voulu ; mais elle devoit bien savoir faire une différence.

Gabriel. C'est de nous apparemment que vous entendez parler, Monsieur ; votre regard me le dit. Mais il faut que je vous dise, à mon tour, qu'ici, à la campagne, c'est la manière de penser & de vivre, & non la naissance, qui fait la véritable noblesse.

D'Orgeville. Voyez donc comme ces campagnards s'anoblissent, pour un petit coin de terre qu'ils labourent ! Vous êtes bien heureux qu'il n'y ait pas d'autres enfans que vous dans notre voisinage, & que nous soyons obligés, M. Auguste & moi, de vous recevoir dans notre compagnie, pour nous aider à nous divertir. A la ville, vous n'auriez pas eu cet honneur, je vous en répons, malgré votre manière de vivre & de penser.

Auguste. Parlez pour vous seul, M. d'Orgeville. A la ville, comme ici, je me ferai toujours honneur de la société de mes chers amis.

Julie. Oui certainement, Monsieur le Chevalier. Ils nous donnent plus de bons exemples en un jour que nous n'en recevrons en un an d'une douzaine de petits gentilshommes comme vous.

Elise.

Elise. Voilà, mon frère ce que tu mérites. Pourquoi les attaquer ?

D'Orgeville. Ne vas-tu pas aussi faire la Philosophe, toi ? Tu penses certainement comme moi dans le fond du cœur, quoique tu n'en dises rien. Est-ce que tu as oublié ce que maman nous répète tous les jours des enfans de bourgeois : Ne vous mêlez jamais avec les petites gens. Dans une basse condition, on ne peut avoir que des sentimens bas.

Auguste. Est-ce que vous croiriez mes amis capables de prendre quelque chose dans une maison étrangère ?

Gabriel. Dites, Monsieur : Vous avez-vous vus seulement approcher de la table ?

Sophie. Au lieu que je vous ai vu, moi, tenir des jetons dans votre main, & les regarder même de fort près.

(D'Orgeville s'élançe vers elle, & veut la frapper. Auguste & Gabriel se mettent devant lui, & le retiennent.)

Auguste. Doucement, doucement, c'est à moi que vous aurez à faire.

Gabriel. Non, mon ami, je saurai bien défendre ma sœur. Qu'il ose seulement la menacer ! Je lui déclare que je ne suis pas plus épouvanté de sa taille que de sa noblesse.

D'Orgeville. Oh ! je ne suis pas fait pour me battre avec de petits bourgeois.

Julie. Fort bien. Et vous ne vous seriez pas compromis sans doute à battre une petite bourgeoise ?

D'Orgeville. Je ne laisse pas attaquer mon honneur.

Elise. Cette petite fille auroit encore mieux fait de se taire.

Julie. C'est une enfant : & l'on peut bien lui pardonner, sur-tout lorsqu'elle dit la vérité.

D'Orgeville. La vérité ? Qu'entendez-vous donc par-là ?

Gabriel. Que vous avez tenu des jetons dans vos mains, & que vous les avez regardés. Rien de plus. A-t-elle dit autre chose ? Et cela n'est-il pas vrai ?

D'Orgeville. Je ne m'abaisse pas à vous répondre.

Gabriel. Rien de mieux à faire, lorsqu'on n'a que de mauvaises raisons à répliquer.

SCENE X.

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie.

Mde. de Grammont. Qu'est-ce donc que ce vacarme, Messieurs? Est-ce qu'il y a des querelles dans ma maison?

D'Orgeville. J'espère, Madame, que vous me vengerez des insultes que je viens de recevoir de ces gens-là.

Mde. de Grammont. Qui appelez-vous ces gens-là? Je ne suis pas accoutumée à entendre nommer ainsi ces Messieurs, & moins encore à recevoir des plaintes sur leur compte.

Auguste. C'est qu'ils n'ont pas été d'humeur de souffrir les grands airs avec lesquels on vouloit les traiter.

Julie. Oûi, Monsieur le Chevalier est mécontent de ce que nous ne lui avons pas donné une société de jeunes Princes.

Gabriel. Il s'imagine qu'on doit nous soupçonner d'avoir pris les jetons plutôt qu'une personne de sa naissance.

Lucien. Comme si nous n'avions pas notre honneur à garder comme lui!

Sophie. Et ne vouloit-il pas aussi me battre? Heureusement que mon frère a su lui rabattre son caquet.

Mde. de Grammont. Mais cela n'est pas croyable!

Elise. C'est que mon frère est un peu vif.

Mde. de Grammont. La vivacité sied très-bien à son âge. Mais il ne faut pas être dédaigneux, turbulent, & inconfidéré.

SCENE XI.

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie, Robert, (portant un Coq dans une corbeille couverte d'une serviette.)

Robert. Il n'y a rien à dire, Madame, tous les gens de votre maison sont innocens, aussi vrai que je m'appelle Robert, & que mon Coq est un devin, qui ne se trompe jamais.

Sophie (en sautant de joie). Oh! un Coq! un Coq!

Robert. Oui, ce n'est pas autre chose. Voyez-vous? *(Il soulève un peu la serviette, & laisse entrevoir un peu la crête & le cou de l'animal.)* Vous voyez bien? C'est un Coq, mais un Coq qui n'a jamais eu son pareil. Il me dit des choses que personne au monde ne peut savoir. S'il y a un brin de paille de perdu, je n'ai qu'à lui faire ma consultation, & il devine tout de suite qui l'a dérobé, quand il seroit à dix lieues de-là, & qu'on l'auroit mis sous trente ferrures.

Julie. Tu pourras donc découvrir qui a pris les jetons?

Robert. Comment, si je le pourrai? Dernièrement, au cabaret, on m'avoit escamoté ma pipe. Je courus tout de suite chercher mon Coq, & il m'apprit que c'étoit ce vilain postillon, qui s'est cassé la jambe depuis ce temps-là.

Sophie. Vous savez donc faire parler votre Coq?

Robert. Oui vraiment, comme les coqs savent parler, Co, Co, Coquerico. Avec cela, nous nous entendons à merveille, tout comme si je discourois avec vous.

Julie. Tu ne nous avois pas instruits de son talent.

Robert. C'est qu'ordinairement rien ne se vole dans cette maison.

Julie. Maman, je vous en prie, laissez-lui faire son tour.

Mde. de Grammont. Je le veux bien. Cela vous donnera du moins un quart d'heure d'amusement. Allons, Robert, tu peux commencer.

Robert. Oh, Madame! on ne va pas si vite. Il me faut d'abord une chambre où il n'y ait pas un rayon de jour.

Mde. de Grammont. Rien de plus facile. Il n'y a qu'à fermer les volets.

Julie. Maman, je cours les pousser en dehors.

Mde. de Grammont. Tu ne saurois attendre? Robert se chargera de ce soin.

Robert. Oui, Madame, j'y vais.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie.

(*Aussitôt que Robert est sorti, tous les enfans s'attroupent autour de la corbeille, soulèvent la serviette, & regardent dessous. D'Orgeville seul se tient éloigné. Sa contenance annonce du trouble & de l'embarras.*)

Auguste. Ce Coq annonce certainement quelque chose de surnaturel. Ses yeux sont étincelans comme deux étoiles.

Julie. Et sa crête, comme elle est rouge! Comme elle se dresse, & s'agite sur sa tête!

Sophie. Vous imaginez donc qu'il fait faire tout ce que dit Robert?

Lucien. Notre papa nous a instruits de ce qu'il falloit croire de tous ces contes de bergers.

Gabriel. Robert est un vieux chasseur; & je suis sûr qu'il s'entend mieux à faire taire les oiseaux avec son fusil qu'à faire parler les Coqs avec sa baguette.

Elise. Que fait-on? J'ai entendu raconter à ma bonne des choses si extraordinaires!

D'Orgeville. Comment peux-tu écouter de pareilles sottises, ma sœur? Si j'avois mon chapeau....

Mde. de Grammont. Tant mieux, Chevalier, que vous en ayez cette idée. Je voudrois qu'on parvînt à dé-
tromper

tromper Robert de ses imaginations. Un Coq deviner les voleurs ! Quelle simplicité !

D'Orgeville (avec affectation). Nous allons bien rire, je crois, à ses dépens.

(Les volets se ferment tout à coup.—D'Orgeville s'écrie avec inquiétude :)

Mais pourquoi donc cette obscurité ? Je n'aime pas à être dans les ténèbres, moi.

Julie. Maman, si le Coq ne voit personne, comment pourra-t-il reconnoître le voleur ?

Mde. de Grammont. Je n'y comprends rien.

Sophie. Je voudrais bien avoir le secret de le faire chanter. Allons, mon petit Coq, vois combien il fait noir ! Régale-nous de ton *Coquerico* de minuit... Il ne dit mot !

Julie. Apparemment qu'il n'obéit qu'à la voix de son maître.

(Robert rentre dans le salon.)

SCENE XIII.

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie, Robert.

Mde. de Grammont. Te voilà content, Robert ? Il n'y a plus de jour.

Robert. Oui, Madame. C'est bien comme cela. Maintenant, ceux qui n'ont rien à se reprocher, peuvent demeurer ici. Mais s'il y a quelqu'un de coupable, je lui conseille de s'en aller. Quoi ! tout le monde reste ?

D'Orgeville. Voyez la belle finesse ! Crois-tu qu'on en soit la dupe ?

Robert. Je vois donc qu'il faut employer ma grande magie.

(Il fait siffler sa baguette, en la faisant tournoyer rapidement dans l'air. Puis on l'entend tracer à terre des cercles redoublés autour de la corbeille, en prononçant à haute voix des mots barbares.)

Voilà qui se dispose à merveille.

Or ça, mon Coq, prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Allons, mes petits Messieurs, & mes petites Demoiselles, approchez-vous. Que chacun, à son tour, vienne passer la main droite sous la serviette, & caresser mon Coq sur le dos. Vous entendrez le beau ramage qu'il fera quand il sera touché par le criminel.

Or ça, mon Coq, prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Eh bien ! est-ce qu'aucun de vous n'ose commencer ?

Mde. de Grammont. Comment donc ? On pourroit croire que vous êtes tous coupables ?

Sophie. Je suis la plus petite ; mais je vais donner l'exemple, moi.

Elle lève d'une main la serviette, & passe l'autre deux ou trois fois sur le dos du Coq.)

Voyez vous ? il ne chante pas. Ce n'est donc pas moi qui ai volé ?

Robert. Fort bien. Passez maintenant de ce côté, votre main par derrière. Y est-elle ?

Sophie. Touchez.

Robert. Bon. A vous, M. Auguste.

Auguste. Oh ! je ne crains pas plus que Sophie.—Voilà qui est fait. Voyez s'il a chanté ? Tiendrai-je aussi la main derrière ?

Robert. Eh sûrement ! c'est pour tous. Passez donc là. Allons, un autre.

Julie. J'y vais.—S'il avoit chanté pour moi, il auroit été un grand menteur.

Robert. Rangez-vous auprès de votre frère. Qui vient maintenant ?

Elise. C'est à mon tour.—Muet comme un poisson ! Ce n'est pourtant pas faute de le toucher. J'ai passé ma main quatre fois.

Robert. Toutes les mains font-elles au moins derrière le dos ?

Sophie, Auguste, Julie, Elise.

Oùï, oùï, oùï, oùï.

Gabriel.

Gabriel & Lucien. Après vous, Monsieur le Chevalier.
D'Orgeville. Bon! je donne bien dans ces bêtises, moi.

Mde. de Grammont. Est-ce que vous voulez faire manquer notre jeu? un peu de complaisance, je vous prie.

D'Orgeville. Oh! s'il ne tient qu'à cela, de tout mon cœur.—Je ne vois pas qu'il ait chanté pour moi plus que pour les autres.

Sophie. O mon Dieu! il n'y a plus que mes frères. Est-ce que ce seroit l'un des deux?... Oh non! je ne le crois pas.

(Gabriel & Lucien font la même cérémonie, sans que le Coq pousse un seul cri. Alors, tous les enfans partent d'un grand éclat de rire, en s'écriant :)

Et le voleur? Le voleur? Il n'y en a donc pas?

Mde. de Grammont. Robert, vous devriez renvoyer votre Coq au Sabat. Il n'est pas encore assez grand Sorcier. Cependant mes jetons ne se retrouvent point.

Robert. Voilà qui me confond. Mais patience. Ne bougez pas. Toujours la main derrière le dos.

(Les enfans veulent se déranger.)

Restez donc là, vous dis-je. C'est comme du vif-argent; cela ne sauroit se tenir en place.

(A Madame de Grammont.)

Madame, il faut qu'il manque quelque chose à mes cercles. Je vais chercher une lumière pour voir. Ayez soin, je vous prie, que personne ne se déplace jusqu'à mon retour.

(Il sort.)

SCENE XIV.

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, D'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie.

D'Orgeville. Je savois bien, moi, ce qui arriveroit de tout cela. Pures bêtises!

Sophie. C'est un Coq-à-l'âne, son Coq.

Elise. Je suis bien aise de le voir attrapé.

Julie. Qu'est-ce qu'il veut donc faire encore avec sa lumière ?

Mde. de Grammont. Nous le faurons.

Sophie. Je voudrais voir le Coq à présent. Il doit avoir l'air bien honteux, je crois.

SCENE XV.

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, D'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie, Robert.

(*Robert revient avec un flambeau. Il marche vers l'endroit où tous les enfans sont rangés. Il s'arrête à Sophie qui se trouve la première.*)

Allons, donnez-moi votre petite main. (*Elle lui tend la main gauche.*) Non, pas celle-là ; celle qui est derrière le dos. Bon.

Sophie (*en regardant sa main, & poussant un grand cri*). O mon Dieu, quelle vilaine main j'ai là ! noire comme du charbon ! Est-ce qu'elle restera noire toujours ?

Robert. N'ayez pas peur, j'en parlerai à mon Coq : il vous la rendra blanche comme la neige.

(*Les autres enfans n'ont pas la patience d'attendre que Robert vienne visiter leurs mains. Ils regardent avec précipitation ; & on les entend s'écrier presque tous à la fois :*)

Auguste. Comme j'ai les doigts tout noircis !

Julie. Et moi donc ? Ce vilain Robert !

Elise. Le Coq mériterait qu'on lui tordît le cou.

Gabriel. Je n'ai pas mal accommodé mes manchettes.

Lucien. C'est comme si j'avois trempé la main dans le pot au noir.

D'Orgeville (*élevant ses mains d'un air triomphant*). Voyez-vous ? Il n'y a que moi qui les ai conservées propres.

Robert (*courant à lui, & le saisissant par le collet*).

C'est donc vous, M. le Chevalier, qui avez les jetons. Rendez-les tout de suite, sinon je vous fouille, & vous noircis de la tête aux pieds.

Elise. Le noircir ? O mon frère ! que deviendrais-tu ? Si tu les as, dépêche-toi de les rendre.

Mde. de Grammont. Songez-vous, Robert, à ce que vous dites ?

Robert. Je suis sûr de mon fait. Les jetons, ou un visage de nègre le plus foncé du Congo.

D'Orgeville (en pâlisant, & avec une profonde consternation). Se pourroit-il que sans y penser ?...

(Il fouille dans ses poches.)

Il est vrai que je les ai tenus dans les mains.

(Il fait comme s'il les trouvoit tout à coup dans un coin de sa veste.)

Eh mon Dieu, les voilà ! Qui auroit imaginé ?...

(Tous les enfans paroissent frappés de surprise, & d'Orgeville de confusion.)

Mde. de Grammont. Robert !

(Il s'approche d'elle.)

(Haut.) Emportez votre Coq & votre Lumière, & allez nous ouvrir les volets.

(Bas.) Gardez-vous d'apprendre aux domestiques comment vous avez retrouvé les jetons. Dites qu'ils étoient au fond d'un tiroir.

Robert. Il suffit, Madame.

(Il sort.)

SCENE XVI.

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie.

Mde. de Grammont (aux enfans). Mes amis, passez dans ce cabinet, vous trouverez de l'eau pour laver vos mains. Prenez bien garde de salir vos habits.

Sophie. Oui, pourvu que ce noir s'en aille. Si j'allois rester barbouillée !

Mde. de Grammont. Ce n'est qu'une détrempe de suie ; une goutte d'eau l'emportera. Vous, M. le Chevalier, comme vos mains sont propres, vous pouvez rester ici.

(Les enfans passent dans le cabinet.)

SCENE XVII.

Mde. de Grammont, D'Orgeville.

Mde. de Grammont. Eh bien, Monsieur, se peut-il que vous soyez coupable d'une action aussi basse? Le voilà pourtant ce jeune Gentilhomme qui étoit si dédaigneux tout à l'heure envers d'honnêtes enfans de bourgeois, qui croyoit sa noblesse compromise dans leur société! Ce n'est qu'un vil filou.

D'Orgeville. Pardonnez-moi, Madame,....c'est que je jouois avec les jetons;...& sans y penser.... Je ne puis vous dire comment...ils se trouvent sur moi.

Mde. de Grammont. Indigne excuse qui aggrave encore votre faute! Comment peut-on, à votre âge, montrer tant d'assurance & de front?

D'Orgeville. Certainement, Madame, je n'avois pas de mauvais desseins....C'est que j'étois si honteux qu'on pût me prendre pour un voleur!

Mde. de Grammont. Mais, après les ménagemens & la délicatesse que j'avois dit à ma fille d'employer en les demandant, vous n'auriez pas eu à rougir de vous fouiller & de les rendre. Cela n'auroit passé que pour une pure inadvertance, une simple étourderie.

D'Orgeville. Je n'y pensois pas.

Mde. de Grammont. Et à quoi pensiez-vous lorsque vous avez voulu faire tomber mes soupçons sur de braves domestiques, & sur les amis de mes enfans? A quoi pensiez-vous lorsque vous avez fait semblant de passer la main dans la corbeille, & de caresser le Coq?

D'Orgeville. Mais je l'ai caressé.

Mde. de Grammont. Allez, petit scélérat; non, je ne trouve pas ce mot trop fort pour vous. Heureusement que vous n'avez pas acquis assez d'expérience pour savoir cacher vos crimes. Vous avez touché le Coq, dites-vous? Et ne voyez-vous pas que vous vous feriez noirci les mains, puisqu'il avoit sur le dos une détrempe de suie? Les autres n'ont pas eu peur de le caresser, parce que leur conscience ne leur reprochoit rien; mais vous,

la crainte où vous étiez que l'artifice de Robert ne fût réellement un sortilège vous a retenu. Vous avez cru ne pas vous trahir, par ce qui vous a précisément décelé. Vous méritez que je raconte cette belle aventure à Monsieur votre père lorsqu'il viendra vous chercher ce soir.

D'Orgeville (se jetant à ses genoux). Oh non, Madame ! je vous en supplie. Il me battrait, il m'étoufferait sous ses pieds.

Mde. de Grammont. Ce seroit peut-être mieux que d'élever un monstre qui le déshonorerait un jour par des infamies. Car, de quoi ne ferez-vous point capable dans un âge plus avancé, puisque dès l'enfance vous êtes déjà familier avec le crime ?

D'Orgeville. Ah ! Madame, pardonnez-moi par pitié. Jamais, jamais....

Mde. de Grammont. Combien de fois n'avez-vous pas fait ces promesses ? ce n'est pas ici votre coup d'essai. Toutes les circonstances me l'annoncent. Un enchaînement de mensonges si impudens !

D'Orgeville. Eh bien, si vous apprenez que de ma vie je touche à quelque chose que ce soit au monde....

Mde. de Grammont. Avant tout, dites-moi, que voulez-vous faire de ces jetons ? Vous ne pouviez espérer de vous en servir sans qu'on les reconnût. C'étoit donc pour les vendre ?

D'Orgeville. Oh, ne le croyez pas ! c'est qu'ils me faisoient plaisir à la vue. Je me figurois que c'étoit comme d'autres jouets ; & je les ai mis dans ma poche seulement pour les avoir à moi.

Mde. de Grammont. Comment pouvez-vous avoir envie de ce qui appartient aux autres ? De quel droit surtout osez-vous le prendre, & vous l'approprier ? Avouez-le-moi, Monsieur, est-ce la première fois ?

D'Orgeville (en se cachant le visage). Hélas, non, Madame ! j'en ai pris aussi de temps en temps à la maison ; &, comme on n'a jamais su que c'étoit moi, je pensois encore aujourd'hui....

Mde. de Grammont. Voilà une très-mauvaise pensée ! Quand il n'y auroit personne sur la terre qui pût s'en apercevoir, ne savez-vous pas que Dieu voit tout, & qu'il ne laisse rien impuni ? Peut-être que cet événement est pour votre bien ; & vous vous corrigerez beaucoup

coup mieux, lorsque vous aurez été châtié comme vous le méritez,

D'Orgeville. Ah! que ce soit par vous, par tout le monde, mais non par mon papa. Qu'il n'en fache rien, je vous en conjure! dites-le, si vous voulez, à maman, ou à mon Précepteur.

Mde. de Grammont. Oui, je sens combien cette nouvelle affligeroit mortellement Monsieur votre père: &, par égard pour lui, non pour vous, je veux bien la lui cacher; mais à condition que vous viendrez ici avec votre Précepteur, & que vous me ferez en sa présence une promesse sacrée de vous corriger. Je le prierai de veiller sur votre conduite; &, s'il vous arrivoit jamais de manquer à votre parole, je ne me contenterois pas d'en instruire votre famille, je le publierois devant toute la terre.

D'Orgeville. Oui, j'y consens, j'y consens.

Mde. de Grammont. Je vous aurois défendu le seuil de ma porte si je n'avois eu à cœur de vous voir changer. J'en veux juger par moi-même. Vous pouvez continuer de venir ici.

D'Orgeville. Eh! comment oserai-je paroître devant vos domestiques?

Mde. de Grammont. Tranquillisez-vous, Monsieur, j'ai eu plus de soin de votre réputation que vous-même, j'ai défendu à Robert de leur en rien dire; &, pour couvrir votre mensonge, vous m'avez forcée d'en imaginer un qui pût vous justifier à leurs yeux.

D'Orgeville. Ah! Madame, que ne vous dois-je pas? Non, je n'oublierai de ma vie le service que vous m'avez rendu. Mais vos enfans, & leurs amis?

Mde. de Grammont. Je les connois: ils sont assez généreux pour vous pardonner. Faites-les venir.

(*D'Orgeville marche lentement vers le cabinet, & les appelle.*)

SCENE XVIII.

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie.

Elise. Allez, Monsieur, c'est indigne. Vous n'êtes plus mon frère. Je ne veux plus vous voir.

Mde. de Grammont. Non, Mademoiselle, le Chevalier n'est pas si coupable qu'il peut le paroître. Il vient de m'avouer sa conduite. C'étoit pour jouer encore dans le jardin qu'il avoit mis les jetons dans sa poche. Mais, quand la chose a semblé prendre la tournure d'une accusation de vol, il a eu peur d'en être soupçonné. C'est une mauvaise honte que j'excuse : mais ce que je ne puis excuser (*en s'adressant aux petits Duluc*), c'est d'avoir voulu vous rendre suspects dans mon esprit.

Gabriel. Oh ! Madame, nous ne lui en voulons plus de mal à présent. Nous savons qu'il faut pardonner, même à ceux qui nous offensent, sur-tout lorsqu'ils sont malheureux.

Mde. de Grammont. Vous voyez, Chevalier, combien la noblesse des sentimens l'emporte sur celle de la naissance. Vous voilà réduit à la merci de ceux que vous avez accablés d'outrages, &, avec toute la fierté de votre nom, vous êtes l'objet de leur pitié.

D'Orgeville. Oh quelle honte pour moi ! Suis-je assez humilié ?

Gabriel. Nous ne vous le ferons jamais sentir. Tout ceci restera secret entre nous. N'est-ce pas, Lucien ?

Lucien. Il peut compter sur mon silence.

Gabriel. Et toi, Sophie ?

Sophie. Je ne veux pas le faire battre. Je sens combien cela fait mal.

(*D'Orgeville se jette à leur cou, & les embrasse.*)

D'Orgeville. Je n'ose vous demander à être encore reçu dans votre société.

Gabriel. Ce fera beaucoup d'honneur pour nous si elle vous est agréable.

Auguste

Auguste & Julie. Nous vous verrons avec le même plaisir, tant que vous serez bien avec nos amis.

Elise. Vous êtes trop bons : il ne le mérite pas. Il faut que mon papa soit instruit de tout ce qu'il a fait.

Mde. de Grammont. Vous perdriez beaucoup dans mon estime, Mademoiselle, si vous n'étiez pas touchée du repentir de votre frère, quand des étrangers en oublient leurs offenses. Ne cherchez point à profiter de l'avantage que sa faute vous donne, pour le perdre dans l'esprit de ses parens ; mais empêchez-le, par de sages conseils, de se rendre indigne de leur tendresse. J'ose répondre que vous n'aurez jamais à rougir de lui.

D'Orgeville. Je serois bien indigne de tant de bontés, si cette leçon ne me servoit pas pour la vie.

Sophie. Prenez-y garde au moins, ou gare le Coq de Robert.

LE PETIT THOMAS.

THOMAS avoit six ans : il n'étoit pas méchant, mais sa mère ne lui refusoit rien, & son père craignoit de le faire pleurer en ne lui donnant pas ce qu'il demandoit. Ses fantaisies devenoient toujours plus fréquentes, & on ne put les satisfaire toutes ; car son père & sa mère étoient pauvres : ils vivoient un jour de ce qu'ils avoient gagné le jour précédent. Il devint de mauvaise humeur, capricieux, mutin : il vouloit tout ce qu'il voyoit ; on ne pouvoit le lui donner, & il alloit boudier dans un coin, gâtoit le mur pour s'amuser, faisoit des trous à son habit pour marquer sa colère & se venger, ne faisoit rien de ce qu'on vouloit qu'il fit, & souvent il faisoit le contraire.

Sa mère & son père s'en affligeoient, & le crurent méchant : « Hélas ! disoit la mère, j'espérois que notre
« petit

" petit Thomas nous consoleroit dans nos chagrins,
 " qu'il nous aideroit dans nos besoins, qu'il donneroit
 " de la joie à notre vieilleffe, &, qu'après avoir travaillé
 " pour le nourrir & l'élever, il travailleroit à son tour
 " quand nous ne le pourrions plus; & voilà qu'il ajoute
 " à nos peines! Il a le cœur mauvais, disoit le père;
 " il se fera haïr de tout le monde & ne recevra de se-
 " cours de personne. Il fera quelque méchante action,
 " il sera emprisonné & puni; il vivra dans la honte &
 " le malheur. Oh! puiffé-je être mort avant que cela
 " arrive!"

Ces pensées affligeantes revenoient souvent: elles les attristoient; ils ne se levoient plus, ils ne travailloient plus avec joie; il n'y avoit plus de gaieté à leurs petits repas: le chagrin les rendit languiffans & foibles: bientôt les forces leur manquèrent pour le travail. Un matin qu'ils s'étoient plus affligés qu'à l'ordinaire, ils se sentirent si affoiblis qu'ils ne purent se lever: ils demeurèrent au lit. Thomas se leva, & vint leur demander son déjeûné. Sa mère lui répondit qu'elle étoit malade, & ne pouvoit s'habiller pour le préparer. Thomas bouda; sa mère pleura, son père soupira. Le petit homme attendit encore quelque temps; mais, voyant qu'on ne bougeoit point, il prit son parti, & alla chez un voisin demander du feu; il en vouloit allumer chez lui: une petite fille lui ouvrit la porte, il entra. Que viens-tu faire ici? lui dit le voisin d'un ton brusque (car il ne l'aimoit pas). Je voudrois que vous me donnassiez du feu. Prends-en, lui dit-il, puisqu'on t'a laissé entrer; mais ne t'avises pas de te présenter jamais ici. Thomas étoit fier, ce ton méprisant l'offensa, & il sortit même sans prendre du feu.

Il alla chez un autre voisin qui ouvrit sa porte; mais, voyant que c'étoit Thomas, il la referma brusquement sans l'écouter. Rebuté par-tout, il vint poser la pelle à feu dans sa maison; puis courut chez une bonne femme déjà âgée, & qui lui avoit donné autrefois bien des bonbons: il lui demanda à déjeûner. François (c'étoit le nom de cette femme) lui demanda pourquoi sa mère ne lui avoit pas donné son déjeûné. Elle est au lit, dit Thomas. Et ton père? Il est aussi au lit: ils disent qu'ils sont malades. Et tu les laisses, tu les abandonnes, pour me demander

à déjeûner ! Va, je n'ai rien pour toi. Si j'avois plus qu'il ne faut pour me nourrir, je le donnerois à de pauvres enfans qui aiment leurs parens & font toute leur joie, tandis que toi, tu fais le tourment des tiens.

Thomas fortit en pleurant, & revint lentement à la maison : en chemin, il se rappela qu'il avoit fait quelquefois le malade sans l'être, & s'imagina qu'il en étoit de même de son père & de sa mère. Pour s'en assurer, il monta sur une petite chaise, entr'ouvrit les rideaux, & regarda ses parens : il vit leurs visages pâles & abattus ; il vit les larmes couler le long de leurs joues, & il en fut frappé : ému, il ferma les rideaux & s'affit au pied du lit, appuyant sa tête sur ses deux mains. “ Que je suis malheureux ! disoit-il. Si mes parens meurent, que ferai je ? On ne veut pas me recevoir, on me chasse de par-tout, on me refuse un morceau de pain. J'ai donc été bien méchant. Ma pauvre mère, combien vous m'aimiez ; combien je vous ai affligée ! Et mon père, mon père—ils vont mourir peut-être ! ”

Il rêva encore quelque temps, puis retournant chez le premier voisin qui l'avoit déjà si mal reçu, il demande avec honnêteté qu'on lui prête un peu de pain & un peu de lait pour faire le déjeûné de ses parens. Son ton humble & doux, sa tristesse, le font écouter. “ Tiens, ” lui dit cet homme ; “ puisque tu es honnête, je ne veux pas te refuser. Prends la moitié de ce pain, la moitié de ce lait, & va faire le déjeûné de tes parens : il est bien juste que tu le leur prépares, tandis qu'ils travaillent pour toi. ” Thomas n'avoit pas osé dire qu'ils étoient malades, parce qu'il craignoit des reproches semblables à ceux que lui avoit faits Françoise, quoiqu'il les méritât moins alors : & c'est pour cela que le voisin n'y alla pas lui-même ; car il aimoit le père & la mère du jeune garçon.

Thomas porta le lait & le pain à sa cuisine ; puis alla chercher du feu, mit des brins de bois dessus, & du plus gros ensuite, comme il l'avoit vu faire à sa mère : le bois s'enflamme, il approche le lait dans un pot de terre ; puis il porte une petite table près du lit. La mère s'en aperçoit. “ Que fait notre garçon, ” disoit-elle. “ Rien de bon peut-être, ” répondoit le père. Elle désire le savoir, fait un effort pour s'asseoir sur son lit, & regardant

gardant au travers de la fente des rideaux, elle voit la petite table, & Thomas qui apportoit des tranches de pain, & deux écuelles. Elle le dit à son mari : “ Vois, “ disoit-elle, je crois que c’est pour nous qu’il fait cela : “ car pourquoi ces deux écuelles ? Plût à Dieu ! dit le “ père ; je n’ai pas faim ; mais j’aimerois à voir qu’il est “ meilleur, & qu’il nous aime plus que je ne croyois.”

Thomas vient enfin avec le lait déjà chaud : il en remplit les écuelles, & ouvrant les rideaux : “ Tiens, “ maman, dit-il, tiens, papa ; voilà pour déjeuner.” — “ Et c’est toi qui l’as fait ? dit le père ; où as-tu pris ce “ lait & ce pain ?” Il répond que le voisin a bien voulu lui prêter l’un & l’autre. Le père & la mère posent leurs écuelles ; leurs yeux sont ranimés par la joie : “ Viens, mon enfant, viens : tu n’es pas méchant com- “ me nous le croyions ; tu nous rends la vie ;” & tous deux lui tendent leurs bras. Il s’y jette, il pleure avec eux, leur demande pardon de les avoir affligés, & les assure qu’ils n’auront plus désormais qu’à se louer de lui.

Il étoit encore dans leurs bras, lorsque Françoisé entra portant son déjeuner qu’elle venoit partager avec ses voisins malades. Elle fut émue de ce spectacle intéressant, versa des larmes de tendresse, & bénit le petit Thomas qui lui fit les caresses les plus touchantes. Ils déjeunèrent tous ensemble, & jamais repas ne leur avoit paru plus agréable & plus doux.

La joie rendit bientôt des forces à ce bon père, à cette tendre mère ; ils guérèrent. Thomas fut heureux : il se fit aimer de ses voisins, chérir de ses parens, & de Françoisé qui lui fit du bien aussi long-temps qu’elle vécut.

FIN DU TOME TROISIÈME.



6

